



***« Il nous est impossible de nous taire sur ce
que nous avons vu et entendu » (Ac 4, 20)***

Méditations sur les Lectures bibliques de la Messe du Mois Missionnaire Octobre 2021

préparées par la communauté des moniales trappistes de Vitorchiano – Italie
à la demande de l'Union Pontificale Missionnaire

La version numérique est téléchargeable à partir du site Internet
<https://www.ppoomm.va/fr/documentazioni/documenti-pum/pum-pubblicazioni.html>



© copyright Missio Austria/Clemens Fuchs

Pour de plus amples informations sur la figure de la Vénérable Pauline
Jaricot : <http://paulinejaricot.opm-france.org/>
MASSON Catherine, Pauline Jaricot, 1799-1862 Biographie, Les Éditions
du Cerf, Paris, 2019

PRÉFACE

Après l'expérience positive du Mois Missionnaire Extraordinaire Octobre 2019 (MMS OCT2019) avec pour thème “ **Baptisés et envoyés : l'Église du Christ en mission dans le monde** ”, plusieurs directions nationales des Œuvres Pontificales Missionnaires (OPM) ont suggéré au Secrétariat International de l'Union Pontificale Missionnaire (UPM) d'élaborer, chaque année, un instrument pour la prière et la formation missionnaire comme commentaire et méditation des lectures bibliques proposées par la liturgie des Célébrations eucharistiques de chaque jour du Mois missionnaire d'octobre. Ces réflexions pour le Mois missionnaire d'octobre 2021, disponibles uniquement en édition digitale en français, en anglais, en italien, en espagnol et en portugais, représentent une première tentative de réponse à ces suggestions. Je désire remercier toutes les directions nationales qui ont collaboré aux diverses traductions.

Il s'agit avant tout d'un instrument de travail et non pas un texte exhaustif ou de réflexions théologiques spirituelles achevées. La référence est la Parole de Dieu dans la liturgie et priée dans la méditation personnelle et communautaire offerte par le Lectionnaire des Dimanches du Temps Ordinaire de l'Année B et des jours de la férie de l'Année impaire pour le mois d'octobre de l'année 2021.

L'objectif est de faire parler des témoins de la foi mus par la mission confiée à chacun d'eux par Jésus. Se laisser inspirer, soutenus par leur prière d'intercession pour nous tous, représente une véritable expérience de communion et de sainteté pour la mission. Écrits, textes et réflexions qui reflètent la vie chrétienne de sainteté ordinaire d'hommes et de femmes qui se sont convertis et ont été transformés grâce à leur vocation et mission dans l'Église. L'enseignement des pasteurs, suggéré ici, est une indication de la façon dont la foi peut changer la vie en lui donnant du sens et en la remplissant de bonheur et de réalisation. En outre, les catéchèses du mercredi (2006-2012) du Pape Benoît XVI sur la vie des saints (<http://www.vatican.va/content/benedict-xvi/fr/audiences.html>) et les commentaires spirituels missionnaires des lectures bibliques des jours de la férie (Années impaires) présentes dans le livre GUIDE au MMS OCT2019 PREMIÈRE PARTIE ([http://www.october2019.va/content/dam/october2019/documenti/la-guida-mmsott2019/Interno_Mese_Missionario - FRA - WEB.pdf](http://www.october2019.va/content/dam/october2019/documenti/la-guida-mmsott2019/Interno_Mese_Missionario_-_FRA_-_WEB.pdf)) peuvent encore nous aider pour la prière et pour la méditation de la Parole de Dieu que nous offre la liturgie du mois d'octobre 2021.

Nous n'avons pas voulu élaborer de doctes réflexions exégétiques ou théologiques dont le déroulement logique linéaire aurait pu garantir de proposer un parcours complet. Nous avons préféré offrir des éléments pour la réflexion personnelle et le travail communautaire à partir de vies concrètes et de texte, si possible peu connus, de chrétiens ordinaires qui témoignent de l'œuvre du Seigneur ressuscité dans leurs existences de foi, de charité et de martyre. Pour cet instrument, nous avons souhaité mettre l'accent sur le témoignage chrétien. C'est en lui que se manifeste l'efficacité de la Parole de Dieu qui se proclame, se médite, se célèbre et se vit dans l'Eucharistie et dans la charité. *« Ainsi votre lumière doit-elle briller devant les hommes afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux »* (Mt 5, 16).

À ce propos, le Pape François nous écrit, dans son Message aux OPM, en la Solennité de l'Ascension du 21 mai : *« Les témoins, dans toute situation humaine, sont ceux qui attestent ce qui a été fait par quelqu'un d'autre. Dans ce sens, et seulement dans ce sens, nous pouvons être témoins du Christ et de son Esprit. Après l'Ascension, comme le raconte la fin de l'Évangile de Marc, les*

Apôtres et les disciples “ s’en allèrent prêcher en tout lieu. Le Seigneur agissait avec eux, confirmant la Parole par les signes qui l’accompagnaient ” (16, 20). Le Christ, par son Esprit, donne son propre témoignage à travers les œuvres qu’il accomplit en nous et avec nous. L’Église - saint Augustin l’expliquait déjà - ne prierait pas le Seigneur pour demander que la foi soit donnée à ceux qui ne connaissent pas le Christ, si elle ne croyait pas que c’est Dieu lui-même qui convertit et attire à lui les volontés des hommes ; l’Église ne ferait pas prier ses enfants pour demander au Seigneur de persévérer dans la foi au Christ si elle ne croyait pas que le Seigneur a lui-même nos cœurs en son pouvoir. Car si l’Église lui demandait ces choses, mais pensait pouvoir se les donner à elle-même, cela voudrait dire que toutes ces prières ne sont pas authentiques mais sont des formules vides, des “ manières de dire ”, des convenances imposées par le conformisme ecclésiastique (cf. Le don de la persévérance. À Prosper et à Hilaire, 23, 63) ».

De plus, le témoignage de la prière et de la charité de tant de nos frères et sœurs, en des temps et des lieux si différents, nous fait revivre le contexte de la communion ecclésiale, celui du sens ordinaire de la foi du Peuple de Dieu, où les OPM aussi ont trouvé leur inspiration charismatique et leur force d’organisation institutionnelle. « *Les initiateurs des Œuvres Missionnaires, à commencer par Pauline Jaricot, n’ont pas inventé les prières et les œuvres à qui confier leurs désirs concernant la proclamation de l’Évangile, mais ils les ont simplement tirées du trésor inépuisable des gestes les plus familiers et habituels du Peuple de Dieu en marche dans l’histoire* » (Pape François, Message aux Œuvres Pontificales Missionnaires, 21 mai 2020).

Ces réflexions sont le fruit de la prière, de la mission, du travail et de la charité des Sœurs appelées à la vie monastique claustrale selon la Règle de saint Benoît au Monastère trappiste de Vitorchiano (Viterbe, Italie, www.trappistevitorchiano.it/la-comunita.asp). À l’invitation du Secrétariat International de l’UPM, à partir de janvier 2020, les moniales ont commencé à prier et à élaborer ces textes, en s’unissant par la prière et par leur travail aux Directions nationales des OPM dans les Églises particulières auxquelles elles appartiennent. L’implication de communautés monastiques réparties de par le monde entier, grâce à de futures collaborations avec les Directions nationales des OPM, pourra nous aider à développer de nouvelles modalités de prière, de travail et de formation missionnaire en faveur de l’œuvre universelle d’évangélisation. Un véritable cheminement pour les OPM au sein d’une Église qui est toujours plus une communion de charismes et d’institutions pour la mission que lui a confiée Jésus et dont le seul et unique artisan demeure toujours l’Esprit Saint.

Cité du Vatican, le 21 novembre 2020

P. Fabrizio Meroni
Secrétaire Général UPM
Directeur CIAM et Fides

1^{er} octobre 2021

Vendredi, 26^{ème} semaine du Temps ordinaire

Mémoire de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, vierge, docteur de l'Église, patronne des missions

Bar 1, 15-22

Ps 78

Lc 10, 13-16

La célébration eucharistique de ce premier jour du Mois missionnaire nous propose, dans la liturgie de la Parole, des textes très sévères, qui décrivent des situations anciennes, mais qui sont d'une actualité déconcertante. Jésus, qui vient juste de choisir soixante-douze autres disciples et les a envoyés en mission, prévoit déjà l'indifférence ou le refus de beaucoup face à la prédication du Royaume de Dieu :

En ce temps-là, Jésus disait : « Malheureuse es-tu, Corazine ! Malheureuse es-tu Bethsaïde ! Car, si les miracles qui ont eu lieu chez vous avaient eu lieu à Tyr et à Sidon, il y a longtemps que leurs habitants auraient fait pénitence, avec le sac et la cendre. D'ailleurs, Tyr et Sidon seront mieux traitées que vous lors du Jugement. Et toi, Capharnaïm, seras-tu élevée jusqu'au ciel ? Non, jusqu'au séjour des morts tu descendras ! Celui qui vous écoute m'écoute ; celui qui vous rejette me rejette ; et celui qui me rejette rejette celui qui m'a envoyé ».

Dans la première lecture, nous méditons les paroles qui sont attribuées au prophète Baruch, disciple de Jérémie, qui vécut à l'époque de la déportation à Babylone, six siècles avant le Christ. Lui aussi avait constaté avec douleur les conséquences du péché de tout le royaume de Juda :

Au Seigneur notre Dieu appartient la justice, mais en nous la honte sur le visage comme on le voit aujourd'hui : honte pour l'homme de Juda et les habitants de Jérusalem, pour nos rois et nos chefs, pour nos prêtres, nos prophètes et nos pères ; oui, nous avons péché contre le Seigneur, nous lui avons désobéi, nous n'avons pas écouté la voix du Seigneur notre Dieu, qui nous disait de suivre les préceptes que le Seigneur nous avaient mis sous les yeux. Depuis le jour où le Seigneur a fait sortir nos pères du pays d'Égypte jusqu'à ce jour, nous n'avons pas cessé de désobéir au Seigneur notre Dieu ; dans notre légèreté, nous n'avons pas écouté sa voix.

Aussi, comme on le voit aujourd'hui, le malheur s'est attaché à nous, avec la malédiction que le Seigneur avait fait prononcer par son serviteur Moïse, au jour où il a fait sortir nos pères du pays d'Égypte pour nous donner une terre ruisselante de lait et de miel. Nous n'avons pas écouté la voix du Seigneur notre Dieu, à travers toutes les paroles des prophètes qu'il nous envoyait. Chacun de nous, selon la pensée de son cœur mauvais, est allé servir d'autres dieux et faire ce qui est mal aux yeux du Seigneur notre Dieu.

La réalité du péché, de la désobéissance, de l'indifférence est une constante dans l'histoire de l'humanité, dans l'histoire de chacun de nous. Ces textes bibliques, qui nous le rappellent, contribuent

à situer les croyants dans la juste position devant Dieu et le prochain : nous sommes tous pécheurs, nous avons tous continuellement besoin de rédemption et de salut.

Le psaume responsorial, le psaume 78, est un cri qui invoque ce salut : la cité sainte a été détruite, le temple profané. À qui recourir, qui invoquer ? Le psalmiste sait bien que Dieu seul peut sauver son peuple et entre donc en discussion avec lui, pour qu'il change son attitude et qu'il obtienne miséricorde :

Dieu, les païens ont envahi ton domaine ; ils ont souillé ton temple sacré et mis Jérusalem en ruines. Ils ont livré les cadavres de tes serviteurs en pâture aux rapaces du ciel et la chair de tes fidèles, aux bêtes de la terre. Ils ont versé le sang comme l'eau aux alentours de Jérusalem : les morts restaient sans sépulture. Nous sommes la risée des voisins. Combien de temps, Seigneur, durera ta colère et brûlera le feu de ta jalousie ? Ne retiens pas contre nous les péchés de nos ancêtres : que nous vienne bientôt ta tendresse, car nous sommes à bout de force ! Aide-nous, Dieu notre Seigneur ! Délivre-nous, efface nos fautes, pour la cause de ton nom !

Les croyants savent bien que, sans le secours de Dieu, nous sommes tous pauvres, seuls, perdus, impuissants, malheureux. Tout homme cherche le bonheur, est en attente de salut, mais nos seules forces sont insuffisantes pour nous le procurer. L'humble conscience de cette impuissance et de ce besoin nous prédispose à l'accueillir et à en jouir. Nous sommes pécheurs, c'est vrai, mais des pécheurs pardonnés. Le Christ nous a rachetés. *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité* (1 Tm 2, 4).

La gratitude et la joie d'avoir reçu et de recevoir gratuitement le salut transforment le cœur et la vie de chaque baptisé, le rendant désireux de transmettre aux autres le don reçu, afin qu'ils puissent se reconnaître enfants de Dieu, destinés à la vie éternelle, devenant ainsi missionnaire, annonciateur de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ.

L'engagement à annoncer le Christ, Rédempteur et Sauveur, est donc un service rendu non seulement à la communauté chrétienne, mais aussi à toute l'humanité, qui peut librement, si elle le veut, accueillir la bonne nouvelle, l'Évangile du Christ Seigneur, qui s'est fait homme pour nous et pour notre salut. Aucun croyant ne peut se soustraire au devoir d'annoncer le salut accompli par le Christ, chacun sous la forme et dans la mesure propre à sa vocation et à sa condition dans le monde. Quand nous ne ressentons pas ce désir en nous, nous devrions nous interroger sur la vérité et sur la solidité de notre vie de foi.

L'amour pousse à communiquer la beauté et la vérité du salut sous mille formes diverses, par le témoignage de la vie, par les paroles, par le silence, par les gestes, par la prière, dans les rapports quotidiens, dans la simplicité de l'amour et de l'amitié. Et si l'amour est vrai, on le reconnaît aux fruits qu'il produit.

Nous célébrons aujourd'hui la mémoire liturgique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui est la patronne des missions avec le grand apôtre saint François-Xavier.

Thérèse, jeune moniale carmélite, n'était jamais sortie de son espace étroit du Carmel de Lisieux, mais elle savait bien que sa vie cachée n'avait de sens que pour le Royaume, pour la venue du Royaume, sa croissance et son expansion. Elle savait que la première terre à convertir, c'était son cœur et que la vie qu'elle avait embrassée, avec ses exigences de foi, de prière, de communion fraternelle exigeante, possédait une mystérieuse fécondité apostolique. Elle aspirait à posséder tous

les charismes que saint Paul décrit dans la I^{ère} lettre aux Corinthiens, mais elle trouva ensuite la voie la plus parfaite, qui est celle de la charité :

Aspirez aux dons supérieurs. Et je vais encore vous montrer une voix qui les dépasse toutes. Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis plus qu'airain qui sonne ou cymbale qui retentit. Quand j'aurais le don de prophétie et que je connaîtrais tous les mystères et toute la science, quand j'aurais la plénitude de la foi, une foi à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Quand je distribuerai tous mes biens en aumônes, quand je livrerai mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien (1 Co 12, 31-13, 3).

La jeune moniale passait en revue les diverses fonctions existant dans l'Église, sans se reconnaître vraiment en aucune d'elles :

Considérant le corps mystique de l'Église, je ne m'étais reconnue dans aucun des membres décrits par saint Paul, ou plutôt je voulais me reconnaître en tous. La charité me donna la clef de ma vocation. Je compris que si l'Église avait un corps, composé de différents membres, le plus nécessaire, le plus noble de tous, ne lui manquait pas, je compris que l'Église avait un Cœur, et que ce Cœur était brûlant d'Amour. Je compris que l'Amour seul faisait agir les membres de l'Église, que si l'Amour venait à s'éteindre, les Apôtres n'annonceraient plus l'Évangile, les Martyrs refuseraient de verser leur sang. Je compris que l'Amour renfermait toutes les Vocations, que l'Amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux ... en un mot qu'il est éternel !

Alors dans l'excès de ma joie délirante je me suis écriée : O Jésus mon Amour, ma vocation enfin je l'ai trouvée, ma vocation, c'est l'Amour ! Oui j'ai trouvé ma place, dans l'Église et cette place, ô mon Dieu, c'est Vous qui me l'avez donnée ... dans le Cœur de l'Église, ma Mère, je serai l'Amour ... ainsi je serai tout ... ainsi mon rêve sera réalisé !!! » (Thérèse de Lisieux, Œuvres complètes, Manuscrit B, Éditions du Cerf, Paris 1996, p. 226).

Mais la vie terrestre ne suffisait pas à la sainte carmélite pour aimer et faire aimer Jésus. Aussi écrivait-elle, dans sa dernière lettre au Père Adolphe Roulland, des Missions Étrangères de Paris (MEP), missionnaire en Chine :

Je compte bien ne pas rester inactive au Ciel, mon désir est de travailler encore pour l'Église et les âmes (Lettre 254 du 14 juillet 1897).

Au cours de sa dernière maladie, elle exprima souvent sa conviction que l'authenticité de notre amour pour Dieu se manifeste dans la qualité de notre amour des autres, et elle continuait à se préparer à cette mission universelle sans temps ni limite :

Le bon Dieu ne me donnerait pas ce désir de faire du bien sur la terre après ma mort, s'il ne voulait pas le réaliser ; il me donnerait plutôt le désir de me reposer en lui (Derniers Entretiens, "Cahier jaune" de Mère Agnès, 18 juillet 1897).

Quelques semaines plus tard, elle s'exprimait ainsi :

Tant que tu es dans les fers, tu ne peux remplir ta mission ; mais plus tard, après ta mort, ce sera le temps de tes travaux et de tes conquêtes (Derniers Entretiens, “ Cahier jaune ” de Mère Agnès, 10 août 1897).

Le 14 décembre 1927, Pie XI proclamait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus patronne universelle des missions, au même titre que saint François-Xavier, avec un culte liturgique spécifique : jamais un choix ne fut plus approprié que celui-ci, même s'il provoqua une grande surprise.

2 octobre 2021

Samedi, 26^{ème} semaine du Temps ordinaire

Mémoire des saints Anges gardiens

Bar 4, 5-12.27-29

Ps 68

Lc 10, 17-24

Le thème principal des textes de la célébration de ce jour est la consolation, dont la conséquence est la joie : le prophète Baruch, qui avait annoncé au peuple ses péchés, son éloignement d'avec Dieu et la punition qui s'ensuivrait, se fait maintenant messager de consolation et d'espérance :

Courage, mon peuple, toi qui es la part d'Israël réservée à Dieu ! Vous avez été vendus aux nations païennes, mais ce n'était pas pour votre anéantissement ; vous avez excité la colère de Dieu : c'est pour cela que vous avez été livrés à vos adversaires. Car vous avez irrité votre Créateur en offrant des sacrifices aux démons et non à Dieu. Vous avez oublié le Dieu éternel, lui qui vous a nourris. Vous avez aussi attristé Jérusalem, elle qui vous a élevés, car elle a vu fondre sur vous la colère qui vient de Dieu, et elle a dit : “ Écoutez, voisins de Sion, Dieu m'a infligé un deuil cruel. J'ai vu la captivité que l'Éternel a infligée à mes fils et à mes filles. Je les avais élevés dans la joie, je les ai laissés partir dans les larmes et le deuil. Que nul ne se réjouisse de mon sort, à moi qui suis veuve et délaissée par tout le monde. J'ai été abandonnée à cause des péchés de mes enfants, parce qu'ils se sont détournés de la loi de Dieu ”. Courage mes enfants, criez vers Dieu ! Celui qui vous a infligé l'épreuve se souviendra de vous. Votre pensée vous a égarés loin de Dieu ; une fois convertis, mettez dix fois plus d'ardeur à le chercher. Car celui qui a fait venir sur vous ces calamités fera venir sur vous la joie éternelle, en assurant votre salut.

Le psaume responsorial est un hymne de jubilation pour la consolation que Dieu, dans sa miséricorde, offre aux pauvres :

Les pauvres l'ont vu, ils sont en fête : “ Vie et joie, à vous qui cherchez Dieu ! ”. Car le Seigneur écoute les humbles, il n'oublie pas les siens emprisonnés. Que le ciel et la terre le célèbrent, les mers et tout leur peuplement ! Car Dieu viendra sauver Sion et rebâtir les villes de Juda. Il en fera une habitation, un héritage : patrimoine les descendants de ses serviteurs, demeure pour ceux qui aiment son nom.

Dieu sait bien que la fragilité du cœur humain ne permet pas à ses enfants de vivre sans espérance et sans joie. Il donne donc l'ordre à ses messagers de leur apporter des paroles d'encouragement. Les reproches alternent donc avec les invitations à se réjouir et à penser à un futur de bien-être et de paix, qui n'est qu'une annonce du salut et de la joie permanente de quand les sauvés entreront dans la joie trinitaire et où Dieu sera tout en tous.

Dans le très beau passage de l'Évangile de Luc, Jésus participe à la joie de soixante-douze disciples qui reviennent triomphants de la mission et qui, avec une fierté ingénue, lui racontent leur victoire sur les démons. Il partage le bonheur des siens car, en son nom, la défaite des démons a commencé, et il affirme tout de suite sa victoire sur le mal et le pouvoir qu'il a donné à ses disciples de vaincre les ruses de l'ennemi :

En ce temps-là, les 72 disciples que Jésus avait envoyés revinrent tout joyeux, en disant : “ Seigneur, même les démons nous sont soumis en ton nom ”. Jésus leur dit : “ J’ai regardé Satan tombé du ciel comme l’éclair. Voici que je vous ai donné le pouvoir d’écraser serpents et scorpions, et sur toute la puissance de l’Ennemi : absolument rien ne pourra vous nuire ” (Lc 10,17-19).

Ensuite, cependant, avec un grand réalisme, il les instruit et leur rappelle la joie que personne ne peut leur ôter : non pas celle du succès momentané, de leur propre affirmation et de l'absence de refus de la part de ceux qui les écoutent, ou de la souffrance qui ne manquera pas d'arriver, mais cette joie qui demeure pour toujours, provoquée par la conscience que leurs noms sont écrits dans les cieux, c'est-à-dire qu'ils sont aimés de Dieu d'un amour indéfectible, qu'ils sont déjà sauvés en puissance, qu'ils ne sont plus des étrangers ni des hôtes, mais concitoyens des saints et familiers de Dieu. Unis au Christ qui, par son incarnation, est devenu leur frère, rendus fils dans le Fils, ils ont le privilège de participer à sa mission, à la mission que le Père a donné au Fils, mais qui, comme pour lui, comporte aussi l'échec, la douleur et la mort :

Ne vous réjouissez pas parce que les esprits vous sont soumis ; mais réjouissez-vous parce que vos noms se trouvent inscrits dans les cieux (Lc 10,20).

S'ensuit alors une scène magnifique, où Jésus se présente à ses disciples dans toute la beauté de sa divine humanité : il témoigne de l'amour infini qu'il a pour le Père et, en même temps, l'amour patient et miséricordieux qu'il a pour les siens, la tendresse avec laquelle il les regarde, avec leur fragilité et leur faiblesse :

À l'heure même, Jésus exulta de joie sous l'action de l'Esprit Saint, et il dit : “ Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits. Oui, Père, tu l'as voulu ainsi dans ta bienveillance. Tout m'a été remis par mon Père. Personne ne connaît qui est le Fils, sinon le Père ; et personne ne connaît qui est le Père, sinon le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler ” (Lc 10, 21-22).

À nous, chrétiens, à qui cette révélation a été concédée, il nous revient la tâche de poursuivre la mission du Fils et de nous conformer à lui, selon la vocation que chacun a reçue, en acceptant avec joie le mélange de souffrance et de joie que comporte toute existence humaine, enracinée dans le Baptême et donc sauvée, fruit de la résurrection du Christ.

Le fait que, de son commencement à l'heure de la mort, la vie humaine est entourée par la protection et par l'intercession des anges (cf. *Catéchisme de l'Église Catholique*, 336) constitue un motif de grande espérance, de sécurité et de joie pour la réussite d'une œuvre à la fois si simple et si difficile. Véritables missionnaires vis-à-vis de l'humanité, les anges annoncent les grands mystères du salut, accompagnent dans les difficultés, combattent le démon et le soumettent. Ils sont un signe concret de

la préoccupation de Dieu pour notre vie quotidienne, avec ses soucis ordinaires, petits ou grands, avec ses joies et ses souffrances de tous les jours.

Comme l'écrit le Pape François dans son *Message aux Œuvres Pontificales Missionnaires* du 21 mai 2020, Dieu est proche de nous dans la vie en acte, il se fait proche de nous dans le quotidien de nos choses, de nos affections et de nos besoins. Il prend concrètement soin de nous.

Jésus a rencontré ses premiers disciples sur les rives du lac de Galilée alors qu'ils étaient occupés par leur travail. Il ne les a pas rencontrés lors d'une convention, d'un séminaire de formation ou dans un temple. Depuis toujours, l'annonce du salut de Jésus atteint les gens là où ils sont et tels qu'ils sont, dans leur vie concrète. L'ordinaire de la vie de chacun, en participant aux besoins, aux espoirs et aux problèmes de tous, est le lieu et la condition dans lesquels ceux qui ont reconnu l'amour du Christ et ont reçu le don du Saint-Esprit peuvent rendre raison, à ceux qui le demandent, de la foi, de l'espérance et de la charité. Et cela, en marchant avec les autres, au côté de chacun. Surtout en ce temps-ci, il ne s'agit pas d'inventer des formations “ réservées ”, de créer des mondes parallèles, de construire des bulles médiatiques dans lesquelles on fait écho à ses propres slogans, à ses propres déclarations d'intention, réduites à de rassurants “ nominalismes déclaratifs ”. J'ai rappelé en d'autres circonstances, à titre d'exemple, que dans l'Église, il y en a qui continuent à lancer avec emphase le slogan : “ C'est le temps des laïcs ! ”, mais en attendant, l'horloge semble s'être arrêtée.

La présence, à côté de chacun de nous, d'un ange, envoyé par Dieu pour nous éclairer, pour nous protéger, pour nous soutenir et nous gouverner, contribue à faire en sorte que chacun de nous puisse atteindre sûrement l'état de bonheur suprême et définitif auquel Dieu nous appelle : la vie qui n'aura pas de fin, avec Marie, les Anges et les Saints, la vision de Dieu “ face à face ”, la communion d'amour avec la Très Sainte Trinité (cf. *Compendium du Catéchisme*, 209).

Étant donné que chaque fidèle a un ange à côté de lui, comme protecteur et pasteur, en ce deuxième jour du mois d'octobre, l'Église invite à faire mémoire de nos anges gardiens, fidèles serviteurs de Dieu dont ils sont les messagers, dans l'accomplissement de la mission de salut pour tous les hommes (cf. *Compendium du Catéchisme*, 60-61).

Saint Bernard de Clairvaux, abbé et théologien mystique de l'ordre monastique cistercien, commente dans un de ses sermons une phrase du psaume 90 : « *Il donnera mission à ses anges de te garder sur tous tes chemins* » (Ps 90, 11), nous aidant ainsi à réfléchir sur qui sont les anges et nous invitant à remercier le Seigneur pour sa miséricorde et pour ses prodiges envers les enfants des hommes :

Ils remercieront et diront parmi les peuples : le Seigneur a fait pour eux de grandes œuvres. O Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui, pour que tu en prennes souci ? Tu t'en préoccupes, tu t'en soucies, du prends soin de lui. Enfin, tu lui envoies ton Fils Unique, tu fais descendre sur lui ton Esprit, tu lui promets même de voir ta face. Et, pour démontrer que le ciel ne néglige rien dont nous puissions bénéficier, tu mets à nos côtés ces esprits célestes, pour qu'ils nous protègent, nous instruisent et nous guident. “ Il donnera mission à ses anges de te garder sur tous tes chemins ”. Que de respect ces mots doivent susciter en toi, que de dévotion susciter en toi, que de confiance t'insuffler ! Respect pour la présence, dévotion pour la bienveillance, confiance pour la protection. Ils sont donc

présents, et ils sont présents à toi, pas seulement avec toi, mais aussi pour toi. Ils sont présents pour te protéger, ils sont présents pour ton bien.

Même si les anges sont de simples exécutants des commandements divins, il faut leur être reconnaissant parce qu'ils obéissent à Dieu pour notre bien. Soyons donc dévots, soyons reconnaissants envers d'aussi grands protecteurs, aimons-les, honorons-les autant que nous pouvons et autant que nous le devons.

Tout l'amour et tout l'honneur doivent aller à Dieu, d'où vient entièrement ce qui est des anges et ce qui est à nous. C'est de lui que vient la capacité d'aimer et d'honorer, de lui vient ce qui nous rend dignes d'amour et d'honneur.

Aimons affectueusement les anges de Dieu, comme ceux qui seront un jour nos cohéritiers, tandis qu'entre-temps ils sont nos guides et nos tuteurs, constitués et préposés à nous par le Père [...].

Que devons-nous craindre avec d'aussi grands protecteurs ? Ils ne peuvent être ni vaincus ni séduits, et encore moins séduire, eux qui nous gardent en toutes nos vies. Ils sont fidèles, ils sont prudents, ils sont puissants. Pourquoi trembler ? Suivons-les simplement, soyons proches d'eux et restons sous la protection du Dieu du ciel » (Discours 12 sur le psaume 90 - [Notre traduction]).

Nous pouvons simplement ajouter aux paroles du saint abbé de Clairvaux une exhortation pratique : pour autant que Dieu nous le concède et que cela nous soit possible, poursuivons la mission de nos messagers célestes et devenons, nous aussi, des “ anges ” pour nos frères et sœurs. Car la foi des simples et le langage populaire ne se trompent pas lorsqu'ils qualifient d’“ anges ” ceux qui consolent, défendent et accompagnent leur prochain. Les missionnaires les plus accomplis sont précisément les anges et les saints.

3 octobre 2021

Dimanche, 27^{ème} semaine du Temps ordinaire – Année B

Gn 2, 18-24

Ps 127

He 2, 9-11

Mc 10, 2-16

À travers les lectures de ce premier dimanche du mois d'octobre, nous pouvons parcourir en synthèse toute l'histoire du salut, nous émerveiller de la beauté du dessein originel conçu par Dieu, vivre le drame de sa ruine qui se prolonge dans les siècles et comprendre où et en qui se trouve pour nous le salut.

La première lecture, tirée du livre de la Genèse, nous ramène au jardin d'Eden, où

L'homme donna donc leur nom à tous les animaux, aux oiseaux du ciel et à toutes les bêtes des champs. Mais il ne trouva aucune aide qui lui corresponde. Alors le Seigneur Dieu fit tomber sur lui un sommeil mystérieux, et l'homme s'endormit. Le Seigneur Dieu prit une de ses côtes, puis il referma la chair à sa place. Avec la côte qu'il avait prise à l'homme, il façonna une femme et il l'amena vers l'homme. L'homme dit alors : “ Cette fois-ci, voilà l'os de mes os et la chair de ma chair ! On l'appellera femme, elle qui fut tirée de l'homme ”. À cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et tous deux ne feront plus qu'un.

L'heureuse surprise et l'exclamation extatique d'Adam devant Ève, tant de fois commentée par les Pères de l'Église, témoigne de la beauté de la diversité qui se rejoignent dans l'unité grâce à l'amour. L'homme et la femme, avec leur différence et leur unité qui créent leur rapport aimant et fécond, sont l'image créée de la réalité divine invisible et éternelle.

Le psaume 127 chante cette beauté originelle :

Heureux qui craint le Seigneur et marche selon ses voies ! Tu te nourriras du travail de tes mains : Heureux es-tu ! à toi, le bonheur ! Ta femme sera dans ta maison comme une vigne généreuse, et tes fils, autour de la table, comme des plans d'olivier. Voilà comment sera béni l'homme qui craint le Seigneur. De Sion, que le Seigneur te bénisse ! Tu verras le bonheur de Jérusalem tous les jours de ta vie, et tu verras les fils de tes fils. Paix sur Israël !

La chute a toutefois offusqué cette merveilleuse image de la famille, unie dans l'amour des époux, bénie par le don des enfants, rendue prospère par le travail qui, bien que fatigant, est satisfaisant et profitable. Nous connaissons bien, hélas, toutes les conséquences du péché : la concupiscence, les abus, la désunion, la haine, la tristesse, la mort.

Dans l'Évangile, les pharisiens, hommes religieux et experts de la Loi, avec leurs questions légalistes et hypocrites, montrent de façon manifeste la cassure de l'intégrité et de l'harmonie originelle du dessein de Dieu sur l'homme et sur la femme, qui s'est opérée dans l'histoire de l'humanité déchue.

Des pharisiens abordèrent Jésus et, pour le mettre à l'épreuve, ils lui demandaient : “ Est-il permis à un mari de renvoyer sa femme ? ”. Jésus leur répondit : “ Que vous a prescrit Moïse ? ”. Ils lui dirent : “ Moïse a permis de renvoyer sa femme à condition d'établir un acte de répudiation ”. Jésus répliqua : “ C'est en raison de la dureté de vos cœurs qu'il a formulé pour vous cette règle. Mais, au commencement de la création, Dieu les fit homme et femme. À cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et tous deux deviendront une seule chair. Ainsi, ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Donc, ce que Dieu a unit, que l'homme ne le sépare pas ! ”. De retour à la maison, les disciples l'interrogeaient de nouveau sur cette question. Il leur déclara : “ Celui qui renvoie sa femme et en épouse une autre devient adultère envers elle. Si une femme qui a renvoyé son mari en épouse un autre, elle devient adultère ” (Mc 10, 2-12).

La parole de Jésus, si claire et exigeante, est lumière de vérité sur le mensonge du péché et sonne comme un jugement de condamnation pour les périodes troubles et confuses de la longue histoire humaine. Cela vaut aujourd'hui encore, pour nos sociétés narcissiques et incapables de donner réciproque et de rapports stables, où même la beauté de la différence des sexes n'offre plus d'occasion de stupeur, de joie, d'action de grâces, mais d'opposition et, parfois même, de désordre. Lisons-les comme des paroles de jugement pour revenir à la vérité de nous-mêmes, que Jésus nous indique clairement.

Dans la seconde lecture, l'auteur de la lettre aux Hébreux contemple et explique en quelques mots magnifiques tout le mystère de l'incarnation du Verbe de Dieu et la possibilité de la rédemption et du salut.

Créés par Dieu et rendus fils dans le Fils Unique qui, en prenant notre chair, en souffrant et en mourant comme nous, est devenu notre frère, nous pouvons – grâce à la foi en lui et malgré notre misère – être conduits à la gloire :

Frères, Jésus qui a été abaissé un peu au-dessous des anges, nous le voyons couronné de gloire et d'honneur à cause de sa Passion et de sa mort. Si donc il a fait l'expérience de la mort, c'est, par grâce de Dieu, au profit de tous. Celui pour qui et par qui tout existe voulait conduire une multitude de fils jusqu'à la gloire ; c'est pourquoi il convenait qu'il mène à sa perfection, par des souffrances, celui qui est à l'origine de leur salut. Car celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés doivent tous avoir même origine ; pour cette raison, Jésus n'a pas honte de les appeler ses frères.

L'image du retour à la reconstitution de la famille de Dieu et à la récupération, dans le bain du Baptême, de l'innocence perdue ou de sa restauration, en accueillant le royaume de Dieu comme l'accueille un enfant, est également suggérée par les phrases finales de l'Évangile de ce jour :

Des gens présentaient à Jésus des enfants pour qu'il pose la main sur eux ; mais les disciples les écartèrent vivement. Voyant cela, Jésus se fâcha et leur dit : “ Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez pas, car le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent. Amen, je vous le dis : celui qui n'accueille pas le royaume de Dieu à la manière d'un enfant n'y entrera pas ”. Il les embrassait et les bénissait en leur imposant les mains (Mc 10,13-16).

Étant donné que la racine de la nature missionnaire de l'Église et de tout chrétien réside dans le Baptême, l'évangélisation accomplie par les familles chrétiennes est d'une importance fondamentale. Les parents ont la responsabilité et le privilège d'évangéliser leurs enfants, à travers le témoignage quotidien de la foi, à chaque moment de leur vie : des choix les plus simples de chaque jour aux situations les plus importantes et particulières.

Cette année, précisément, nous fêtons le vingtième anniversaire de la béatification de Luigi et Maria Beltrame Quattrocchi, le premier couple d'époux à devenir bienheureux dans l'histoire de l'Église, en vertu de leur sainteté ordinaire. Leur existence d'époux fut un chemin de sainteté qui mène à Dieu grâce à l'amour du conjoint, en devenant des maîtres et des témoins de la foi.

Le Pape Jean-Paul II, dans l'homélie de la messe de leur béatification, le 21 octobre 2001, Journée Mondiale des Missions, disait :

La richesse de foi et d'amour des époux Luigi et Maria Beltrame Quattrocchi est une démonstration vivante de ce que le Concile Vatican II a affirmé à propos de l'appel de tous les fidèles à la sainteté, en spécifiant que les époux poursuivent cet objectif " propriam viam sequentes ", " en suivant leur propre voie " (Lumen gentium, 41). Cette indication précise du Concile trouve aujourd'hui sa réalisation effective avec la première béatification d'un couple d'époux : leur fidélité à l'Évangile et l'héroïcité de leurs vertus ont été constatées à partir de leur vie comme époux et comme parents.

Dans leur vie, ainsi que dans celle de tant d'autres couples d'époux qui accomplissent chaque jour avec dévouement leurs tâches de parents, on peut contempler la révélation sacramentelle de l'amour du Christ pour l'Église. En effet, les époux, " en accomplissant leur mission conjugale et familiale avec la force de ce sacrement, pénétrés de l'Esprit du Christ qui imprègne toute leur vie de foi, d'espérance et de charité, parviennent de plus en plus à leur perfection personnelle et à leur sanctification mutuelle ; c'est ainsi qu'ensemble, ils contribuent à la glorification de Dieu " (Gaudium et spes, 49).

Chères familles, nous avons aujourd'hui une confirmation singulière du fait que le chemin de sainteté accompli ensemble, comme couple, est possible, beau, extraordinairement fécond et qu'il est fondamental pour le bien de la famille, de l'Église et de la société. Cela nous invite à invoquer le Seigneur, pour que soient toujours plus nombreux les couples d'époux en mesure de faire transparaître, dans la sainteté de leur vie, le " grand mystère " de l'amour conjugal, qui tire son origine de la création et qui s'accomplit dans l'union du Christ avec l'Église (cf. Ep 5, 22-33).

Comme tout chemin de sanctification, le vôtre n'est pas facile non plus. Chaque jour, vous affrontez des difficultés et des épreuves pour être fidèles à votre vocation, pour cultiver l'harmonie conjugale et familiale, pour accomplir la mission de parents et pour participer à la vie sociale.

Sachez chercher dans la Parole de Dieu la réponse aux nombreuses interrogations que la vie quotidienne vous pose. [...]

La vie conjugale et familiale peut également connaître des moments d'égarement. Nous savons que de nombreuses familles cèdent au découragement dans ces cas. Je pense, en particulier, à ceux qui vivent le drame de la séparation ; je pense à ceux qui doivent affronter la maladie et à ceux qui souffrent de la disparition prématurée de leur conjoint ou d'un enfant. Dans ces situations, on peut également apporter un grand témoignage de fidélité dans l'amour, rendu

*encore plus significatif par la purification à travers le passage dans le creuset de la douleur.
[...]*

En même temps, je demande à toutes les familles de soutenir à leur tour les bras de l'Église, afin qu'elle ne vienne jamais à manquer à sa mission d'intercéder, de consoler, de guider et d'encourager. Chères familles, je vous remercie pour le soutien que vous m'apportez, à moi aussi, dans mon service à l'Église et à l'humanité. Chaque jour, je prie le Seigneur afin qu'il aide de nombreuses familles blessées par la misère et par l'injustice et qu'il fasse croître la civilisation de l'amour.

Très chers amis, l'Église a confiance en vous, pour affronter les défis qui l'attendent en ce nouveau millénaire. Parmi les voies de sa mission, " la famille est la première et la plus importante " (Lettre aux Familles, n° 2) ; l'Église compte sur elle, l'appelant à être " un sujet actif d'évangélisation et d'apostolat " (ibid., n° 16).

Je suis certain que vous serez à la hauteur de la tâche qui vous attend, en tout lieu et en chaque circonstance. Chers époux, je vous encourage à assumer pleinement votre rôle et vos responsabilités. Renouvelez en vous-mêmes l'élan missionnaire, en faisant de vos foyers des lieux privilégiés pour l'annonce et l'accueil de l'Évangile, dans un climat de prière et dans l'exercice concret de la solidarité chrétienne.

Que l'Esprit Saint, qui a comblé le cœur de Marie afin que, dans la plénitude des temps, elle conçoive le Verbe de la vie et qu'elle l'accueille en même temps que son époux Joseph, vous soutienne et vous fortifie. Qu'il comble vos cœurs de joie et de paix, afin que vous sachiez rendre louange chaque jour au Père céleste, dont découle toute grâce et bénédiction. Amen !

4 octobre 2021

Lundi, 27^{ème} semaine du Temps ordinaire

Mémoire de saint François d'Assise, religieux

Jon 1, 1-2, 1.11

Jon 2, 3-5.8

Lc 10, 25-37

Aujourd'hui commence la lecture du prophète Jonas, qui se poursuivra les deux prochains jours, nous permettant de connaître ce petit livre en entier. Il s'agit d'un écrit didactique, plein d'ironie vis-à-vis du prophète et riches en réflexions universalistes qui constituent un sommet dans les écrits de l'Ancien Testament. Quant à l'Évangile, il nous rapporte la très belle parabole du bon Samaritain. Ces deux textes, bien qu'ayant été écrits à des époques totalement différentes, présentent certains traits communs : ils critiquent la vision théologique restreinte de la classe religieuse dominante, affirment avec clarté en quoi consiste la vraie religion et témoignent de l'universalité du salut.

*Le Seigneur Jésus a envoyé ses Apôtres à toutes les personnes, à tous les peuples et en tous lieux de la terre. Dans la personne des Apôtres, l'Église a reçu une mission universelle, qui ne connaît pas de limites et concerne le salut dans toute sa richesse selon la plénitude de vie que le Christ est venu nous apporter (cf. Jn 10, 10) : elle a été “ envoyée pour révéler et communiquer l'amour de Dieu à tous les hommes et à tous les peuples de la terre ”. Cette mission est unique, car elle a une seule origine et une seule finalité, mais elle comporte des tâches et des activités diverses. Tout d'abord, il y a l'activité missionnaire que nous appelons la mission ad gentes, par allusion au décret conciliaire ; il s'agit d'une activité primordiale de l'Église, une activité essentielle et jamais achevée. En effet, l'Église “ ne peut esquiver la mission permanente qui est celle de porter l'Évangile à tous ceux — et ils sont des millions et des millions d'hommes et de femmes — qui ne connaissent pas encore le Christ rédempteur de l'homme. C'est la tâche la plus spécifiquement missionnaire que Jésus ait confiée et confie de nouveau chaque jour à son Église ” (Jean-Paul II, *Redemptoris Missio*, n° 31, 7 décembre 1990).*

Les deux textes bibliques de Jonas et de l'Évangéliste Luc, empreints de l'universalité de la miséricorde divine, sont remplis de mouvement et de mission, de fuites, de voyages, de retours, de contrastes entre celui qui fait la volonté de Dieu et celui qui préfère la sienne.

La parole du Seigneur fut adressée à Jonas, fils d'Amittai : “ Lève-toi, va à Ninive, la grande ville païenne, et proclame que sa méchanceté est montée jusqu'à moi ”. Jonas se leva, mais pour s'enfuir à Tarsis, loin de la face du Seigneur (Jon 1,1-3).

Jonas s'oppose à la volonté salvifique de Dieu : il sait que le Seigneur regardera favorablement les gestes d'humiliation des habitants de Ninive, qui pourtant n'appartiennent pas au peuple élu et sont pécheurs. Dieu finira par leur pardonner au premier signe de leur repentance. Jonas n'est pas du tout

d'accord avec cette miséricorde, qu'il estime être une faiblesse. Il cherche donc à fuir à Tarsis, aux frontières les plus reculées du monde alors connu, pensant de la sorte pouvoir échapper à la volonté du Seigneur. Plusieurs événements s'enchaînent alors : une tempête éclate, les marins sont saisis d'effroi, ils procèdent à un tirage au sort pour savoir qui est le responsable de ce malheur, et arrive la confession de Jonas. Comparés à Jonas, les marins apparaissent comme étant profondément religieux et bien décidés à suivre, non pas leur volonté, mais celle du Seigneur :

Les matelots ramèrent pour regagner la terre, mais sans y parvenir, car la mer était de plus en plus furieuse autour d'eux. Ils invoquèrent alors le Seigneur : " Ah ! Seigneur, ne nous fais pas mourir à cause de cet homme, et ne nous rends pas responsable de la mort d'un innocent, car toi, tu es le Seigneur : ce que tu as voulu, tu l'as fait ". Puis ils prirent Jonas et le jetèrent à la mer. Alors la fureur de la mer tomba. Les hommes furent saisis par la crainte du Seigneur ; ils lui offrirent un sacrifice accompagné de vœux. Le Seigneur donna l'ordre à un grand poisson d'engloutir Jonas. Jonas demeura dans les entrailles du poisson trois jours et trois nuits. Alors le Seigneur parla au poisson, et celui-ci rejeta Jonas sur la terre ferme (Jon 1, 13-2, 1.11).

Ni la mer, ni le gros poisson ne supportent la rudesse du prophète désobéissant : sur l'ordre de Dieu, au bout de trois jours, ils le rejettent sur la plage. Nous savons bien que le Seigneur Jésus n'a pas peur de s'approprier cet épisode romanesque pour en faire le signe de sa descente aux enfers et de sa résurrection (Cf. Mt 12, 39-40).

L'auteur sacré, faisant survivre Jonas et le préparant pour d'autres actions denses de grands enseignements, peut intercaler dans son récit un merveilleux cantique poétique d'action de grâces.

Le psaume responsorial de la célébration de la Parole de ce jour nous offre plusieurs versets de ce cantique du prophète qui, angoissé et repent, invoque Dieu du profond de l'abîme marin et est entendu du Seigneur :

Dans ma détresse, je crie vers le Seigneur et lui me répond ; du ventre des enfers j'appelle : tu écoutes ma voix. Tu m'as jeté au plus profond du cœur des mers, et le flot m'a cerné ; tes ondes et tes vagues ensemble ont passé sur moi. Et je dis : me voici rejeté de devant tes yeux ; pourrai-je revoir encore ton temple saint ? Quand mon âme en moi défaillait, je me souvins du Seigneur ; et ma prière parvint jusqu'à toi dans ton temple saint.

L'Évangile aussi comporte des scènes qui expriment beaucoup de mouvement, symbole du chemin de notre vie terrestre : un homme descend de Jérusalem à Jéricho ; les brigands l'attaquent et le laissent à demi-mort ; le prêtre et le lévite, en voyage eux aussi, passent outre ; un Samaritain, qui descendait par la même route, secourt le blessé, le mène à une auberge et repart, en promettant de revenir. Dans ce voyage – nous l'avons déjà vu à propos de Jonas – il y a des épisodes et des rencontres qui peuvent nous faire comprendre le véritable sens de la vie et de notre lien avec Dieu et avec les frères.

Dans le passage évangélique, à trois reprises on voit apparaître une critique ouverte à l'égard des guides religieux du peuple : au début c'est un docteur de la loi qui, « pour mettre Jésus à l'épreuve », l'interroge sur ce qu'il doit faire pour avoir la vie éternelle, puis, « voulant se justifier », lui demande : « Et qui est mon prochain ? ». La parabole racontée par Jésus se poursuit avec un prêtre et un lévite qui, probablement pour ne pas être contaminés par le sang d'un pauvre blessé, manquent à leur devoir

précis de le secourir et négligent le véritable cœur de la Loi pour obtempérer à des règles de pureté moins importantes et caduques. Au centre du récit se trouve la figure du Samaritain, lui aussi en voyage pour ses affaires qui, éprouvant de la compassion, secourt le malheureux tombé aux mains des brigands, lave ses plaies, le charge sur sa monture et le conduit à l'auberge, en payant l'aubergiste et en le confiant à ses soins, lui promettant de payer les dépenses à son retour pour compenser ses attentions envers le blessé. C'est un Samaritain, donc un étranger, un homme considéré comme un hérétique par les Judéens.

La question spécieuse du docteur de la Loi : « *Et qui est mon prochain ?* » indique que, dans son esprit et dans son cœur, il existe une nette distinction entre prochains et lointains, coreligionnaires ou non, comme du reste dans la mentalité religieuse commune de l'époque. Jésus répond en renversant la question : c'est toi qui dois te faire le prochain de quiconque est dans le besoin, sans considérer qui est proche de toi par la race, la religion ou la culture. Si tu te fais le prochain de l'autre, indéniablement il deviendra un "prochain" pour toi.

Après ce renversement si clair et précis, Jésus envoie le docteur de la Loi en mission, comme Dieu l'avait fait avec Jonas : « *Va, et toi aussi, fais de même* ».

De nombreux Pères de l'Église ont vu dans la figure du Samaritain le Christ qui soigne les plaies de l'humanité, provoquées par le péché et qui se fait le prochain de notre misère et de notre malheur. L'auberge où il transporte l'humanité blessée est l'Église, qui poursuit son œuvre de salut grâce à la prédication et aux sacrements. Chaque chrétien est appelé à prendre part à l'action salvifique de l'Église, en collaborant au salut de ceux qui, proches ou lointains, ont besoin de secours spirituel et matériel, d'aide fraternelle, d'amour et de proximité.

Nous faisons mémoire aujourd'hui de saint François d'Assise, le frère universel, le saint sans doute le plus semblable au Christ, qui, par son témoignage de douceur, d'amour et de pauvreté, a opéré une transformation profonde dans la société et dans l'Église de son temps et de tous les temps.

Les sources franciscaines nous offrent de nombreuses phrases de François qui peuvent commenter les textes que nous venons de méditer et nous offrir des idées sur la façon d'offrir la richesse de l'Évangile à nos frères, proches et lointains, par les paroles et par les œuvres :

Qu'ils sont heureux et bénis ceux qui aiment le Seigneur et font ce que dit le Seigneur lui-même dans l'Évangile : " Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme, et ton prochain comme toi-même ". Aimons donc Dieu et adorons-le avec un cœur et un esprit pur [...] (Lettre à tous les fidèles).

Faisons en outre de dignes fruits de pénitence. Puis, aimons notre prochain comme nous-mêmes. Et si quelqu'un ne veut pas ou ne peut pas aimer son prochain comme lui-même, qu'au moins il n'aille pas lui faire de mal, mais qu'il lui fasse du bien (Lettre à tous les fidèles).

Les frères ont deux façons de se comporter spirituellement parmi les infidèles. La première est de ne soulever ni débats ni discussions, mais d'être soumis à toute créature humaine à cause de Dieu et de se proclamer chrétiens. La seconde est, lorsqu'ils croiront qu'il plaît à Dieu, d'annoncer la parole de Dieu, pour que les infidèles croient au Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, Créateur de toutes choses, au Fils, Rédempteur et Sauveur, et pour qu'ils soient baptisés et deviennent chrétiens [...] (Règle de saint François).

Au n° 34 de l'encyclique *Lumen fidei*, la première du pontificat du Pape François, mais pensée et écrite en première instance par le Pape Benoît XVI pour compléter les encycliques qu'il avait déjà

écrites sur l'espérance et sur la charité (le Pape François ajoutant des “ contributions ultérieures ” à cette première rédaction), nous lisons :

La lumière de l'amour, propre à la foi, peut illuminer les questions de notre temps sur la vérité. La vérité aujourd'hui est souvent réduite à une authenticité subjective de chacun, valable seulement pour la vie individuelle. Une vérité commune nous fait peur, parce que nous l'identifions avec l'imposition intransigeante des totalitarismes. Mais si la vérité est la vérité de l'amour, si c'est la vérité qui s'entrouvre dans la rencontre personnelle avec l'Autre et avec les autres, elle reste alors libérée de la fermeture dans l'individu et peut faire partie du bien commun.

Étant la vérité d'un amour, ce n'est pas une vérité qui s'impose avec violence, ce n'est pas une vérité qui écrase l'individu. Naissant de l'amour, elle peut arriver au cœur, au centre de chaque personne. Il résulte alors clairement que la foi n'est pas intransigeante, mais elle grandit dans une cohabitation qui respecte l'autre.

Le croyant n'est pas arrogant ; au contraire, la vérité le rend humble, sachant que ce n'est pas lui qui la possède, mais c'est elle qui l'embrasse et le possède. Loin de le raidir, la sécurité de la foi le met en route, et rend possible le témoignage et le dialogue avec tous.

Le témoignage de la vie et, lorsqu'ils croiront qu'il plaît à Dieu, l'annonce de sa parole, dans la douceur et dans le respect, sont donc les éléments fondamentaux de la mission.

5 octobre 2021

Mardi, 27^{ème} semaine du Temps ordinaire

Mémoire facultative de sainte Maria Faustina Kowalska, apôtre de la Divine Miséricorde

Jon 3, 1-10

Ps 129

Lc 10, 38-42

La parole du Seigneur fut adressée de nouveau à Jonas : “ Lève-toi, va à Ninive, la grande ville païenne, proclame le message que je te donne sur elle ”. Jonas se leva et partit pour Ninive, selon la parole du Seigneur. Or, Ninive était une ville extraordinairement grande : il fallait trois jours pour la traverser. Jonas la parcourut une journée à peine en proclamant : “ Encore quarante jours et Ninive sera détruite ” (Jon 3,1-4).

Jonas obéit finalement au Seigneur et annonce la destruction de la ville, en utilisant les mots que Dieu lui suggère. Cependant, le prophète ne sait pas que même les menaces les plus terribles du Seigneur sont l'expression de sa volonté de salut et tendent à convertir le cœur des habitants de Ninive. La suite de l'histoire démontre toutefois que le prophète non seulement croyait à la réalité de la menace, mais il désirait aussi qu'elle se réalise.

Or, par contre, le miracle survient : bien que ne connaissant pas les commandements de Dieu, bien qu'ils soient étrangers et de grands pécheurs, les Ninivites se convertissent !

Les gens de Ninive crurent en Dieu. Ils annoncèrent un jeûne, et tous, du plus grand au plus petits, se vêtirent de toile à sac. La chose arriva jusqu'au roi de Ninive. Il se leva de son trône, quitta son manteau, se couvrit d'une toile à sac, et s'assit sur la cendre. Puis il fit crier dans Ninive ce décret du roi et de ses grands : “ Hommes et bêtes, gros et petit bétail, ne goûterons à rien ne mangerons pas et ne boirons pas. Hommes et bêtes, on se couvrira de toile à sac, on criera vers Dieu de toute sa force, chacun se détournera de sa conduite mauvaise et de ses actes de violence. Qui sait si Dieu ne se raviserait pas et ne se repentirait pas, s'il ne reviendrait pas de l'ardeur de sa colère ? et alors nous ne péririons pas ! ”. En voyant leur réaction, et comment ils se détournaient de leur conduite mauvaise, Dieu renonça au châtement dont il les avait menacés (Jon 3, 5-10).

Le repentir si rapide des citoyens, la pénitence que même le roi s'impose et le fait que les animaux aussi doivent se couvrir d'un sac et participer au jeûne des habitants témoignent du caractère romanesque et didactique de ce petit livre, dont l'objectif est de montrer l'infinie miséricorde du Seigneur envers tous, en exagérant et en colorant les situations et en soulignant l'étroitesse d'esprit du prophète : de fait, chez l'apologiste, tous, même sans le connaître, ont la crainte de Dieu et sont prêts à se convertir, excepté Jonas qui demeure prisonnier de son obstination et de sa susceptibilité, décrites par l'auteur sacré avec beaucoup d'ironie et avec une habileté littéraire sympathique et attrayante.

Le psaume responsorial est le *De profundis*, le chant des ascensions qui est un des chefs-d'œuvre du Psautier, que l'on ne finit jamais d'admirer et de méditer, car il nous fait descendre dans la profondeur du mystère du cœur humain, où coexistent l'absurdité et la laideur du péché avec le bien qui, sans l'aide de Dieu, semble impossible à atteindre. Saint Paul avait admirablement décrit le drame de l'homme déchu :

Vouloir le bien est à ma portée, mais non pas l'accomplir ; puisque je ne fais pas le bien que je veux et commets le mal que je ne veux pas (Rm 7, 18-19).

Et saint Augustin, réfléchissant sur les limites humaines, réaffirme :

Pouvoir être ici-bas et n'en pas vouloir, vouloir être là-bas et ne le pas pouvoir : me voilà pris entre deux maux (Confessions, Livre X, 40).

Des profondeurs je crie vers toi, Seigneur ; Seigneur, écoute mon appel ! Que ton oreille se fasse attentive au cri de ma prière ! Si tu retiens les fautes, Seigneur, Seigneur qui subsistera ? Mais près de toi se trouve le pardon pour que l'homme te craigne. Oui, près du Seigneur, est l'amour, près de lui, abonde le rachat.

C'est lui qui rachètera Israël de toutes ses fautes (Ps 129).

Comme nous suivons la lecture continue du texte de saint Luc, l'Évangile de la célébration eucharistique de ce jour nous présente un épisode qui est bien loin des autres lectures de la messe et qui n'a, apparemment, aucun lien avec elles.

Nous sommes à Béthanie, dans la maison de Marthe, Marie et Lazare. Jésus est en voyage vers Jérusalem avec ses disciples et il entre dans cette maison amie.

Un peu auparavant, il avait expliqué au docteur de la Loi que le prochain est celui dont nous-mêmes nous faisons le prochain. Jésus aussi a besoin que quelqu'un se fasse son " prochain ". Lui aussi a besoin non seulement de se restaurer, mais aussi de trouver de l'affection, du réconfort et une attention aimante. Marie s'assied à ses pieds et l'écoute assidûment, tandis que Marthe, qui pense au repas et aux autres devoirs à l'égard des nombreux hôtes, « *était accaparée par les multiples occupations du service* », ce qui est assez facile à comprendre, étant donné la situation dans laquelle elle se trouve :

Elle intervint et dit : " Seigneur, cela ne te fait rien que ma sœur m'ait laissée faire seule le service ? Dis-lui donc de m'aider ". Le Seigneur lui répondit : " Marthe, Marthe, tu te donnes du souci et tu t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera pas enlevée " (Lc 10, 40-42).

Cette scène évangélique a fait couler beaucoup d'encre sur des milliers de pages qui, au long de l'histoire, ont interprété de façon tantôt allégorique, tantôt réaliste, ces personnes et cette situation. En outre, l'Évangile ne nous dit pas comment les choses se sont réellement terminées. Marie s'est peut-être levée pour aider Marthe à préparer le déjeuner ou le dîner, ou bien Marthe aussi, après le reproche bienveillant de Jésus, a-t-elle terminé rapidement ses préparatifs pour s'asseoir à ses pieds. Ce qui est certain, c'est que Jésus, en donnant raison à Marie, aide Marthe à considérer l'écoute de sa parole comme plus importante et meilleure que toute autre occupation matérielle, même nécessaire.

Il est facile de constater que les deux sœurs étaient de tempérament très différent ; Marthe ressemblait un peu au prophète Jonas, qui voulait cadrer les choses selon sa façon de penser. Marie, toute prise par son amour pour le Maître, ne se rendait toutefois pas bien compte des nécessités matérielles du moment. Dans le chapitre 11 de l'Évangile de Jean, qui relate la résurrection de Lazare, nous voyons aussi que le comportement des deux sœurs est très différent : Marthe est entreprenante et décidée, Marie plus timide et réfléchie.

Même au sein de sa propre famille, il n'est pas facile de se faire le "prochain" de nos frères et sœurs. Les premiers païens à convertir, ce sont nous ; les premières personnes à supporter et à aider, ce sont celles de notre maison.

Dans l'Évangile de Jean, toujours dans l'épisode de la résurrection de Lazare, un verset permet de saisir nos diversités dans l'unité, en nous faisant surmonter et pardonner les âpretés des contrastes : « Or Jésus aimait Marthe et sa sœur et Lazare » (Jn 11, 5), de même qu'il aimait les habitants de Ninive et aussi son prophète Jonas, susceptible et strict dans ses conceptions religieuses.

Sainte Maria Faustina Kowalska, apôtre de la Divine Miséricorde, dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire liturgique facultative, nous offre la clef pour unifier les lectures de ce jour et pour insuffler du courage à la recherche inquiète de l'humanité en chemin. Dans son Journal, elle rapporte les paroles de Jésus, qu'elle a entendues intérieurement pendant qu'elle priait :

L'humanité ne trouvera pas la paix tant qu'elle ne se tournera pas avec confiance vers ma Miséricorde.

Ah ! comme la méfiance de l'âme me blesse ! Une telle âme reconnaît que je suis saint et juste, mais ne croit pas que je suis miséricordieux, elle ne croit pas à ma bonté. Les démons aussi glorifient ma justice, mais ne croient pas à ma bonté. Mon cœur se réjouit de cet attribut de Miséricorde. Dis que la miséricorde est le plus grand attribut de Dieu. Toutes les œuvres de mes mains sont couronnées de miséricorde.

(cf. Journal, cahier I, 3)

La sainte ne peut alors rien faire d'autre que répondre :

Ô amour éternel, je désire que toutes les âmes que tu as créées te connaissent. Je voudrais devenir prêtre pour parler sans cesse de ta miséricorde aux âmes pécheresses plongées dans le désespoir. Je voudrais être missionnaire pour porter la lumière de la foi dans les pays sauvages, pour te faire connaître aux âmes, m'anéantir et mourir en martyr pour elles, comme tu es mort pour moi et pour elles. Ô Jésus, je ne sais que trop bien que je peux être prêtre, missionnaire, prédicateur, que je peux mourir en martyr en m'anéantissant complètement et en renonçant à moi-même par amour pour toi, Jésus, et pour les âmes immortelles. Un grand amour sait transformer les petites choses en grandes choses, et seul l'amour donne de la valeur à nos actions. Plus notre amour devient pur, moins le feu de la souffrance a de choses à consumer en nous, et la souffrance cesse d'être pour nous une souffrance. Elle devient un délice. Par une grâce de Dieu, j'ai maintenant reçu cette disposition du cœur qui fait que jamais je ne suis aussi heureuse que lorsque je souffre pour Jésus que j'aime avec chaque battement de mon cœur.

(cf. Journal, cahier I, 3)

6 octobre 2021

Mercredi, 27^{ème} semaine du Temps ordinaire

Jon 4, 1-11

Ps 85

Lc 11, 1- 4

La lecture du livre de Jonas se poursuit et s'achève aujourd'hui. Le prophète doit constater que les menaces de destruction de la ville de Ninive n'ont pas été mises à exécution, parce que ses habitants se sont repentis et le Seigneur s'est ravisé quant au malheur dont il les avait menacés.

Au lieu de se réjouir pour le succès de sa mission de prophète, dont la tâche principale est la recherche de la conversion et du salut du peuple, Jonas s'indigne : Dieu lui a fait proclamer la destruction et non pas l'incitation à la conversion ! Les Ninivites sont de grands pécheurs : ils doivent mourir, pas se repentir !

Jonas trouva la chose très mauvaise et se mit en colère. Il fit cette prière au Seigneur : “ Ah ! Seigneur, je l'avais bien dit lorsque j'étais encore dans mon pays ! C'est pour cela que je m'étais d'abord enfui à Tarsis. Je savais bien que tu es un Dieu tendre et miséricordieux, lent à la colère et plein d'amour, renonçant au châtement. Eh bien, Seigneur, prends ma vie ; mieux vaut pour moi mourir que vivre ”. Le Seigneur lui dit : “ As-tu vraiment raison de te mettre en colère ? ” (Jon 4, 1-4).

Bien qu'extrêmement susceptible et fermé sur ses idées, Jonas a un rapport franc et direct avec Dieu ; il le prie en réaffirmant sa pensée, en lui reprochant son excessive pitié et en lui demandant de le faire mourir. Il ne répond même pas à la réplique patiente de Dieu, qui fait appel à sa raison, et sort de Ninive, en allant vers l'Orient, « pour voir ce qui arriverait dans la ville », en espérant peut-être que le Seigneur change à nouveau d'opinion et détruise les Ninivites infidèles. L'universalité de la miséricorde divine est encore étrangère à son esprit et à son cœur.

Mais Dieu, qui a eu pitié de Ninive, a pitié de son prophète et le contraint à revoir ses positions à travers la souffrance : la plante de ricin qui a poussé au-dessus de sa tête, qui l'avait protégé de l'ardeur du soleil, se dessèche et le prophète est frappé d'insolation :

Au lever du soleil, Dieu donna l'ordre au vent d'est de brûler ; Jonas fut frappé d'insolation. Se sentant défaillir, il demanda la mort et ajouta : “ Mieux vaut pour moi mourir que vivre ”. Dieu dit à Jonas : “ As-tu vraiment raison de te mettre en colère au sujet de ce ricin ? ”. Il répondit : “ Oui, j'ai bien raison de me mettre en colère jusqu'à souhaiter la mort ”. Le Seigneur répliqua : “ Toi, tu as pitié de ce ricin, qui ne t'a coûté aucun travail et que tu n'as pas fait grandir, qui a poussé en une nuit et en une nuit a disparu. Et moi, comment n'aurais-je pas pitié de Ninive, la grande ville, où, sans compter une foule d'animaux, il y a plus de cent vingt mille êtres humains qui ne distinguent pas encore leur droite de leur gauche ? ” (Jon 4, 8-11).

La mauvaise humeur égoïste de Jonas n'effraie pas le Seigneur, qui sait bien comment le traiter. Il le fait avec ironie, mais aussi avec compassion et douceur, en lui faisant comprendre que cent vingt mille êtres humains, ignorant toute loi morale, plus une multitude d'animaux, ne peuvent pas périr sans susciter son infinie compassion. Le livre de Jonas anticipe la révélation qui se manifesterait pleinement dans l'incarnation du Verbe et que l'apôtre Jean résume ainsi :

Bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, puisque l'amour est de Dieu et que quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour (1 Jn 4, 7-8).

Quelques versets du psaume 85, que nous chantons dans le psaume responsorial, présentent la confiance de l'orant en la miséricorde de Dieu (semblable en cela aux habitants de Ninive) et manifestent l'ouverture universelle qui, en revanche, faisait défaut au prophète Jonas :

Prends pitié de moi, Seigneur, toi que j'appelle chaque jour. Seigneur, réjouis ton serviteur : vers toi, j'élève mon âme ! Toi qui es bon et qui pardonne, plein d'amour pour tous ceux qui t'appellent, écoute ma prière, Seigneur, entends ma voix qui te supplie. Toutes les nations, que tu as faites, viendront se prosterner devant toi et rendre gloire à ton nom, Seigneur, car tu es grand et tu fais des merveilles, toi, Dieu, le seul.

L'Évangile nous fait écouter la demande d'un des disciples à Jésus et la réponse du Maître :

“ Seigneur, apprendis-nous à prier, comme Jean le Baptiste, lui aussi, l'a appris à ses disciples ”. Il leur répondit : “ Quand vous priez, dites : Père, que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne. Donne-nous le pain dont nous avons besoin pour chaque jour. Pardonne-nous nos péchés, car nous-mêmes, nous pardonnons aussi à tous ceux qui ont des torts envers nous. Et ne nous laisse pas entrer en tentation ”.

Le texte du Notre Père, que nous a transmis Luc, est postérieur à celui que nous offre Matthieu et plus court que celui-ci : il ne contient que cinq demandes au lieu des sept que nous sommes habitués à réciter, mais il est très significatif. Relevons d'abord l'aspiration des disciples de satisfaire le désir de prière présent dans leur cœur : ils ont vu Jésus qui prie le Père et ils veulent l'imiter. Ils ont vu aussi comment prie Jésus : non pas comme les pharisiens et les scribes, qui se mettent au milieu des places pour se faire voir des hommes, mais lui, il prie en instaurant un dialogue de confiance et d'amour avec Dieu, son Père. À leur requête, humble et sincère, Jésus répond immédiatement et sans détour : « *Quand vous priez, dites : Père !* ». Entrez en relation avec lui et demandez-lui ce dont vous avez vraiment besoin : à savoir, que son nom soit glorifié, pas le vôtre ; qu'il vous donne le pain de chaque jour, parce que vous en avez besoin ; qu'il pardonne vos péchés, parce que vous aussi vous prenez l'engagement de pardonner les péchés des autres à votre égard ; et que durant la tentation il ne vous abandonne pas à vos seules forces, mais qu'il vous soutienne dans la lutte et vous donne la victoire. Le bienheureux Christian de Chergé, moine missionnaire, martyrisé en Algérie en 1996, est un prophète de notre époque, qui représente l'exacte antithèse de Jonas et qui, par contre, en suivant sa vocation monastique, réalise les grandes demandes du Notre Père : la sanctification du nom de Dieu, la venue de son Règne et, surtout, le pardon des péchés.

Christian, avec ses frères moines, n'a pas abandonné ses voisins musulmans au moment du danger et a pardonné à l'avance à celui qui le tuerait :

Ma mort, évidemment, paraîtra donner raison à ceux qui m'ont rapidement traité de naïf, ou d'idéaliste : " Qu'il dise maintenant ce qu'il en pense ! ".

Mais ceux-là doivent savoir que sera enfin libérée ma plus lancinante curiosité. Voici que je pourrai, s'il plaît à Dieu, plonger mon regard dans celui du Père pour contempler avec Lui ses enfants de l'islam tels qu'Il les voit, tout illuminés de la gloire du Christ, fruits de Sa Passion, investis par le don de l'Esprit dont la joie secrète sera toujours d'établir la communion et de rétablir la ressemblance, en jouant avec les différences. Cette vie perdue, totalement mienne, et totalement leur, je rends grâce à Dieu qui semble l'avoir voulue tout entière pour cette JOIE-là, envers et malgré tout. Dans ce MERCI où tout est dit, désormais, de ma vie, je vous inclus bien sûr, amis d'hier et d'aujourd'hui, et vous, ô amis d'ici, aux côtés de ma mère et de mon père, de mes sœurs et de mes frères et des leurs, centuple accordé comme il était promis !

*Et toi aussi, l'ami de la dernière minute, qui n'auras pas su ce que tu faisais. Oui, pour toi aussi je le veux ce MERCI, et cet " À-DIEU " en-visagé de toi. Et qu'il nous soit donné de nous retrouver, larrons heureux, en paradis, s'il plaît à Dieu, notre Père à tous deux. Amen !
Inch'Allah.*

(Testament de Christian de Chergé, prieur du monastère di Tibhirine - Alger, 1^{er} décembre 1993 - Tibhirine, 1^{er} janvier 1994).

7 octobre 2021

Jeudi, 27^{ème} semaine du Temps ordinaire

Mémoire de Notre-Dame du Rosaire

Ma 3, 13-20a

Ps 1

Lc 11, 5-13

La première lecture nous propose un texte du prophète Malachie, où Dieu réproue âprement ceux qui l'ont servi, en attendant en retour prospérité et avantages. Déçus, leur foi s'affaiblit. Ils louent ceux qui font le mal et pour qui tout va bien et, constatant cette différence, accusent implicitement le Seigneur, qui leur semble injuste, car il récompense les méchants et ne se soucie pas des souffrances des bons.

Vous avez contre moi des paroles dures - dit le Seigneur. Et vous osez demander : “ Qu'avons-nous dit entre nous contre toi ? ”. Voici ce que vous avez dit : “ Servir Dieu n'a pas de sens. À quoi bon garder ses observances, mener une vie sans joie en présence du Seigneur de l'univers ? Nous en venons à dire bienheureux les arrogants ; même ceux qui font le mal sont prospères, même s'ils mettent Dieu à l'épreuve, ils en réchappent ! ” (Ma 3, 13-15).

Le problème dramatique du succès des méchants et des souffrances des justes revient souvent dans la Bible : pensons au livre de Job, pensons aux nombreux psaumes qui présentent le triomphe des impies et l'abandon apparent des bons (Ps 36, 72, etc.). Nous lisons notamment au psaume 72 :

J'étais jaloux des superbes, je voyais le succès des impies. Jusqu'à leur mort, ils ne manquent de rien [...], ils échappent aux souffrances des hommes, aux coups qui frappent les mortels. [...] Vraiment c'est en vain que j'ai gardé mon cœur pur, lavé mes mains en signe d'innocence ! Me voici frappé chaque jour, châtié dès le matin ?

Malachie établit une comparaison entre ceux qui se détournent de la fidélité et de l'amour, parce qu'ils sont scandalisés du succès des méchants, et ceux qui craignent Dieu. Le Seigneur annonce la venue d'“ un jour ” où la justice sera pleinement rétablie.

Alors ceux qui craignent le Seigneur s'exhortèrent mutuellement. Le Seigneur fut attentif et les écouta : un livre fut écrit devant lui pour en garder mémoire, en faveur de ceux qui le craignent et qui ont souci de son nom.

Le Seigneur de l'univers déclara : “ Ils seront mon domaine particulier pour le jour que je prépare. Je serai indulgent avec eux, comme un homme est indulgent envers le fils qui le sert fidèlement. Vous verrez de nouveau qu'il existe une différence entre le juste et le méchant, entre celui qui sert Dieu et celui qui refuse de le servir. Voici que vient le jour du Seigneur, brûlant comme la fournaise. Tous les arrogants, tous ceux qui commettent l'impiété, seront de la paille. Le jour qui vient les consumera – dit le Seigneur de l'univers -, il ne leur laissera

ni racine ni branche. Mais pour vous qui craignez mon nom, le Soleil de justice se lèvera : il apportera la guérison dans son rayonnement ” (MI 3, 16-20a).

Le psaume responsorial ne renvoie pas, quant à lui, à “ un jour ” eschatologique, mais il affirme la valeur actuelle du bien accompli : en lui, dès aujourd’hui, les bons trouvent leur joie et sont heureux, tandis que les mauvais sont dispersés comme la paille que le vent disperse.

Heureux l’homme qui n’entre pas au conseil des méchants, qui ne suit pas le chemin des pécheurs, ne siège pas avec ceux qui ricanent, mais se plaît dans la loi du Seigneur et murmure sa loi jour et nuit ! Il est comme un arbre planté près d’un ruisseau, qui donne du fruit en son temps, et jamais son feuillage ne meurt : tout ce qu’il entreprend réussira. Tel n’est pas le sort des méchants. Mais ils sont comme la paille balayée par le vent. Le Seigneur connaît le chemin des justes, mais le chemin des méchants se perdra.

Dans le passage évangélique de Luc, Jésus semble reprendre l’affirmation encourageante du psaume 1 : « *Le Seigneur connaît le chemin des justes* », car il invite à faire pleinement confiance à l’aide du Père et de sa providence. En effet, la parabole de l’ami importun qui, se trouvant dans le besoin, va réveiller de nuit son ami pour qu’il lui donne trois pains, semble reprocher doucement le manque de foi de ceux qui, à cause des épreuves de la vie, doute de l’intervention de Dieu et se décourage face aux faiblesses, aux manques et aux peurs qui émaillent leur existence quotidienne :

Moi, je vous dis : Demandez, on vous donnera ; cherchez, vous trouverez ; frappez, on vous ouvrira. En effet, quiconque demande reçoit ; qui cherche trouve ; à qui frappe, on ouvrira. Quel père parmi vous, quand son fils lui demande un poisson, lui donnera un serpent au lieu du poisson ? ou lui donnera un scorpion quand il demande un œuf ? Si donc vous qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père du ciel donnera-t-il l’Esprit Saint à ceux qui le lui demandent !

L’affirmation de Jésus : « *Si donc vous qui êtes mauvais, savez donner de bonnes choses à vos enfants...* » atténue les différences entre bons et mauvais, si inhérents à nos jugements humains. Naturellement, elle ne les annule pas, car les différences demeurent, évidemment, mais elle nous aide à prendre conscience que nous sommes “ tous ” mendiants de pardon et d’amour et nous avons “ tous ” besoin de l’aide du grand ami qu’est le Père, dont la providence est infinie et qui nous donnera l’Esprit Saint, si seulement nous le lui demandons.

Nous l’avons déjà reçu au Baptême, mais nous oublions souvent qu’il nous a été donné pour le laisser agir en nous. La présence de l’Esprit Saint, qui soutient par ses dons notre pèlerinage terrestre, est déjà un commencement d’éternité et rend notre vie terrestre difficile, sinon heureuse, au moins sereine.

Nous oublions aussi que nous a été donnée comme mère et avocate la pleine de grâce, celle qui a possédé l’Esprit Saint en plénitude, la Vierge Marie. Nous pouvons lui adresser sans crainte nos requêtes, en toute occasion.

Le 7 octobre, l’Église fait mémoire de la Bienheureuse Vierge Marie sous le titre de Notre-Dame du Rosaire. La fête d’aujourd’hui rappelle le jour où les chrétiens remportèrent la victoire contre les Turcs à Lepanto, en 1571, mais en ce mois d’octobre, mois missionnaire par excellence, nous invoquons Marie, mère de la vie et de toute la création, mère des peuples, surtout pour les pauvres et

les oubliés. Voilà pourquoi nous voulons rapporter ici la prière du Pape François, qui invoque Marie comme Mère de la vie et Reine de l'Amazonie :

*Mère de la vie,
dans ton sein maternel s'est formé Jésus, qui est le Seigneur de tout ce qui existe.
Ressuscité, il t'a transformé par sa lumière et t'a faite reine de toute la création.
C'est pourquoi nous te demandons de régner, Marie, dans le cœur palpitant de l'Amazonie.*

Montre-toi comme mère de toutes les créatures, dans la beauté des fleurs, des rivières, du grand fleuve qui la traverse et de tout ce qui vibre dans ses forêts. Prends soin avec tendresse de cette explosion de splendeur.

Demande à Jésus de répandre son amour sur les hommes et les femmes qui y vivent, pour qu'ils sachent l'admirer et prendre soin d'elle.

Fais naître ton Fils dans leurs cœurs pour qu'il resplendisse en Amazonie, dans ses peuples et ses cultures, par la lumière de sa Parole, par le réconfort de son amour, par son message de fraternité et de justice.

Que dans chaque Eucharistie s'élève aussi une telle merveille pour la gloire du Père.

Mère, regarde les pauvres de l'Amazonie, parce que leur maison est en cours de destruction pour des intérêts mesquins. Que de douleur et que de misère, que d'abandon et que de violations en cette terre bénie, débordante de vie !

Touche la sensibilité des puissants parce que, même si nous sentons qu'il est tard, tu nous appelles à sauver ce qui vit encore.

Mère au cœur transpercé, toi qui souffres dans tes enfants abusés et dans la nature blessée, règne toi-même en Amazonie avec ton Fils. Règne pour que personne ne se sente plus jamais maître de l'œuvre de Dieu.

Nous nous confions à toi, Mère de la vie, ne nous abandonne pas en cette heure sombre.

Amen.

(Exhortation apostolique post-synodale *Querida Amazonia* du Saint-Père François au peuple de Dieu et à toutes les personnes de bonne volonté - 2 février 2020)

8 octobre 2021

Vendredi, 27^{ème} semaine du Temps ordinaire

Jl 1, 13-15 ; 2, 1-2

Ps 9

Lc 11, 15-26

L'invitation à la pénitence du prophète Joël résonne en une période de grande désolation : une terrible invasion de sauterelles s'apprête à s'abattre sur la Judée et à détruire tout le pays :

Sonnez du cor dans Sion, faites retentir la clameur sur ma montagne sainte ! Qu'ils tremblent tous les habitants du pays, car voici le jour du Seigneur, il est tout proche. Jour de ténèbres et d'obscurité, jour de nuages et de sombres nuées. Comme la nuit qui envahit les montagnes, voici un peuple nombreux et fort ; il n'y en a jamais eu de pareil et il n'y en aura plus dans les générations à venir (Jl 2, 1-2).

Bien que conscient de la catastrophe imminente, le prophète Joël invite les prêtres et le peuple à un rassemblement pénitentiel car, même si le malheur vient des mains du Tout-Puissant en châtimement des péchés et annonce le grand jour du jugement, la pénitence et la prière peuvent plaquer la colère de Dieu et le pousser à avoir pitié de son peuple :

Mettez un vêtement de deuil et pleurez ! Serviteurs de l'autel, faites entendre des lamentations ! Venez, serviteurs de mon Dieu, passez la nuit vêtus de toile à sac ! Car la maison de votre Dieu ne reçoit plus ni offrandes ni libations. Prescrivez un jeûne sacré, annoncez une fête solennelle, réunissez les anciens et tous les habitants du pays dans la maison du Seigneur votre Dieu. Criez vers le Seigneur : " Ah ! Jour de malheur ! ". Le jour du Seigneur est proche, il vient du Puissant comme un fléau (Jl 1, 13-15).

Le psaume responsorial, reprenant les versets de la première partie du psaume 9, fait exulter les croyants libérés du mal, grâce à la victoire du Christ sur le péché et sur la mort. Dieu a fait justice de l'impiété et a sauvé ses fidèles des pièges du malin.

De tout mon cœur, Seigneur, je rendrai grâce, je dirai tes innombrables merveilles ; pour toi, j'exulterai, je danserai, je fêterai ton nom, Dieu Très-Haut. Tu menaces les nations, tu fais périr les méchants, à tout jamais tu effaces leur nom. Ils sont tombés, les païens, dans la fosse qu'ils creusaient ; aux filets qu'ils ont tendus, leurs pieds se sont pris. Mais il siège, le Seigneur, à jamais : pour juger, il affermit son trône ; il juge le monde avec justice et gouverne les peuples avec droiture.

Dans le passage évangélique de ce jour, Jésus vient juste de chasser un démon muet. L'esprit mauvais et muet s'étant éloigné, le possédé commence à parler et la foule est saisie d'admiration. Mais les accusateurs de Jésus se présentent immédiatement à lui et, contraints de constater les prodiges qu'il

accomplis, ils attribuent son pouvoir au démon. D'autres, qui ne sont pas convaincus par ses miracles, veulent encore le mettre à l'épreuve et demandent un signe du ciel. Pour tous, le Seigneur a une réponse claire et précise.

Tout royaume divisé contre lui-même devient désert, ses maisons s'écroulent les unes sur les autres. Si Satan, lui aussi, est divisé contre lui-même, comment son royaume tiendra-t-il ? Vous dites en effet que c'est par Béelzébul que j'expulse les démons. Mais si c'est par Béelzébul que moi, je les expulse, vos disciples, par qui les expulsent-ils ? Dès lors, ils seront eux-mêmes vos juges. En revanche, si c'est par le doigt de Dieu que j'expulse les démons, c'est donc que le règne de Dieu est venu jusqu'à vous (Lc 11, 17-20).

Jésus ne nie pas la puissance de l'Adversaire, mais il affirme sa suprématie sur lui :

Quand l'homme fort, et bien armé, garde son palais, tout ce qui lui appartient est en sécurité. Mais si un plus fort survient et triomphe de lui, il lui enlève son armement auquel il se fiait, et il distribue tout ce dont il l'a dépouillé. Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ; celui qui ne rassemble pas avec moi disperse (Lc 11, 21-23).

Le chemin de la foi et de la vie chrétienne est toutefois long et accidenté : on ne croit pas une fois pour toutes et celui qui a été libéré des filets de Satan et a mis en ordre la demeure de son âme peut à nouveau retomber dans un esclavage pire que le premier :

Quand l'esprit impur est sorti de l'homme, il parcourt des lieux arides en cherchant où se reposer. Et il ne trouve pas. Alors il se dit : " Je vais retourner dans ma maison, d'où je suis sorti ". En arrivant, il la trouve balayée et bien rangée. Alors il s'en va, et il prend d'autres esprits encore plus mauvais que lui, au nombre de sept ; ils y entrent et ils s'y installent. Ainsi, l'état de cet homme-là est pire à la fin qu'au début (Lc 11, 24-26).

Le Christ est l'unique salut, comme l'affirme saint Jean :

Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, l'Unique-engendré, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé le Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par son entremise. Qui croit en lui n'est pas jugé ; qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils Unique-engendré de Dieu (Jn 3, 16-18).

Dans la vie du chrétien authentique, il ne peut pas y avoir de demi-mesures : un peu ici et un peu là. Soit tu es au Christ, soit tu es à Satan. Soit tu veilles continuellement sur ton cœur, sur tes sentiments, sur tes pensées, soit tu contrains l'Esprit Saint de Dieu à s'éloigner de ton âme, qui devient alors facilement la demeure de Satan.

Ce ne sont pas, bien sûr, les petites défaillances de la faiblesse humaine, les petits défauts de notre vie quotidienne qui éloignent Dieu de notre cœur, mais la persévérance dans la tiédeur et dans le péché. L'humble confiance en l'infinie bonté de Dieu, la pratique fréquente des sacrements, la prière et les œuvres de miséricorde sont le meilleur antidote pour conserver notre demeure intérieure " balayée ", nettoyée et prête pour être habitée par le Seigneur.

Le Pape François nous exhorte à ne pas avoir peur de la sainteté :

Elle ne t'enlèvera pas les forces, ni la vie ni la joie. C'est tout le contraire, car tu arriveras à être ce que le Père a pensé quand il t'a créé et tu seras fidèle à ton propre être. Dépendre de lui nous libère des esclavages et nous conduit à reconnaître notre propre dignité.

Cela se reflète en sainte Joséphine Bakhita qui “ enlevée et vendue en esclavage à l'âge de 7 ans, [...] endura de nombreuses souffrances entre les mains de maîtres cruels. Mais elle comprit que la vérité profonde est que Dieu, et non pas l'homme, est le véritable Maître de chaque être humain, de toute vie humaine. L'expérience devint une source de profonde sagesse pour cette humble fille d'Afrique ”¹. Dans la mesure où il se sanctifie, chaque chrétien devient plus fécond pour le monde (Gaudete et exsultate, 32-33).

Ci-dessous un texte préparé par l'Université Pontificale Urbanienne, avec la collaboration des Instituts Missionnaires pour présenter cette sainte africaine :

Sainte Joséphine Bakhita, d'origine soudanaise, enlevée, vendue esclave, libérée, devient chrétienne et religieuse dans la congrégation des Canossiennes. Dans une réunion de jeunes, un étudiant de Bologne demanda : “ Qu'est-ce que vous feriez si vous rencontriez vos ravisseurs ? ”. Sans hésiter un seul instant, elle répondit : “ Si je rencontrais ces négriers qui m'ont enlevée et ceux-là qui m'ont torturée, je m'agenouillerais pour leur baiser les mains, car si cela ne fût pas arrivé je ne serais pas maintenant chrétienne et religieuse.

Continuant le discours sur le même sujet, elle bénissait non seulement la médiation providentielle dans les mains de Dieu, mais les excusait également en ces termes :

Les pauvres, peut-être ne savaient-ils pas qu'ils me faisaient si mal : eux ils étaient les maîtres, et moi j'étais leur esclave. De même que nous sommes habitués à faire le bien, ainsi les négriers faisaient cela, par habitude, non par méchanceté.

Dans ses souffrances elle ne se plaignait pas ; elle se souvenait de tout ce qu'elle avait souffert quand elle était esclave :

En ce temps-là je ne connaissais pas le Seigneur ; j'ai perdu beaucoup de mérites, il faut que je les gagne maintenant... Si je me tenais à genoux pendant toute la vie, je ne dirais jamais assez toute ma gratitude au bon Dieu.

Un prêtre pour la mettre à l'épreuve lui dit : “ Si le Seigneur ne vous voulait pas au paradis, que feriez vous ? ”. Elle tranquillement répondit :

Eh bien, qu'il me mette où il veut. Quand je suis avec Lui et où Lui le veut, je suis bien partout : c'est Lui le Maître, moi je sa pauvre créature.

Un autre lui demanda son histoire, Bakhita répondit :

¹ Jean-Paul II, Homélie pour la canonisation de Joséphine Bakhita, 1^{er} octobre 2000.

Le Seigneur m'a aimée beaucoup... il faut aimer tout le monde... il faut être indulgent ! ” - “ Aussi envers ceux qui vous ont torturée ? ” - “ Pauvres, ils ne connaissaient pas le Seigneur.

Interrogée sur la mort, avec un esprit serein elle répondit :

Lorsqu'une personne aime beaucoup une autre, elle désire ardemment l'approcher, donc pourquoi craindre tellement la mort ? La mort nous emmène à Dieu.

À la supérieure, M. Tèrese Martini, pleine de soucis à la fin de la guerre, Bakhita, calme, digne, grave, lui dit :

Et vous, Mère, vous êtes surprise que le Seigneur vous donne des tribulations ? S'il ne vient pas chez nous avec quelques peines, chez qui doit-il aller ? Est-ce que nous ne sommes pas venues au couvent pour faire ce qu'il veut ? Oui, ma Mère, moi, pauvre misérable, je prierai beaucoup, mais pour que sa volonté soit faite.

Prière composée par sainte Joséphine le jour de son don total à Dieu, le 8 décembre 1896 :

O Seigneur, si je pouvais voler là-bas, auprès de mes gens et prêcher à tous à grands cris ta bonté : Oh, combien d'âmes je pourrais te conquérir ! Tout d'abord ma mère et mon père, mes frères, ma sœur encore esclave... tous, tous les pauvres Noirs de l'Afrique, fais, o Jésus, qu'eux aussi te connaissent et t'aiment !

Le 10 février 2019, le Pape François, durant la prière de l'Angélus, adressait à la sainte la prière suivante, afin qu'elle intercède pour toutes les personnes victimes de la traite :

Sainte Joséphine Bakhita, enfant tu as été vendue comme esclave et tu as dû affronter des difficultés et des souffrances indicibles. Une fois libérée de ton esclavage physique, tu as trouvé la vraie rédemption dans la rencontre avec le Christ et son Église. Sainte Joséphine Bakhita, aide ceux qui sont prisonniers de l'esclavage. En leur nom, intercède auprès du Dieu de la miséricorde, afin que les chaînes de leur prison puissent être brisées.

Puisse Dieu lui-même libérer tous ceux qui ont été menacés, blessés ou maltraités par la traite et par le trafic d'êtres humains. Apporte le réconfort à ceux qui survivent à cet esclavage et enseigne-leur à voir en Jésus le modèle de foi et d'espérance, afin que leurs blessures puissent guérir.

Nous te supplions de prier et d'intercéder pour chacun de nous : afin que nous ne tombions pas dans l'indifférence, afin que nous ouvrons les yeux et que nous puissions regarder les misères et les blessures de tous nos frères et sœurs privés de leur dignité et de leur liberté et écouter leur cri de demande d'aide. Amen.

Sainte Joséphine Bakhita, prie pour nous.

9 octobre 2021

Samedi, 27^{ème} semaine du Temps ordinaire

Mémoire de saint John Henry Newman, cardinal.

Jl 4, 12-21

Ps 96

Lc 11, 27-28

Le langage apocalyptique du dernier chapitre de la prophétie de Joël résonne comme une menace pour toutes les nations de la terre mais, au-delà d'être l'expression de la justice de Dieu, c'est aussi une invitation à la conversion : la vallée de Josaphat, la vallée du jugement, où seront rassemblés tous les peuples pour le jugement dernier et définitif, est appelée vallée de la Décision, car c'est là précisément qu'apparaîtra la décision ultime de Dieu et de l'homme.

Ainsi parle le Seigneur : “ Que les nations se réveillent, qu'elles montent jusqu'à la vallée de Josaphat car c'est là que je vais siéger pour juger tous les peuples qui nous entourent. Lancez la faucille, la moisson est mûre ; venez fouler la vendange : le pressoir est rempli et les cuves débordent de tout le mal qu'ils ont fait !

Voici des multitudes et encore des multitudes dans la vallée du Jugement ! Le soleil et la lune se sont obscurcis, les étoiles ont retiré leur clarté. De Sion, le Seigneur fait entendre un rugissement, de Jérusalem, il donne de la voix. Le ciel et la terre se sont ébranlés ” (Jl 4, 12-16).

On ne peut pas se jouer de Dieu, qui est un juge juste. Si tu choisis le mal consciemment et définitivement, tu seras jugé sur ta décision consciente et définitive. Un jour, Dieu exterminera toute la méchanceté et le mal et fera exulter de joie ses fidèles.

Le passage de Joël se conclut par cette phrase « ... et le Seigneur aura sa demeure à Sion ». La Jérusalem céleste, la Jérusalem eschatologique, comprendra tous ceux qui ont choisi de vivre dans l'amour de Dieu et du prochain, et pas seulement l'Israël historique. Jean-Baptiste l'avait déjà annoncé, par cette mise en garde : « *Produisez donc des fruits dignes du repentir, et n'allez pas dire en vous-mêmes : “ Nous avons pour père Abraham ! ”. Car je vous dis que Dieu peut, des pierres que voici, faire surgir des enfants à Abraham* » (Lc 3, 8).

Dans le psaume responsorial, nous chantons cet élargissement universel, qui appelle ensemble la terre, les îles, les monts, les cieux et tous les peuples pour annoncer la justice et pour contempler la gloire du Seigneur.

Le Seigneur est roi ! Exulte la terre ! Joie pour les îles sans nombre ! Ténèbres et nuées l'entourent, justice et droit sont l'appui de son trône. Les montagnes fondaient comme cire devant le Seigneur, devant le Maître de toute la terre. Les cieux ont proclamé sa justice, et tous les peuples ont vu sa gloire. Une lumière est semée pour le juste, et pour le cœur simple, une joie. Que le Seigneur soit votre joie, hommes justes ; rendez grâce en rappelant son nom très saint.

L'Évangile nous aide lui aussi à distinguer les choses de la terre et celles du Ciel :

En ce temps-là, comme Jésus était en train de parler, une femme éleva la voix au milieu de la foule pour lui dire : “ Heureuse la mère qui t’a porté en elle, et dont les seins t’ont nourri ! ”. Alors Jésus lui déclara : “ Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la gardent ! ”.

Jésus enseigne alors que l’hostilité des ennemis grandit autour de lui : il est sans cesse plus contredit et mis à l’épreuve. Les bons, les simples l’écoutent cependant et éprouvent confiance et admiration à son égard. Une femme, au milieu de la foule, fait l’éloge de la mère qui a engendré ce prophète qui parle avec autorité et, sans s’en rendre compte, commence à réaliser la prophétie que Marie elle-même avait faite sur soi dans le Magnificat : « *toutes les générations me diront bienheureuse* ». Le Pape Benoît XVI, au n° 124 de l’Exhortation apostolique post-synodale *Verbum Domini*, commente ainsi ce passage évangélique :

Cette relation intime entre la Parole de Dieu et la joie est manifestée avec évidence chez la Mère de Dieu. Rappelons les paroles de sainte Élisabeth : “ Heureuse celle qui a cru à l’accomplissement des paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur ” (Lc 1, 45). Marie est bienheureuse parce qu’elle a la foi, qu’elle a cru, et que dans cette foi, elle a accueilli dans son sein le Verbe de Dieu pour le donner au monde.

La joie provenant de la Parole peut maintenant s’étendre à tous ceux qui, dans la foi, se laissent transformer par la Parole de Dieu. L’Évangile de Luc nous présente à travers deux textes ce mystère d’écoute et de joie. Jésus affirme : “ Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui entendent la Parole de Dieu, et qui la mettent en pratique ” (Lc 8, 21). Et, face à l’exclamation d’une femme qui, au milieu de la foule, entend exalter le ventre qui l’a porté et le sein qui l’a allaité, Jésus révèle le secret de la vraie joie : “ Heureux plutôt ceux qui entendent la parole de Dieu, et qui la gardent ! ” (Lc 11, 28). Jésus indique la vraie grandeur de Marie, en ouvrant ainsi à chacun de nous la possibilité de cette béatitude qui naît de la Parole écoutée et mise en pratique. C’est pourquoi, à tous les chrétiens, je rappelle que notre relation personnelle et communautaire avec Dieu dépend de l’accroissement de notre familiarité avec la Parole divine. Enfin, je m’adresse à tous les hommes, également à ceux qui se sont éloignés de l’Église, qui ont abandonné la foi ou qui n’ont jamais entendu l’annonce du salut. À chacun, le Seigneur dit : “ Voici que je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu’un entend ma voix et ouvre la porte, j’entrerai chez lui ; je prendrai mon repas avec lui, et lui avec moi ” (Ap 3, 20).

Que chacune de nos journées soit donc modelée par la rencontre renouvelée du Christ, le Verbe du Père fait chair : Il est à l’origine et à la fin et “ tout subsiste en lui ” (Col 1, 17). Faisons silence pour écouter la Parole du Seigneur et pour la méditer, afin que, par l’action efficace de l’Esprit Saint, elle continue à demeurer, à vivre et à nous parler tous les jours de notre vie. De cette façon, l’Église se rénove et rajeunit grâce à la Parole du Seigneur qui demeure éternellement (cf. 1 P 1, 25 ; Is 40, 8). Ainsi, nous pourrions nous aussi entrer dans le grand dialogue nuptial par lequel se clôt l’Écriture Sainte : “ L’Esprit et l’Épouse disent : ‘ Viens ! ’ [...] Celui qui témoigne de tout cela déclare : ‘ Oui, je viens sans tarder ’. – Amen ! Viens, Seigneur Jésus ! ” (Ap 22, 17.20).

Saint John Henry Newman, dont nous célébrons la mémoire ce jour, nous indique, dans son long et difficile parcours spirituel, le chemin sûr à parcourir : comme Marie, il écoute la Parole et la met en pratique dans l'obscurité et dans la lumière de la foi, en s'abandonnant complètement à la bonté du Seigneur, conscient que c'est en cela que consiste la vraie joie :

Dieu m'a créé pour un service précis ; il m'a confié un travail qu'il n'a confié à personne d'autre. J'ai une mission à remplir dont je ne découvrirai peut-être jamais le sens en ce monde, mais dont je serai instruit dans l'autre. Je suis d'une certaine manière nécessaire à ses plans, aussi nécessaire à ma place qu'un archange à la sienne, même si, moi échouant, il peut en susciter un autre, tout comme il pouvait faire enfants d'Abraham des pierres. J'ai cependant un rôle à jouer dans ce grand ouvrage ; je suis un chaînon, un lien entre des personnes. Il ne m'a pas créé pour rien. Je ferai le bien, j'exécuterai la tâche qu'il m'a confiée ; je serai un ange de paix, je prêcherai la vérité, sans même le savoir, si j'observe ses commandements et le sers à la place qui est la mienne.

Je mettrai donc ma confiance en lui. Qui que je sois, où que je sois, je remplirai mon rôle. Si je suis malade, ma maladie peut le servir ; si je suis troublé, mon trouble peut le servir ; si je suis affligé, mon affliction peut le servir. Ma maladie, mon trouble ou mon affliction peuvent être les moyens nécessaires à l'accomplissement d'une fin qui me dépasse. Il ne fait rien en vain ; qu'il prolonge ma vie, ou qu'il l'écourte, il sait ce qu'il fait. Qu'il m'enlève mes amis, qu'il me fasse vivre parmi des étrangers, qu'il me fasse goûter l'amertume et la désolation, qu'il me voile l'avenir, il sait toujours ce qu'il fait.

O Adonai, ô conducteur d'Israël, toi qui guidas Joseph comme le berger sa brebis, ô Emmanuel, ô Sapience, je me donne à toi. Je te fais totalement confiance. Tu es plus sage que moi, tu as plus d'amour pour moi que je n'en ai moi-même. Daigne à travers moi accomplir tes desseins, quels qu'ils soient. Je suis né pour te servir, être à toi, être ton instrument. Laisse-moi être ton instrument aveugle. Je ne demande pas à voir. Je ne demande pas à connaître. Je demande simplement à servir ».

(Newman Opere, *Méditations sur la Doctrine Chrétienne*, Ad Solem 2000, p. 27-31).

10 octobre 2021

Dimanche, 28^{ème} semaine du Temps ordinaire – Année B

Sg 7, 7-11

Ps 89

He 4, 12-13

Mc 10, 17-30

Nous pourrions unifier toute la liturgie de la Parole de la célébration d'aujourd'hui en retenant un seul mot : “ sagesse ”. La sagesse est un don de Dieu : l'auteur inspiré l'obtient en l'implorant. Une fois obtenue, il la préfère à tout, il l'estime, il l'aime et, avec elle, il constate qu'il a reçu tous les autres biens.

J'ai prié, et le discernement m'a été donné. J'ai supplié, et l'esprit de la Sagesse est venu en moi. Je l'ai préférée aux trônes et aux sceptres ; à côté d'elle, j'ai tenu pour rien la richesse ; je ne l'ai pas comparée à la pierre la plus précieuse ; tout l'or du monde auprès d'elle n'est qu'un peu de sable, et, en face d'elle, l'argent sera regardé comme de la boue. Plus que la santé et la beauté, je l'ai aimée ; je l'ai choisie de préférence à la lumière, parce que sa clarté ne s'éteint pas. Tous les biens me sont venus avec elle et, par ses mains, une richesse incalculable.

La sagesse, qui est à la foi un don et un attribut de Dieu, pénètre totalement l'homme et change son cœur : il transforme son cœur de pierre, en le transformant en un cœur de chair, capable de discerner, d'exulter pour la bonté du Seigneur, d'agir avec droiture à son service, de reconnaître sa fragilité humaine en vivant dans la crainte de Dieu et en s'en remettant entièrement à Lui :

Apprends-nous la vraie mesure de nos jours : que nous cœurs pénétrons la sagesse. Reviens, Seigneur, pourquoi tarder ? Ravise-toi par égard pour tes serviteurs. Rassasie-nous de ton amour au matin, que nous passions nos jours dans la joie et les chants. Rends-nous en joie tes jours de châtement et les années où nous connaissions le malheur. Fais connaître ton œuvre à tes serviteurs et ta splendeur à leurs fils. Que vienne sur nous la douceur du Seigneur notre Dieu ! Consolide pour nous l'ouvrage de nos mains ; oui, consolide l'ouvrage de nos mains (Ps 89).

Dans sa grande condescendance, « Après avoir, à maintes reprises et sous maintes formes, parlé à jadis aux pères par les prophètes, Dieu, en ces jours qui sont les derniers, nous a parlé par un Fils » (He 1, 1-2), le Verbe, la Parole de Dieu vivante et efficace, la Sagesse éternelle du Père, qui s'est fait chair et a dressé sa tente parmi nous :

Elle est vivante, la parole de Dieu, énergique et plus coupante qu'une épée à deux tranchants ; elle va jusqu'au point de partage de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; elle

juge des intentions et des pensées du cœur. Pas une créature n'échappe à ses yeux, tout est nu devant elle, soumis à son regard ; nous aurons à lui rendre des comptes.

Dans l'Évangile, nous voyons le Verbe de Dieu, la Sagesse éternelle du Père, qui va de par les routes, attirant les foules et suscitant dans le cœur d'un homme le désir de le suivre :

En ce temps-là, Jésus se mettait en route quand un homme accourut et, tombant à ses genoux, lui demanda : “ Bon Maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle en héritage ? ”. Jésus lui dit : “ Pourquoi dire que je suis bon ? Personne n'est bon, sinon Dieu seul. Tu connais les commandements : Ne commets pas de meurtre, ne commets pas d'adultère, ne commets pas de vol, ne porte pas de faux témoignage, ne fais de tort à personne, honore ton père et ta mère ”. L'homme répondit : “ Maître, tout cela je l'ai observé depuis ma jeunesse ”. Jésus posa son regard sur lui, et il l'aima. Il lui dit : “ Une seule chose te manque : va, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres ; alors tu auras un trésor au ciel. Puis viens, suis-moi ”. Mais lui, à ces mots, devint sombre et s'en alla tout triste, car il avait de grands biens (Mc 10, 17-22).

Un enthousiasme passager, une bonne volonté fragile, un cœur qui n'a pas atteint la sagesse, un esprit qui n'a pas estimé que la richesse ne valait rien par rapport au fait de suivre le Christ. Le résultat est escompté : *Mais lui, à ces mots, devint sombre et s'en alla tout triste.*

On parle généralement de lui comme du “ jeune homme riche ”, mais l'Évangile dit seulement “ un homme ”, sans spécifier son âge, sans lui donner de nom. Nous connaissons les noms de nombreux autres riches attirés par Jésus : Zachée, Matthieu, Joseph d'Arimathie, Jeanne, Suzanne - les femmes qui l'aidaient grâce à leurs biens durant sa vie publique – et d'autres encore ; tous ces gens avaient mis leurs biens à la disposition de Jésus dans y attacher leur cœur, car *tout l'or du monde auprès de la sagesse n'est qu'un peu de sable, et, en face d'elle, l'argent sera regardé comme de la boue.*

Même si cette année le 10 octobre tombe un dimanche, et qu'il n'est donc pas possible de célébrer la mémoire liturgique d'un saint, nous ne pouvons pas oublier le grand et saint évêque Daniel Comboni, chez qui la *sapientia crucis* a brillé intensément à travers un don total de lui-même et un amour extraordinaire pour les peuples africains. Il mourut précisément le 10 octobre 1881, du choléra, à Khartoum, à l'âge de cinquante ans. Sa devise : *O Nigrizia o morte* (la négritude ou la mort) nous parle de son dévouement total à sa vocation missionnaire. L'Église lui doit, grâce à son *Plan de régénération pour l'Afrique*, une profonde évangélisation de ce continent :

Homélie de Khartoum (Daniel Comboni, Les lettres et les écrits, Traduction en français par Delphine Buratto) Khartoum, 11/5/1873

Je suis bien heureux, ô très chers ! de me retrouver de retour ici, après tant d'événements douloureux et tant de souffrances. Mon premier amour dès ma jeunesse fut pour la malheureuse Nigrizia, et laissant tout ce qui m'était très cher je suis venu en ces contrées - cela fait déjà seize ans – pour offrir mon œuvre afin de soulager ces malheurs séculaires. Ensuite l'obéissance m'a rappelé dans ma patrie pour des raisons de santé car les miasmes du Fleuve Blanc près de la Sainte Croix de Gondocoro avaient empêché mon action apostolique. Je suis parti pour obéir, mais je laissais mon cœur parmi vous, et me rétablissant comme il plut à Dieu, mes pensées et mes pas furent toujours pour vous.

Et finalement aujourd'hui, en revenant parmi vous, je retrouve mon cœur pour l'ouvrir en votre présence au sentiment sublime et religieux de la paternité spirituelle, dont Dieu a voulu que je fusse revêtu il y a un an, par l'autorité suprême de l'Église Catholique, sa Sainteté le Pape Pie IX. Oui, je suis déjà votre Père, et vous êtes mes fils, et comme tels, je vous embrasse et vous serre pour la première fois contre mon cœur.

Je vous suis bien reconnaissant de l'accueil enthousiaste que vous m'avez réservé ; il démontre votre amour de fils, et m'a persuadé que vous voudrez toujours être ma joie et ma couronne, comme vous êtes mon lot et mon héritage. Soyez assurés que mon âme répand sur vous un amour illimité pour toujours et pour tous. Je reviens parmi vous pour ne plus jamais cesser de vous appartenir, et pour me consacrer à jamais à votre plus grand bien.

Le jour et la nuit, le soleil et la pluie, me trouveront également toujours prêt pour vos besoins spirituels ; le riche et le pauvre, le bien portant et l'infirme, le jeune et le vieillard, le maître et le serviteur auront toujours un égal accès à mon cœur. Votre bonheur sera le mien, et vos malheurs seront aussi les miens.

Je viens faire cause commune avec chacun de vous, et le plus heureux de mes jours sera celui où je pourrai donner ma vie pour vous. Je n'ignore pas la pesanteur de la charge que j'assume puisque, comme pasteur, maître et médecin de vos âmes, je devrai vous garder, vous instruire et vous corriger. Je devrai défendre les opprimés sans nuire aux oppresseurs, réprouver l'erreur sans rebuter ceux qui sont dans l'erreur, crier au scandale et au péché sans cesser d'avoir de la compassion pour les pécheurs, débusquer les dévoyés sans complaire au vice ; bref, être père et juge à la fois. Mais je m'en remets à vous, dans l'espérance que vous tous m'aidez à porter ce poids avec allégresse et joie au nom de Dieu. [...]

Et maintenant je m'adresse à vous finalement, Pieuse Reine de la Nigrizia en vous acclamant à nouveau Mère affectueuse de ce Vicariat Apostolique de l'Afrique Centrale, confié à mes soins ; j'ose vous supplier de me recevoir solennellement sous votre protection avec tous mes enfants, afin de nous protéger du mal et nous diriger vers le bien.

Marie, Mère de Dieu, le grand peuple africain dort encore pour la plupart dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. Hâtez l'heure de son salut, aplanissez les obstacles, dispersez les ennemis, préparez les cœurs, et envoyez toujours de nouveaux apôtres vers ces lointaines contrées si malheureuses et dans le besoin. Mes fils, en ce jour solennel, je vous confie tous à l'amour des Cœurs de Jésus et de Marie, et en offrant maintenant pour vous le plus acceptable des sacrifices au Dieu Très Haut, je Le prie humblement de verser sur vos âmes le sang de la Rédemption, pour leur régénération, leur guérison, leur ornement à mesure de vos besoins, afin que cette sainte Mission soit féconde en salut pour vous, et en gloire pour Dieu. Ainsi soit-il.

11 octobre 2021

Lundi, 28^{ème} semaine du Temps ordinaire

Mémoire facultative de saint Jean XXIII, Pape

Rm 1, 1-7

Ps 97

Lc 11, 29-32

Nous commençons aujourd'hui la lecture de la lettre aux Romains, qui nous projette tout de suite dans un univers sans frontières : Paul écrit à des destinataires qu'il ne connaît pas encore, à une Église qui n'a pas été fondée par lui, mais où il veut se rendre pour la confirmer dans la foi. Paul désirait même aller jusqu'en Espagne, mais il voulait d'abord passer par Rome, où existait déjà une communauté chrétienne, composée de juifs convertis et de personnes provenant du paganisme.

Paul, serviteur du Christ Jésus, appelé à être Apôtre, mis à part pour l'Évangile de Dieu, à tous les bien-aimés de Dieu qui sont à Rome. Cet Évangile, que Dieu lui avait promis d'avance par ses prophètes dans les Saintes Écritures, concerne son Fils qui, selon la chair, est né de la descendance de David et, selon l'Esprit de sainteté, a été établi dans sa puissance de Fils de Dieu par sa résurrection d'entre les morts, lui, Jésus Christ, notre Seigneur. Pour que son nom soit reconnu, nous avons reçu par lui grâce et mission d'Apôtre, afin d'amener à l'obéissance de la foi toutes les nations païennes, dont vous faites partie, vous aussi que Jésus Christ a appelés. À vous qui êtes appelés à être saints, la grâce et la paix de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus Christ.

Dans cette introduction solennelle, Paul se présente comme serviteur du Messie, apôtre par vocation, non par choix personnel, “ mis à part ” pour annoncer la bonne nouvelle du salut.

En une admirable synthèse, il proclame l'Évangile qui avait déjà été pré-annoncé par les prophètes dans les Écritures, mais qui avait trouvé sa pleine réalisation en Jésus, né de la descendance de David, déclaré Fils de Dieu *dans sa puissance selon l'Esprit de sainteté par sa résurrection d'entre les morts*. C'est Jésus-Christ lui-même, le Seigneur, qui a donné à Paul la grâce et à la capacité d'être apôtre, *afin d'amener à l'obéissance de la foi toutes les nations païennes, pour que son nom soit reconnu*, et donc aussi les Romains, aimés et appelés par Dieu. Paul leur souhaite grâce et paix de la part de Dieu et de son Fils Jésus-Christ.

Après une introduction aussi consolatrice et solennelle, dans le psaume responsorial, la jubilation ne peut qu'exploser pour les merveilles accomplies par le Seigneur :

Chantez au Seigneur un chant nouveau, car il a fait des merveilles ; par son bras très saint, par sa main puissante, il s'est assuré la victoire. Le Seigneur a fait connaître sa victoire et révélé sa justice aux nations ; il s'est rappelé sa fidélité, son amour, en faveur de la maison d'Israël. La terre tout entière a vu la victoire de notre Dieu. Acclamez le Seigneur, terre entière, sonnez, chantez, jouez !

L'Évangile aussi comporte une ouverture universaliste, unie à une grande tristesse à cause de l'aveuglement et de l'obstination dans le mal de la génération à laquelle le Christ s'adresse :

En ce temps-là, comme les foules s'amassaient, Jésus se mit à dire : “ Cette génération est une génération mauvaise : elle cherche un signe, mais en fait de signe, il ne lui sera donné que le signe de Jonas. Car Jonas a été un signe pour les habitants de Ninive ; il en sera de même avec le Fils de l'homme pour cette génération. Lors du Jugement, la reine de Saba se dressera en même temps que les hommes de cette génération, et elle les condamnera. En effet, elle est venue des extrémités de la terre pour écouter la sagesse de Salomon, et il y a ici bien plus que Salomon. Lors du Jugement, les habitants de Ninive se lèveront en même temps que cette génération, et ils la condamneront ; en effet, ils se sont convertis en réponse à la proclamation faite par Jonas, et il y a ici bien plus que Jonas ”.

Jésus parle aux foules qui se pressent autour de lui, qui semblent s'intéresser à ses paroles, mais il dénonce leur superficialité, qu'il qualifie de “ mauvaise ” : elles ne désirent pas se convertir, elles ne veulent pas changer de vie. Poussées par la curiosité des choses sensationnelles, les personnes qui l'écoutent veulent uniquement voir des miracles. Elles ne sont ni intéressées ni émues par la présence du Christ, qui est bien plus que Jonas, bien plus que Salomon ; ses mots ne les incitent pas au repentir, comme ce fut au contraire le cas des Ninivites ; elles ne veulent pas écouter sa sagesse, comme le souhaitait en revanche la Reine du Sud. Dans leur superficialité, ses auditeurs se contentent de s'étonner des signes accomplis par le Maître, à la rigueur de s'émouvoir de ses paroles et de lui donner raison pour ses enseignements.

À la génération qui l'écoutait durant sa vie publique, aux hommes de toutes les générations qui se sont succédées, à nous qui écoutons aujourd'hui sa parole, Jésus demande davantage, il veut plus : il attend de nous une véritable conversion qui lui ouvre notre vie, une transformation de notre façon de penser et d'agir, dictée par un amour sincère pour lui, qui est le chemin, la vérité et la vie. Et puis, surtout par le témoignage de notre vie changée, il veut que nous communiquions le vrai et le beau de notre existence transformée par lui, à nos frères et sœurs qui ne connaissent pas le Christ, ou qui l'ont oublié ou qui le connaissent mal à cause de notre précédent témoignage qui n'était pas crédible. La conversion et la mission appartiennent étroitement à notre essence de chrétiens.

Par ailleurs, certains membres de l'Église reçoivent de Dieu une vocation missionnaire spécifique pour évangéliser les réalités païennes ou déchristianisées : ils ont besoin de notre prière et de notre aide.

Aujourd'hui, 11 octobre, nous faisons mémoire du saint Pape Jean XXIII, initiateur du Concile Vatican II et grand soutien des Missions. Dans l'Encyclique *Grata Recordatio* du 26 septembre 1959, il écrivait :

Le 11 octobre, Nous aurons la grande joie de remettre le crucifix à une multitude de jeunes missionnaires qui, quittant leur patrie, assumeront la tâche ardue d'apporter la lumière de l'Évangile à des peuples lointains [...] Le merveilleux spectacle de ces jeunes qui, après avoir surmonté les innombrables difficultés, s'offrent à Dieu pour que les autres aussi parviennent en possession du Christ (cf. Ph 3, 8), aussi bien dans les terres les plus lointaines, non encore évangélisées, que dans les immenses villes industrielles - où, même au milieu du tourbillon de la vie moderne, les âmes parfois deviennent arides et se laissent opprimer par les choses

terrestres – ce spectacle, répétons-Nous, est tel qu'il émeut et encourage à la vision de jours meilleurs.

Sur les lèvres des anciens, qui ont porté jusqu'à présent le poids de ces graves responsabilités, fleurit l'ardente prière de saint Pierre : " Accorde à tes serviteurs d'annoncer ta parole avec confiance " (cf. At 4,29).

Nous désirons donc vivement que, durant le prochain mois d'octobre, tous ces fils soient recommandés avec de ferventes prières à l'auguste Vierge Marie.

Mais le " bon " Pape n'oublie pas qu'un témoignage chrétien clair incombe à tous : le Baptême imprime dans notre être une marque indélébile. Le feu de l'Esprit Saint nous marque, afin que tous les baptisés puissent vivre comme des missionnaires. Il revient à chacun de nous de raviver ce feu afin qu'il brûle et transmette lumière et chaleur.

Dans l'Encyclique *Mater et Magistra* (15 mai 1961), le Souverain Pontife souligne ce devoir fondamental de chaque baptisé :

L'Église affronte aujourd'hui une tâche immense : donner un accent humain et chrétien à la civilisation moderne, accent que cette civilisation même réclame, implore presque, pour le bien de son développement et de son existence même [...]

L'Église accomplit cette tâche surtout par le moyen de ses fils, les laïcs, qui, dans ce but, doivent se sentir engagés à exercer leurs activités professionnelles comme l'accomplissement d'un devoir, comme un service que l'on rend, en union intime avec Dieu, dans le Christ et pour sa gloire, comme l'indique l'apôtre saint Paul : " Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez et quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu ". (1 Co 10, 31). Quoi que vous puissiez dire ou faire, que ce soit toujours au nom du Seigneur Jésus, rendant par lui grâces au Dieu Père " (Col 3, 17).

Lorsque dans les activités et les institutions temporelles on s'ouvre aux valeurs spirituelles et aux fins surnaturelles, leur efficacité propre et immédiate se renforce d'autant. La parole du divin Maître reste toujours vraie : " Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît. " (Mt 6, 33). Car celui qui est devenu " lumière du Seigneur " (Ep 5, 8) et qui marche comme " un fils de la lumière " (Cf. ibid.) perçoit plus sûrement les exigences fondamentales de la justice, même dans les domaines les plus complexes et les plus difficiles de l'ordre temporel, ceux dans lesquels bien souvent les égoïsmes des individus, des groupes et des races, s'insinuent et répandent d'épais brouillards. Celui qui est animé par la charité du Christ se sent uni aux autres et éprouve les besoins, les souffrances et les joies des autres comme les siennes propres. En conséquence, l'action de chacun, quel qu'en soit l'objet ou quel que soit le milieu où elle s'exerce, ne peut pas ne pas être plus désintéressée, plus vigoureuse, plus humaine, puisque la charité " est patiente, elle est bienveillante..., elle ne cherche pas son intérêt..., elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais met sa joie dans la vérité..., elle espère tout, elle supporte tout " (1 Co 13, 4-7).

Mais Nous ne pouvons pas conclure Notre encyclique sans rappeler une autre vérité qui est en même temps une sublime réalité, c'est-à-dire que nous sommes les membres vivants du Corps mystique du Christ, qui est l'Église : " De même, en effet, que le corps est un, tout en ayant plusieurs membres, et que tous les membres du corps, en dépit de leur pluralité, ne forment qu'un seul corps ; ainsi en est-il du Christ " (1 Co 12, 12).

Nous invitons avec une paternelle insistance tous Nos fils, qui appartiennent tant au clergé qu'au laïcat, à prendre profondément conscience de la dignité si haute d'être entés sur le Christ, comme les sarments sur la vigne : " Je suis la vigne, vous êtes les sarments » (Jn 15, 5) et d'être appelés par conséquent à vivre de sa vie. Si bien que lorsque chacun exerce ses propres activités, même d'ordre temporel, en union avec le divin Rédempteur Jésus, tout travail devient comme une continuation de son travail et pénétré de vertu rédemptrice : " Celui qui demeure en moi comme moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruits " (Cf. ibid.). Le travail, grâce auquel on réalise sa propre perfection surnaturelle, contribue à répandre sur les autres les fruits de la Rédemption, et la civilisation dans laquelle on vit et travaille est pénétrée du levain évangélique.

(Mater et Magistra, 233-237)

12 octobre 2021

Mardi, 28^{ème} semaine du Temps ordinaire

Rm 1, 16-25

Ps 18

Lc 11, 37-41

Les textes de la Liturgie de la Parole de la célébration eucharistique de ce jour placent devant nos yeux la foi sans compromis de saint Paul :

Frères, je n'ai pas honte de l'Évangile, car il est puissance de Dieu pour le salut de quiconque est devenu croyant, le Juif d'abord, et le païen. Dans cet Évangile se révèle la justice donnée par Dieu, celle qui vient de la foi et conduit à la foi, comme il est écrit : " Celui qui est juste par la foi, vivra ".

Saint Paul dénonce ensuite les péchés des païens, inexcusables à cause de leurs raisonnements alambiqués et de leurs déviations morales, bien que les œuvres de Dieu leur soient clairement manifestes :

Or la colère de Dieu se révèle du haut du ciel contre toute impiété et contre toute injustice des hommes qui, par leur injustice, font obstacle à la vérité. En effet, ce que l'on peut connaître de Dieu est clair pour eux, car Dieu le leur a montré clairement. Depuis la création du monde, on peut voir avec intelligence, à travers les œuvres de Dieu, ce qui de lui est invisible : sa puissance éternelle et sa divinité.

Ils n'ont donc pas d'excuse, puisque, malgré leur connaissance de Dieu, ils ne lui ont pas rendu la gloire et l'action de grâce que l'on doit à Dieu. Ils se sont laissé aller à des raisonnements sans valeur, et les ténèbres ont rempli leurs cœurs privés d'intelligence. Ces soi-disant sages sont devenus fous ; ils ont échangé la gloire du Dieu impérissable contre des idoles représentant l'être humain périssable ou bien des volatiles, des quadrupèdes et des reptiles. Voilà pourquoi, à cause des convoitises de leurs cœurs, Dieu les a livrés à l'impureté, de sorte qu'ils déshonorent eux-mêmes leur corps. Ils ont échangé la vérité de Dieu contre le mensonge ; ils ont vénéré la création et lui ont rendu un culte plutôt qu'à son Créateur, lui qui est béni éternellement. Amen.

Le psaume 18 affirme en toute clarté que la création raconte et annonce la gloire de Dieu :

Les cieux proclament la gloire de Dieu, le firmament raconte l'ouvrage de ses mains. Le jour au jour en livre le récit et la nuit à la nuit en donne connaissance. Pas de paroles dans ce récit, pas de voix qui s'entende ; mais sur toute la terre en paraît le message et la nouvelle, aux limites du monde.

L'Évangile nous rapporte le scandale du pharisien qui avait invité Jésus : le Maître n'avait pas fait les ablutions rituelles avant de se mettre à table. L'indignation de Jésus rétablit la vérité :

Vous les pharisiens, vous purifiez l'extérieur de la coupe et du plat, mais à l'intérieur de vous-mêmes vous êtes remplis de cupidité et de méchanceté. Insensés ! Celui qui a fait l'extérieur n'a-t-il pas fait aussi l'intérieur ? Donnez plutôt en aumône ce que vous avez, et alors tout sera pur pour vous.

La foi sans compromis de saint Paul, comme, d'autre part, l'orgueilleuse inconsistance des païens et la rudesse d'esprit des pharisiens, devraient interroger la pensée et l'action des chrétiens d'aujourd'hui.

En cela, saint Albert Hurtado, un jésuite chilien, qui fut un homme profondément spirituel, inlassable dans son travail auprès des jeunes et des ouvriers, grand apôtre de la joie (« *content, Seigneur, content !* ») peut nous aider. Un de ses textes, écrit à Paris en novembre 1947, intitulé “ *Éléments de vie spirituelle* ”, nous donne un vaste motif de réflexion :

Si nous confrontons l'Évangile avec la vie de la plupart des chrétiens que nous sommes, nous ressentons un certain malaise... La majeure partie d'entre nous a oublié que nous sommes le sel de la terre, le levain dans la masse (Mt 5, 13-15). Le souffle de l'Esprit n'anime pas beaucoup de chrétiens : un esprit de médiocrité nous consume. Il y a parmi nous beaucoup de personnes actives, et plus qu'actives, agitées, mais les causes qui nous consomment ne sont pas la cause du christianisme.

Après m'être regardé et avoir regardé ce qui m'entoure, je prends l'Évangile, je cherche saint Paul et là je rencontre un christianisme qui est tout feu, tout vie, un christianisme conquérant ; un christianisme vrai, qui prend tout l'homme, qui rectifie toute la vie, qui envahit toute activité. C'est comme un fleuve de lave ardente, qui monte du fond même de la religion.

À notre époque, on fait de la religion une formalité mondaine, un pieux sentimentalisme, une discipline pacifique : “ Ne rien briser, ne permettre que rien ne soit brisé ! ”. On pourrait exprimer ainsi ce christianisme de bon goût, négatif, vide de passion, sans substance, sans Christ, sans Dieu. Un christianisme sans feu et sans amour, de gens tranquilles, de personnes satisfaites, d'hommes craintifs, ou bien de ceux qui aiment commander et qui veulent être obéis. Nous n'avons absolument pas besoin d'un christianisme pareil.

Mais, par chance, on rencontre un peu partout de petits groupes de chrétiens qui ont compris le sens de l'Évangile : des jeunes qui désirent servir leurs frères ; des prêtres qui portent la blessure ouverte qui continue de saigner en voyant tant de douleur, tant d'injustice, tant de misère ; des hommes et des femmes qui prolongent pour nous la présence du Christ au milieu de nous, derrière une soutane, un vêtement de travail ou un habit de fête. Ils sont lumineux comme le Christ et bienfaisants comme Lui. Le Christ habite en eux et ceci nous suffit. Nous ne pouvons pas nous empêcher de les aimer, de les prendre par la main et, à travers eux, nous entrons dans ce Corps immense, animé par l'Esprit.

Ce sont les vrais chrétiens, ceux en qui le Christ est entré jusqu'au plus profond, a pris tout en eux, a changé toute leur vie : un christianisme qui les a transformés, qui se communique, qui illumine. Ils sont la consolation du monde. Ils sont la Bonne Nouvelle constamment annoncée. En eux, tout est prédication : la parole, certes, mais aussi le sourire, la bonté, la main tendue, la résignation, l'absence totale d'ambition, la joie constante. Ils vont toujours

de l'avant, brisés peut-être au-dedans, embrassant sereinement les difficultés, oublieux d'eux-mêmes, entièrement donnés ...

Rien ne les arrête, ni le mépris des grands, ni l'opposition des puissants, ni la pauvreté, ni la maladie, ni les moqueries : ils aiment et cela leur suffit !

Ils ont la foi, ils espèrent. Au milieu de leurs douleurs, ce sont les personnes les plus heureuses du monde. Leur cœur, dilaté à l'infini, se nourrit de Dieu.

Ils sont l'Église qui naît parmi nous. Ils sont le Christ qui vit parmi nous et c'est de Lui que vient leur noblesse, de Lui, à qui ils se sont donnés en se donnant à leurs frères malheureux. Le fait d'avoir compris que les autres aussi étaient enfants de Dieu, frères du Christ, les a fait grandir. Entre eux, Dieu, le Christ et les autres, il y a maintenant un lien définitif. Ils comprennent que leur mission est d'être un pont vers le Père, un pont pour tous. Tous ensemble, tous les enfants du Père, portés par le Fils Jésus-Christ, tous ceux qui arrivent au Père par Lui, et cela grâce à notre action, à l'action de chacun de nous. Toute l'humanité qui travaille à cette œuvre, aidée par les militants d'hier qui, au soir de leur travail, ont déjà reçu leur récompense.

Comment se fait-il que nous ne vivions pas davantage dans cette perspective ? Nous sachant consacrés à Dieu, nous ne pouvons pas continuer à vivre repliés sur nous-mêmes, ni sur nos mérites et pas même sur nos péchés..., mais nous devons au contraire imiter le Sauveur, énergique et doux, qui " ayant aimé les siens, les aima jusqu'au bout " (Jn 13, 1).

Une condition

Une condition pour que le christianisme prenne toutes nos vies, c'est de connaître intimement le Christ, son message, et de connaître les hommes de notre temps auxquels ce message est adressé. Peu d'apôtres, prêtres ou laïcs, sont préparés pour l'apostolat moderne. L'action ne pénètre pas, elle reste superficielle. Qui n'a pas ressenti en lui d'ardents desirs qui, une fois communiqués aux autres, ne produit en eux que des résultats superficiels ? Nos pensées les plus claires ne trouvent pas facilement la voie de l'intelligence, ni même celle du cœur pour parvenir aux autres.

Nous prêchons une doctrine sûre. Nous répétons l'Évangile, les Pères, saint Thomas, les encycliques... toutefois le contact est superficiel, notre dynamisme n'a pas mu ceux qui désiraient se mouvoir.

Mais il y a plus encore : si nous nous tournons vers ceux qui semblent être de grands guides d'hommes, vers ceux qui ont du succès dans leur action sociale ou civile, vers ceux qui sont parvenus à mettre un peu plus de justice et de bonheur dans le monde, et si nous leur demandons s'ils sont contents de leur action, ils nous répondront qu'ils se rendent parfaitement compte qu'il n'ont réussi qu'à toucher le problème en surface, que la société fuit toujours à toute action moralisatrice et, plus encore, sanctificatrice. Il faudrait des génies et des saints pour résoudre les maux profonds... et même ceux-ci devraient être persévérants ! Quand un apôtre part trop vite dans l'action ou cesse son travail de formation, il en subit les conséquences. Dans l'action apostolique, on reste au niveau de sa vraie valeur. Seul le saint sanctifie, seule la lumière illumine, seul l'amour réchauffe.

D'ordinaire, devant l'apôtre, de petits groupes faciles se laissent pénétrer par son action : des enfants, des religieuses, des âmes pieuses... Les apôtres, surtout face aux hommes, sont comme désarmés, car pour eux ils n'ont que des formules toutes faites, abstraites ou usées,

empruntées à des manuels... Ils ne savent même rien des encycliques, car ils ne connaissent pas le milieu dans lequel elles s'appliquent.

De nombreux apôtres d'aujourd'hui échouent pour être partis trop tôt, ou bien pour s'être contentés par la suite de ce qu'ils avaient acquis de science et de vertu. Ils se sont sentis complets trop tôt.

Les laïcs... ils sont restés des militants médiocres, sans véritable formation. Les prêtres, toujours en dehors de la vie, en dehors de la réalité, désadaptés ou mal compris, ils ont toujours reproduit les mêmes clichés devant une clientèle trop facile, tandis que l'immense masse continue encore à ignorer que Dieu existe et que le Christ est venu..., sans que personne ne rappelle aux puissants, aux supérieurs, de même qu'aux humbles, leurs devoirs, ni n'indique la route dans les moments critiques.

Il faut connaître avec la connaissance de la Sagesse, qui est plus riche, plus profonde que la simple science ; connaître les hommes et les aimer passionnément comme des frères du Christ et des fils de Dieu ; connaître notre société malade, comme le fait le médecin pour l'ausculter. Combien sont-ils ceux qui prennent le temps d'étudier la trame complexe de notre vie sociale, de ses courants intellectuels, de ses engrenages économiques, de ses puissances légales, de ses tendances politiques ? Pour agir avec prudence, il faut connaître. Le prix de notre conquête doit être de mettre en action toutes nos énergies pour collaborer avec la grâce.

Connaissance profonde du Christ : la théologie en pilules de thèses ne peut pas suffire. La sagesse s'impose. Le regard de l'humble qui se rapproche à force de pureté du regard de Dieu ; le regard du contemplatif sur le Christ, en qui se résume tout, qui est l'espérance de notre salut. L'apôtre doit intégrer son action au plan du Christ sur notre temps ; il doit bien connaître le Christ et bien connaître notre temps pour s'approcher d'eux avec amour. Tout réside en cela (et cela suppose cette immense humilité qui nous rend disponibles pour recevoir les grâces d'en-haut).

Saine spiritualité, qui ne consiste pas seulement en pieuses pratiques, mais en ceux qui se laissent prendre entièrement par le Christ, qui remplit leurs vies. Spiritualité qui se nourrit d'une contemplation profonde, où l'on apprend à connaître et à aimer Dieu et les frères, les hommes de son temps. Cette spiritualité est celle qui fera de l'Église le levain du monde.

13 octobre 2021

Mercredi, 28^{ème} semaine du Temps ordinaire

Rm 2, 1-11

Ps 61

Lc 11, 42-46

Dans la première lecture, nous voyons qu'après avoir énoncé les erreurs des païens, saint Paul s'adresse aux juifs. Eux aussi sont coupables, car ils font les mêmes choses qui sont reprochées aux païens et, en plus, ils les jugent. Si le jugement de Dieu tarde à venir en attendant que les hommes se ravissent, il viendra de toute façon et chacun sera jugé selon le bien ou le mal commis, qu'il soit juif ou païen, car Dieu n'établit pas de préférence de personnes.

Toi, l'homme qui juge, tu n'as aucune excuse, qui que tu sois : quand tu juges les autres, tu te condamnes toi-même car tu fais comme eux, toi qui juges. Or nous savons que Dieu juge selon la vérité ceux qui font de telles choses. Et toi, l'homme qui juge ceux qui font de telles choses et les fais toi-même, penses-tu échapper au jugement de Dieu ?

Ou bien méprises-tu ses trésors de bonté, de longanimité et de patience, en refusant de reconnaître que cette bonté de Dieu te pousse à la conversion ?

Avec ton cœur endurci, qui ne veut pas se convertir, tu accumules la colère contre toi pour ce jour de colère, où sera révélé le juste jugement de Dieu, lui qui rendra à chacun selon ses œuvres. Ceux qui font le bien avec persévérance et recherchent ainsi la gloire, l'honneur et une existence impérissable, recevront la vie éternelle ; mais les intrigants, qui se refusent à la vérité pour se donner à l'injustice, subiront la colère et la fureur.

Oui, détresse et angoisse pour tout homme qui commet le mal, le Juif d'abord, et le païen. Mais gloire, honneur et paix pour quiconque fait le bien, le Juif d'abord et le païen. Car Dieu est impartial.

Le Psaume responsorial est la confession confiante de l'humble qui, conscient de sa faiblesse, se réfugie entièrement en Dieu. L'orant se sent en sécurité, non pas parce qu'il compte sur lui-même, mais seulement sur le Seigneur. Voilà pourquoi il invite le peuple à s'en remettre à Dieu et à lui ouvrir son cœur, sûr qu'il peut compter sur sa miséricorde et sur sa justice :

Je n'ai mon repos qu'en Dieu seul ; oui, mon espoir vient de lui. Lui seul est mon rocher, mon salut, ma citadelle : je reste inébranlable. Mon salut et ma gloire se trouvent près de Dieu. Chez Dieu, mon refuge, mon rocher imprenable. Comptez sur lui en tout temps, vous le peuple. Devant lui épanchez votre cœur : Dieu est pour nous un refuge.

Dans l'Évangile, à quatre reprises, Jésus prononce ses terribles « malheur à vous » à l'égard des pharisiens et des docteurs de la loi, dénonçant leur hypocrisie :

Quel malheur pour vous, pharisiens, parce que vous payez la dîme sur toutes les plantes du jardin, comme la menthe et la rue, et vous passez à côté du jugement et de l'amour de Dieu. Car il fallait l'observer, sans abandonner cela (Lc 11, 42).

À travers ses reproches, Jésus déclare quels sont les véritables valeurs de la religion : la justice, l'amour de Dieu et du prochain, l'humilité, le témoignage cohérent de la vie :

Quel malheur pour vous, pharisiens, parce que vous aimez le premier siège dans les synagogues, et les salutations sur les places publiques. Quel malheur pour vous, parce que vous êtes comme ces tombeaux qu'on ne voit pas et sur lesquels on marche sans le savoir. [...] Vous aussi, les docteurs de la Loi, malheureux êtes-vous, parce que vous chargez les gens de fardeaux impossibles à porter, et vous-mêmes, vous ne touchez même pas ces fardeaux d'un seul doigt (Lc 11, 43-46).

Ces reproches démasquent aussi nos duplicités, nos hypocrisies et nous aident à suivre l'invitation du psaume 61, que nous venons de lire : « *Devant lui épanchez votre cœur : Dieu est pour nous un refuge* ». Dans cette lumière qui révèle la vérité de notre misère, purifiée et guérie par la miséricorde de Dieu, nous recevons le salut.

Dans la longue histoire du christianisme, de nombreux cas de trahison et d'infidélité apparaissent aussi ! Cette constatation doit nous attrister, mais sans nous décourager, car bien plus nombreux sont les exemples de fidélité et de don total, qui consolent, renforcent et stimulent les efforts quotidiens de chaque baptisé et l'aident à se relever de ses chutes éventuelles.

Tels ont été la vie et le témoignage de saint Damien de Veuster, prêtre missionnaire belge appartenant à la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie (ou Congrégation de Picpus), ordre religieux qui s'occupait surtout de missions en Océanie et dans les terres lointaines. Une fois arrivé aux îles Hawaï, la vocation de Damien fut rendue encore plus intense par le drame de la lèpre qui se répandait ces années-là dans l'archipel. Tous les lépreux avaient été confinés dans une des plus petites îles, Molokai, et Damien donna sa vie pour consoler ces pauvres gens. Damien, l'apôtre des lépreux, mourut à Molokai en 1889. Nous proposons ci-après une lettre, écrite un an et demi avant sa mort à son frère et dans laquelle transparaît que sa plus grande joie était de servir le Seigneur dans ses fils pauvres et malades.

Lettre XXVIII, Molokai, 9 novembre 1887 (à son frère Pamphile)

Mon cher frère, ayant appris que certains journaux belges avaient déclaré la mort de ton frère exilé, je suppose que c'est la raison pour laquelle tu ne m'écris plus. Hélas, Dieu Tout-Puissant ne m'a pas encore enlevé à ce monde misérable ; et me voici ici presque inutile, qui sait pour combien d'années encore ; pourtant j'accomplis mes devoirs quotidiens comme d'habitude, car notre Divin Sauveur a voulu me confier le soin du bien-être spirituel des malheureux lépreux exilés à Molokai. Comme tu le sais, il y a très longtemps, j'ai moi-même été choisi par la Divine Providence comme victime de cette maladie répugnante.

J'espère être éternellement reconnaissant à Dieu de cette faveur, car il me semble que cette maladie peut abrégier, et même rendre plus directe, mon chemin vers notre chère patrie. Ceci étant mon espérance, j'ai accepté cette maladie comme ma croix spéciale, que je cherche à porter, comme Simon le Cyrénéen, sur les traces de notre Divin Maître. Je te prie de m'aider

par tes bonnes prières pour m'obtenir une résistance persévérante, tant que je n'arriverai pas avec bonheur au sommet du Calvaire.

Bien que la lèpre ait fortement empoigné mon corps et m'ait un peu défiguré, je continue d'être fort et robuste et les terribles souffrances de mes pieds ont disparu. Jusqu'ici la maladie n'a pas encore déformé mes mains et je continue à dire tous les jours la sainte messe. Ce privilège est ma plus grande consolation, pour moi aussi bien que pour le bonheur de mes nombreux compagnons de misère, qui tous les dimanches remplissent assez bien mes deux églises où je conserve en permanence le Saint-Sacrement. 50 orphelins vivent ici avec moi et ils prennent presque tout mon temps libre. La mort a diminué le nombre de mes malades de manière qu'il m'en reste encore environ 500, mais désormais le gouvernement en envoie des dizaines chaque semaine et l'on prévoit que bientôt notre nombre sera doublé ou même triplé et, par conséquent, si Dieu Tout-Puissant épargne mes forces, j'aurai toujours plus de travail pour recueillir les pauvres âmes de ces lépreux qui obtiennent la grâce de la conversion [...]. Je fais de mon mieux pour planter et arroser le champ que mon Divin Sauveur m'a confié. Ici et là, il y a quelques mauvaises herbes ; mais pour obtenir le vrai fruit de la conversion, j'ai besoin tout spécialement des prières des âmes pieuses et compatissantes. Donc, comme tu ne viens pas en personne, tu dois contribuer à ma mission en priant et en obtenant des prières pour nous.

(La lettre continue avec cet ajout)

16 novembre.

Je suis encore le seul prêtre à Molokai. Le père Colomban Beissel, et en dernier le père Wendelin Moellers sont les seuls que j'ai vu au cours des seize derniers mois. J'ai tant de travail que le temps semble trop peu pour moi. La joie et le contentement du cœur dont les Sacrés Cœurs m'inondent me font sembler être le missionnaire le plus heureux du monde. En conséquence, le sacrifice de ma santé, que notre bon Dieu a daigné accepter pour qu'Il puisse rendre mon ministère parmi les lépreux plus profitable, semble bien peu de choses et même bénéfique pour moi. Je me permets de dire, en me référant un peu à ce que dit saint Paul, « je suis mort et ma vie est désormais cachée avec le Christ en Dieu » » [...]

Ton frère Jozef Damien de Veuster

[Notre traduction]

14 octobre 2021

Jeudi, 28^{ème} semaine du Temps ordinaire

Rm 3, 21-30a

Ps 129

Lc 11, 47-54

Saint Paul explique, avec la profondeur qui le caractérise, la manifestation de la justice de Dieu qui justifie gratuitement, par la foi en Jésus, juifs et païens, sans aucune distinction, car *tous les hommes ont péché, ils sont privés de la gloire de Dieu, et lui, gratuitement, les fait devenir justes par sa grâce, en vertu de la rédemption accomplie dans le Christ Jésus*. En effet,

Le projet de Dieu était que le Christ soit instrument de pardon, en son sang par le moyen de la foi. C'est ainsi que Dieu voulait manifester sa justice, lui, qui, dans sa longanimité, avait fermé les yeux sur les péchés commis autrefois. Il voulait manifester au temps présent, en quoi consiste sa justice, montrer qu'il est juste et rend juste celui qui a foi en Jésus.

Tous étaient dans la condition de pécheurs,

Alors, y a-t-il de quoi s'enorgueillir ? Absolument pas. Par quelle loi ? Par celles des œuvres que l'on pratique ? Pas du tout. Mais par la loi de la foi. En effet, nous estimons que l'homme devient juste par la foi, indépendamment de la pratique de la loi de Moïse. Ou bien, Dieu serait-il seulement le Dieu des Juifs ? N'est-il pas aussi le Dieu des nations ? Bien sûr, il est aussi le Dieu des nations, puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu.

Comme psaume responsorial, nous retrouvons le *De profundis*, que nous avons déjà rencontré le 5 octobre : c'est un cri qui s'élève des profondeurs de l'âme, conscient que son unique espérance pour remonter de l'abîme est le pardon du Seigneur en qui nous mettons toute notre confiance :

Des profondeurs je crie vers toi, Seigneur, Seigneur, écoute mon appel ! Que ton oreille se fasse attentive au cri de ma prière ! Si tu retiens les fautes, Seigneur, Seigneur, qui donc subsistera ? Mais près de toi se trouve le pardon, pour que l'homme te craigne. J'espère le Seigneur de toute mon âme ; je l'espère, et j'attends sa parole. Mon âme attend le Seigneur plus qu'un veilleur ne guette l'aurore.

Dans l'Évangile de la célébration du jour, nous continuons la série des “ Malheur à vous ” de Jésus contre l'hypocrisie des scribes et des pharisiens, qui veulent se sauver et sauver le peuple à leur façon, non pas en interprétant correctement la façon de Dieu ni en la mettant en pratique, mais en multipliant les prescriptions et en persécutant les prophètes :

En ce temps-là, Jésus disait : “ Quel malheur pour vous, parce que vous bâtissez les tombeaux des prophètes, alors que vos pères les ont tués. Ainsi vous témoignez que vous approuvez les actes de vos pères, puisqu’eux-mêmes ont tué les prophètes, et vous, vous bâtissez leurs tombeaux. C’est pourquoi la Sagesse de Dieu elle-même a dit : Je leur enverrai des prophètes et des apôtres ; parmi eux, ils en tueront et en persécuteront. Ainsi cette génération devra rendre compte du sang de tous les prophètes, qui a été versé depuis la fondation du monde, depuis le sang d’Abel jusqu’au sang de Zacharie, qui a péri entre l’autel et le sanctuaire. Oui, je vous le déclare : on en demandera compte à cette génération.

Quel malheur pour vous, docteurs de la Loi, parce que vous avez enlevé la clé de la connaissance ; vous-mêmes n’êtes pas entrés et ceux qui voulaient entrer, vous les en avez empêchés”.

Le passage final de l’Évangile confirme, hélas, l’hypocrisie incorrigible de la classe religieuse qui dirige le pays, empêchant les simples de trouver la voie du salut : ces dirigeants ne cherchent pas vraiment Dieu, mais eux-mêmes et méditent de se débarrasser de Jésus comme leurs ancêtres cherchaient à éliminer les prophètes :

Quand Jésus fut sorti de la maison, les scribes et les pharisiens commencèrent à s’acharner contre lui et à le harceler de questions ; ils lui tendaient des pièges pour traquer la moindre de ses paroles.

Jésus dira aussi :

Si le monde vous hait, sachez que moi, il m’a pris en haine avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait son bien ; mais parce que vous n’êtes pas du monde, puisque mon choix vous a tirés du monde, pour cette raison, le monde vous hait. Rappelez-vous la parole que je vous ai dite : “ Le serviteur n’est pas plus grand que son maître ”. S’ils m’ont persécuté, vous aussi ils vous persécuteront ; s’ils ont gardé ma parole, la vôtre aussi ils la garderont. Mais tout cela, ils le feront contre vous à cause de mon nom, parce qu’ils ne connaissent pas celui qui m’a envoyé (Jn 15, 18-21).

Que la foi soit la même pour tous, juifs et gentils, nous apparaît compréhensible à partir de la dimension universelle du salut accompli par Jésus. Plus éclairante encore : la possibilité d’y participer grâce aux souffrances de la persécution endurée pour un salut qui nous rapproche et nous sauve tous sans aucune discrimination d’ethnie, de peuple et d’appartenance culturelle. Le cardinal vietnamien François-Xavier Nguyễn Văn Thuận, qui a déjà été déclaré vénérable grâce à l’héroïcité prouvée de ses vertus, est un grand témoin de cette foi et de son efficacité universelle. Comme chrétien, il est atteint et racheté par la grâce du Christ qui sauve au-delà de la Loi donnée aux juifs. Surmontant dans la souffrance de la persécution qui lui fut infligée toute réduction legaliste de la Loi, grâce à l’amour obéissant, il a embrassé la même croix que Jésus pour son salut personnel, pour le salut des chrétiens de son Église de Saïgon, et pour aller jusqu’à atteindre le salut de ses persécuteurs. Alors qu’il était évêque de Saïgon, il fut arrêté par les communistes qui s’étaient emparés du pouvoir, il fut condamné et demeura en prison pendant 13 ans. Nommé Président du Conseil Pontifical “ Justice et Paix ”, il devint cardinal en 2001. Il mourut à Rome, à 74 ans, le 16 septembre 2002, des suites d’un cancer.

Du 3 au 8 février 2002, il avait prêché sa dernière retraite spirituelle à la Curie romaine, publiée par la suite sous le titre : “ *Découvrez la joie de l’espérance*”. Nous offrons ici l’avant-dernière prédication de cette retraite :

Quand j’étais en prison, j’ai parfois vécu des moments de désespoir, de révolte, en me demandant pourquoi Dieu m’avait abandonné alors que j’avais consacré ma vie à son service, pour construire des églises, des écoles, des institutions pastorales, guider des vocations, accompagner des mouvements et des expériences spirituelles, développer le dialogue avec les autres religions, aider à la reconstruction de mon pays après la guerre, etc. Je me demandais pourquoi Dieu m’avait oublié et toutes les œuvres entreprises en son nom. Souvent, je ne parvenais pas à dormir et l’angoisse me tenaillait.

Une nuit, j’ai entendu une voix en moi qui me disait : " Toutes ces choses sont des œuvres de Dieu, mais elles ne sont pas Dieu ". Je devais choisir Dieu et non pas ses œuvres. Un jour peut-être, selon la volonté de Dieu, je pourrais les reprendre, mais je devais lui laisser le choix, car il le ferait mieux que moi.

À partir de ce moment-là, j’ai ressenti une paix profonde dans mon cœur et, malgré toutes les épreuves, je me suis répété à moi-même : " Dieu et non pas les œuvres de Dieu ". Ce qui compte, c’est de vivre selon l’Évangile, uniquement de cela et pour cela, comme l’a dit saint Paul : " Je fais tout pour l’Évangile " (1 Co 9, 23).

Il faut vivre de l’essentiel en toute chose, mais surtout dans l’élan missionnaire de notre vie de pasteurs, partir de l’essentiel. Avoir l’essentiel dans le cœur. Quand nous avons l’essentiel en nous, nous ne ressentons plus le besoin de rien. Dans notre vie sacerdotale aussi, nous devons avoir l’essentiel en nous, c’est-à-dire Dieu et sa volonté. Si tu as Dieu, tu as tout ; si tu n’as pas Dieu dans ton cœur, tu manques de tout.

Voilà pourquoi, quand j’étais en prison, chaque jour avant de célébrer la messe, je pensais aux promesses que j’avais faites au moment de mon ordination épiscopale. Par ces promesses, je m’étais engagé à avoir toujours Dieu, pour conserver l’essentiel dans ma vie : Lui et sa volonté. Les promesses qui ont été faites au moment de l’ordination doivent toutefois être sans cesse renouvelées car elles constituent un programme de sainteté et, si nous les tenons, nous sommes saints. Ces promesses nous interpellent chaque jour. Elles exigent de nous une fidélité qui n’est pas la simple répétition du passé, mais la nouveauté toujours renouvelée du don de notre cœur à Dieu et à l’Église.

C’est l’accueil de la grâce de son esprit qui fait rajeunir en nous l’engagement et nous rend témoins d’une expérience, chaque jour nouvelle, de l’amour du Seigneur.

Voilà ce que je veux dire quand je parle de l’exigence de repartir toujours de l’essentiel : tout est relatif, tout passe. C’est pourquoi j’ai voulu écrire sur mon anneau épiscopal : " todo pasa " (Sainte Thérèse de Jésus, Nada te turbe). Seul Dieu reste et Lui seul suffit. Ne l’oublions jamais. L’essentiel ne peut se perdre qu’avec le péché et, si nous nous efforçons d’être fidèles, nous le garderons dans notre cœur et cela nous donnera la joie de recommencer chaque jour à nouveau avec un nouvel élan et un nouvel enthousiasme.

[Notre traduction]

15 octobre 2021

Vendredi, 28^{ème} semaine du Temps ordinaire

Mémoire de sainte Thérèse de Jésus, vierge et docteur de l'Église

Rm 4, 1-8

Ps 31

Lc 12, 1-7

Tous les passages de la Liturgie de la Parole mettent en relief l'importance de la foi par laquelle l'homme est justifié par Dieu grâce à une justice qui surpasse immensément l'œuvre humaine.

Si quelqu'un accomplit un travail, son salaire ne lui est pas accordé comme un don gratuit, mais comme un dû. Au contraire, si quelqu'un, sans rien accomplir, a foi en Celui qui rend juste l'homme impie, il lui est accordé d'être juste par la foi.

C'est ainsi que le psaume de David proclame heureux l'homme à qui Dieu accorde d'être juste, indépendamment de la pratique des œuvres : " Heureux ceux dont les offenses ont été remises, et les péchés effacés. Heureux l'homme dont le péché n'est pas compté par le Seigneur " (Rm 4, 4.8).

Le psaume dont saint Paul s'est servi dans son argumentation est le psaume 31 qui, en effet, proclame l'absolue gratuité du salut, mais requiert en celui qui le reçoit la confession du péché et une confiance pleine d'amour, comme est, de fait, la vraie foi :

Heureux l'homme dont la faute est enlevée et le péché remis ! Heureux l'homme dont le Seigneur ne retient pas l'offense, dont l'esprit est sans fraude. Je t'ai fait connaître ma faute, je n'ai pas caché mes torts. J'ai dit : " Je rendrai grâce au Seigneur en confessant mes péchés ". Toi, tu as enlevé l'offense de ma faute. Que le Seigneur soit votre joie ! Exultez, hommes justes ! Hommes droits, chantez votre allégresse !

Et c'est la foi authentique que Jésus enseigne aux foules qui se pressent autour de lui : non pas l'hypocrisie des pharisiens qui prétendent se sauver tout seuls, en multipliant abusivement les préceptes. La vraie foi implique la rectitude d'agir et l'entière confiance en Dieu, qui prend même soin des moineaux et compte les cheveux de la tête de ses enfants. Jésus s'adresse à ses auditeurs, à ceux qu'il appelle affectueusement " ses amis " ; il ne leur cache pas la possibilité de la souffrance et même du martyre, mais il leur demande de résister au péché et de s'abandonner avec confiance à la providence de Dieu.

En ce temps-là, comme la foule s'était rassemblée par milliers au point qu'on s'écrasait, Jésus, s'adressant d'abord à ses disciples, se mit à dire : " Méfiez-vous du levain des pharisiens, c'est-à-dire de leur hypocrisie. Tout ce qui est couvert d'un voile sera dévoilé, tout ce qui est caché sera connu. Aussi tout ce que vous aurez dit dans les ténèbres sera

entendu en pleine lumière, ce que vous aurez dit à l'oreille dans le fond de la maison sera proclamé sur les toits.

Je vous le dis, à vous mes amis : Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, et après cela ne peuvent rien faire de plus. Je vais vous montrer ce que vous devez craindre : craignez celui qui, après avoir tué, a le pouvoir d'envoyer dans la géhenne.

Est-ce que l'on ne vend pas cinq moineaux pour deux sous. Or pas un seul n'est oublié au regard de Dieu. A plus forte raison les cheveux de votre tête sont tous comptés. Soyez sans crainte : vous valez plus qu'une multitude de moineaux ”.

La sainte dont nous faisons mémoire en ce jour, sainte Thérèse d'Avila, incarne parfaitement la foi que Jésus exige de ses amis, pleine de stupeur et de gratuité. Une foi faite de confiance, d'humilité, et sûre de l'intervention de la Providence. Réformatrice du Carmel, avec saint Jean de la Croix, Thérèse fonda personnellement 18 couvents. À sa mort, la réforme comptait de nombreux monastères, des centaines de moniales et autant de fondations masculines, avec même un nombre supérieur de frères.

L'ardeur missionnaire est à la base de la réforme accomplie par sainte Thérèse et de son extraordinaire expansion. En effet, Thérèse était convaincue que le radicalisme de la vie monastique est, en soi, une forme d'évangélisation : la prière des communautés, l'amour réciproque des membres et leur joie sont une “ bonne nouvelle ”, présentée sans beaucoup de paroles, mais visible, qui touche ceux qui entrent en contact avec les monastères. La sainte voulait semer partout de nouveaux tabernacles et peupler ses maisons de personnes qui vivraient l'adoration de Dieu et l'amour fraternel en plénitude. Son livre : “ *Les Fondations* ”, dont nous présentons quelques pages, nous donne une idée de l'esprit missionnaire de cette grande et très humble fondatrice :

Après quatre ans - il me semble, en effet, un peu plus longtemps - un frère franciscain est venu me rendre visite, dont le nom était Alonso Maldonado, un grand serviteur de Dieu, qui avait les mêmes désirs que les miens pour le bien des âmes et pouvait les mettre en pratique, ce que je lui enviais beaucoup. Il venait d'arriver des Indes. Il a commencé à me parler des millions d'âmes qui y ont été perdues faute d'éducation religieuse, il nous a donné un sermon avec une exhortation qui nous a animés à la pénitence, puis il est parti. J'étais tellement attristée par la perte de tant d'âmes que je me sentais hors de moi. Je suis partie, en larmes, dans un ermitage : j'ai invoqué notre Seigneur en le suppliant de me donner les moyens de pouvoir faire quelque chose pour gagner des âmes à son service, car tant de personnes lui ont été enlevées par le diable, et pour me permettre de travailler un peu bien avec la prière, puisque je ne savais rien faire d'autre. J'ai beaucoup envié ceux qui, par amour de notre Seigneur, pouvaient se consacrer à des missions, même au prix de faire face à mille morts : il m'arrive, en fait, lorsque nous lisons dans la vie des saints qui ont fait des conversions, de ressentir beaucoup plus de dévotion, d'émotion et d'envie pour cela, que pour tous les martyrs en ont souffert, étant telle la vocation que le Seigneur m'a donnée. En fait, il me semble qu'il nous apprécie plus si, par sa miséricorde, nous parvenons à lui gagner une âme par nos efforts et par notre prière, que pour tous les autres services que nous pouvons lui rendre. (Fond. 1,7).

[Le Père Général] était ravi de voir notre mode de vie, qui lui paraissait une image, même imparfaite, des débuts de notre Ordre, et de constater comment la Règle primitive était observée dans toute sa rigueur, qui n'était alors pas suivie en aucun monastère de l'Ordre, où

le mitigé était en vigueur. Aussi désireux qu'il fût que ce principe de réforme progresse, il me donna les facultés les plus larges de fonder d'autres monastères, avec des plaintes contre les provinciaux qui s'y opposaient. Je ne les lui avais pas demandées, mais il avait compris, à ma manière de procéder dans la prière, mon ardent désir de contribuer à rapprocher certaines âmes de Dieu.

Ce n'est pas moi, je le répète, qui ai essayé de m'ouvrir ces voies ; en effet, cela m'aurait paru de la folie, car j'étais bien consciente qu'une petite femme aussi dépourvue d'autorité que moi n'aurait rien pu conclure, mais quand l'âme est prise par ces désirs, il n'est pas en son pouvoir de les rejeter. L'ardeur de plaire à Dieu et la foi rendent possible ce qui n'est pas logiquement. C'est pourquoi, ayant remarqué le vif désir de notre très révérend Père Général pour la fondation d'autres monastères, j'ai cru les voir déjà construits. En me souvenant des paroles que notre Seigneur m'avait dites, j'ai commencé à voir quelque chose de ce qui m'était auparavant obscur. [...].

Quelques jours se sont écoulés, considérant combien il aurait été nécessaire, si des monastères de moniales étaient fondés, qu'il y ait aussi des frères de la même Règle. Voyant combien il y en avait très peu dans cette province, qui, d'ailleurs, me paraissait au bord de l'extinction, recommandant vivement la question à notre Seigneur, j'écrivis une lettre à notre Père Général, lui adressant du mieux que je pouvais cet appel. Je lui ai expliqué les raisons pour lesquelles cela serait d'un grand service à Dieu, et comment les obstacles qui pourraient être rencontrés n'étaient pas suffisants pour justifier l'abandon d'une œuvre aussi digne. Je lui ai aussi promis le service qu'il rendrait à Notre-Dame, auquel il était très dévoué. C'est sans doute la Vierge qui s'est occupée de l'affaire, car le Père Général, ayant reçu ma lettre pendant qu'il était à Valence, de là, comme ceux qui tenaient beaucoup à la plus grande perfection de l'Ordre, il m'envoya l'autorisation de fonder deux couvents. [...].

Si donc j'étais maintenant réconfortée par l'octroi des autorisations, j'ai vu grandir mes préoccupations car il n'y avait, à ma connaissance, aucun frère de la province capable de les réaliser, ni aucun laïc qui voulait commencer ce travail. Je suppliais notre Seigneur d'élever au moins certains d'entre eux. Je n'avais même pas de maison ni de moyen de l'obtenir. Voici donc une pauvre nonne aux pieds nus, sans l'aide de personne, sauf du Seigneur, pleine d'autorisations et de bons vœux, mais incapable de les mettre en œuvre. Mon courage, cependant, ne m'a pas déçu : j'ai toujours espéré que le Seigneur, comme il avait déjà donné une chose, donnerait aussi le reste. Maintenant, tout me semblait très faisable, alors je suis allé travailler.

Oh, grandeur de Dieu ! Comme vous montrez votre pouvoir d'accorder cette audace à une fourmi ! Et comment, mon Seigneur, cela ne dépend pas de vous si ceux qui vous aiment ne font pas de grandes œuvres, mais de leur lâcheté et de leur pusillanimité ! Nous ne prenons jamais une décision ferme, toujours pleine, comme nous le sommes, de mille peurs et prudence humaines, et vous, mon Dieu, ne faites donc pas vos merveilles et votre grandeur. Qui plus que vous aimeriez donner, si vous trouviez quelqu'un à donner ou à recevoir des services à vos frais ? Je vous en prie, Majesté, je vous en ai fait et ne vous seriez pas encore plus redevable de tout ce que j'ai reçu ! Amen. (Fond. 2, 3-7).

Quand j'ai commencé une fondation, il m'est arrivé que je me sentais en proie à tant de maux et de douleurs, que j'étais très angoissée car il me semblait que je ne pourrais même pas rester dans ma cellule, sinon couchée. Puis je me suis tourné vers notre Seigneur, me plaignant de

lui et lui demandant comment il voulait que je fasse ce que je ne pouvais pas faire ; plus tard, Sa Majesté m'a fait reprendre des forces, quoique avec difficulté, et avec l'ardeur et le zèle qu'il m'inspirait, il me semblait m'oublier moi-même.

Autant que je me souviens maintenant, je n'ai jamais abandonné sur une base dans la peur de la souffrance, même si j'étais très réticente à entreprendre des voyages, en particulier les longs. Mais dès mon départ, l'effort me parut peu, pensant à qui était celui au service de qui le voyage était fait et considérant que dans la nouvelle maison le Seigneur serait loué et le Saint-Sacrement y serait placé. (Fond. 18, 4-5).

16 octobre 2021

Samedi, 28^{ème} semaine du Temps ordinaire

Rm 4, 13.16-18

Ps 104

Lc 12, 8-12

Saint Paul exalte la foi d'Abraham qui, précisément grâce à sa foi, devint le père de nombreux peuples. C'est en vertu de la foi que les promesses s'accomplissent. La loi donnée à Moïse est bonne et sainte, mais elle ne constitue qu'une étape provisoire dans l'ensemble du plan de salut qui, en revanche, s'accomplit en Jésus-Christ et revêt une portée universelle :

Frères, ce n'est pas en vertu de la Loi que la promesse de recevoir le monde en héritage a été faite à Abraham et à sa descendance, mais en vertu de la justice obtenue par la foi.

Voilà pourquoi on devient héritier par la foi : c'est une grâce, et la promesse demeure ferme pour tous les descendants d'Abraham, non pour ceux qui se rattachent à la Loi seulement, mais pour ceux qui se rattachent aussi à la foi d'Abraham, lui qui est notre père à tous. C'est bien ce qui est écrit : " J'ai fait de toi le père d'un grand nombre de nations ". Il est notre père devant Dieu en qui il a cru, Dieu qui donne la vie aux morts et qui appelle à l'existence ce qui n'existe pas. Espérant contre toute espérance, il a cru ; ainsi est-il devenu le père d'un grand nombre de nations, selon cette parole : " Telle sera la descendance que tu auras ! ".

La lecture chrétienne du psaume 104 affirme la même universalité et fidélité de Dieu, qui s'est toujours souvenu de son alliance, stipulée avec Abraham et sa descendance, avant même de donner la loi :

Vous, la race d'Abraham son serviteur, les fils de Jacob, qu'il a choisis. Le Seigneur, c'est lui notre Dieu : ses jugements font loi pour l'univers. Il s'est toujours souvenu de son alliance, parole édictée pour mille générations : promesse faite à Abraham, garantie par serment à Isaac. Il s'est ainsi souvenu de la parole sacrée et d'Abraham son serviteur ; il a fait sortir en grande fête son peuple, ses élus, avec des cris de joie !

Nous pouvons trouver dans le passage de l'Évangile du jour une explicitation de ce que saint Paul affirmait dans la lettre aux Romains : ce n'est pas seulement la loi, mais la foi qui permet de reconnaître le Christ comme plénitude des promesses faites aux Pères. Au moment où Jésus sent grandir l'hostilité et le refus à son égard, il demande à ses fidèles de le reconnaître, de ne pas le renier. Il assure que l'Esprit Saint interviendra pour les défendre quand ils seront traînés devant les tribunaux et il leur suggérera ce qu'ils devront dire :

En ce temps-là, Jésus disait à ses disciples : " Je vous le dis : Quiconque se sera déclaré pour moi devant les hommes, le Fils de l'homme aussi se déclarera pour lui devant les anges de

Dieu. Mais celui qui m'aura renié en face des hommes sera renié à son tour en face des anges de Dieu. Quiconque dira une parole contre le Fils de l'homme, cela lui sera pardonné ; mais si quelqu'un blasphème contre l'Esprit Saint, cela ne lui sera pas pardonné. Quand on vous traduira devant les gens des synagogues, ne vous inquiétez pas de la façon dont vous ne vous défendrez ni de ce que vous direz. Car l'Esprit Saint vous enseignera à cette heure-là ce qu'il faudra dire ”.

Eh bien, en des temps plus récents, dans l'Église d'Algérie, un grand exemple de foi et de parésie évangélique nous a été donné de la part de 19 martyrs chrétiens qui, non seulement ont continué à reconnaître le Christ, mais, alors qu'ils le pouvaient, n'ont pas abandonné le lieu de leur service et ont aimé et pardonné par avance leurs persécuteurs. En servant les quelques chrétiens présents dans le pays, en vivant dans l'amitié et le dialogue fraternel avec les musulmans – eux aussi fils d'Abraham, père commun de tous – et en cherchant à soulager les souffrances du prochain, sans distinction de race ni de religion, ils ont témoigné que l'amour est possible et peut être rendu visible même dans les moments tragiques d'une guerre civile.

Un de ces 19 martyrs était le dominicain Pierre Claverie, évêque d'Oran, un pied-noir, qui était né et avait grandi en Algérie. Il fut assassiné avec son jeune chauffeur musulman, Mohamed Bouchikhi, le 1^{er} août 1996, durant la guerre civile. Il a été béatifié à Oran, en 2019, avec ses 18 compagnons.

À l'occasion de son intronisation dans la cathédrale d'Oran, le 9 octobre 1981, l'évêque avait indiqué, dans son homélie, comment il comprenait sa mission et celle de l'Église dans une Algérie indépendante et totalement musulmane :

Oui, notre Église est envoyée en mission. Je ne crains pas de le dire et de dire ma joie d'entrer avec vous dans cette mission. Bien des équivoques héritées de l'histoire planent sur la mission et sur les missionnaires. Disons clairement aujourd'hui que : nous ne sommes pas et ne voulons pas être des agresseurs [...]. Nous ne sommes pas et ne voulons pas être les soldats d'une nouvelle croisade contre l'islam, contre l'incroyance ou contre n'importe qui [...]. Nous ne voulons pas être les agents d'un néo-colonialisme économique ou culturel qui divise le peuple algérien pour mieux le dominer [...]. Nous ne sommes pas et ne voulons pas être de ces évangélistes prosélytes qui croient honorer l'amour de Dieu par un zèle indiscret ou un manque total de respect de l'autre, de sa culture, de sa foi [...]. Mais nous sommes et nous voulons être des missionnaires de l'amour de Dieu tel que nous l'avons découvert en Jésus-Christ. Cet amour, infiniment respectueux des hommes ne s'impose pas, n'impose rien, ne force pas les consciences et les cœurs. Avec délicatesse et par sa seule présence, il libère ce qui était enchaîné, réconcilie ce qui était déchiré, remet debout ce qui était écrasé [...]. Cet amour, nous l'avons connu et y avons cru [...]. Il nous a saisis et entraînés. Nous croyons qu'il peut renouveler la vie de l'humanité pour peu qu'on le reconnaisse [...].

Dans un texte écrit six mois avant sa mort, intitulé *Humanité plurielle*, il écrivait :

Dans cette expérience faite de la clôture, puis de la crise et de l'émergence de l'individu, j'acquies la conviction personnelle qu'il n'y a d'humanité que plurielle et que, dès que nous prétendons – dans l'Église catholique, nous en avons la triste expérience au cours de notre histoire – posséder la vérité ou parler au nom de l'humanité, nous tombons dans le totalitarisme et dans l'exclusion. Nul ne possède la vérité, chacun la recherche, il y a

certainement des vérités objectives mais qui nous dépassent tous et auxquelles on ne peut accéder que dans un long cheminement et en recomposant peu à peu cette vérité-là, en glanant dans les autres cultures, dans les autres types d'humanité, ce que les autres aussi ont acquis, ont cherché dans leur propre cheminement vers la vérité. Je suis croyant, je crois qu'il y a un Dieu, mais je n'ai pas la prétention de posséder ce Dieu-là, ni par le Jésus qui me le révèle, ni par les dogmes de ma foi. On ne possède pas Dieu. On ne possède pas la vérité et j'ai besoin de la vérité des autres.

À la fin du mois de juin 1996, Pierre Claverie se rend à Prouilhe, berceau de l'Ordre dominicain et, dans une prédication, il délivre ce qui constitue son testament :

Depuis le drame algérien, on m'a souvent demandé : " Que faites-vous là-bas ? Pourquoi est-ce que vous restez ? Secouez donc la poussière de vos sandales ! Rentrez chez vous ! ". " Chez vous... ". Où sommes-nous chez nous ? ...Nous sommes là-bas à cause de ce Messie crucifié. À cause de rien d'autre et de personne d'autre ! Nous n'avons aucun intérêt à sauver, aucune influence à maintenir. Nous ne sommes pas poussés par je ne sais quelle perversion masochiste ou suicidaire. Nous n'avons aucun pouvoir, mais nous sommes là comme au chevet d'un ami, d'un frère malade, en silence, en lui serrant la main, en lui épongeant le front. A cause de Jésus, parce que c'est lui qui souffre là, dans cette violence qui n'épargne personne, crucifié à nouveau dans la chair de milliers d'innocents. Comme Marie, comme saint Jean, nous sommes là, au pied de la Croix où Jésus meurt, abandonné des siens, raillé par la foule. Est-ce que ce n'est pas essentiel pour un chrétien d'être là, dans les lieux de souffrances, dans les lieux de déréllection, d'abandon ?

Où serait l'Église de Jésus-Christ, elle-même Corps du Christ, si elle n'était pas là d'abord ? Je crois qu'elle meurt de n'être pas assez proche de la Croix de Jésus. Si paradoxal que cela puisse vous paraître, et saint Paul le montre bien, la force, la vitalité, l'espérance, la fécondité chrétienne, la fécondité de l'Église viennent de là. Pas d'ailleurs ni autrement. Tout, tout le reste n'est que poudre aux yeux, illusion mondaine. Elle se trompe, l'Église, et elle trompe le monde lorsqu'elle se situe comme une puissance parmi d'autres, comme une organisation, même humanitaire ou comme un mouvement évangélique à grand spectacle. Elle peut briller, elle ne brûle pas du feu de l'amour de Dieu, fort comme la mort dit le Cantique des Cantiques. Car il s'agit bien d'amour ici, d'amour d'abord, d'amour seul. Une passion dont Jésus nous a donné le goût et tracé le chemin : " Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ".

Donner sa vie. Cela n'est pas réservé aux martyrs ou du moins, nous sommes peut-être appelés à devenir des martyrs témoins du don gratuit de l'amour, du don gratuit de sa vie. Ce don nous vient de la grâce de Dieu donnée en Jésus-Christ. Donner sa vie c'est cela et rien d'autre ! Dans chaque décision, dans chaque acte, donner concrètement quelque chose de soi-même : son temps, son sourire, son amitié, son savoir-faire, sa présence, même silencieuse, même impuissante, son attention, son soutien matériel, moral et spirituel, sa main tendue... sans calcul, sans réserve, sans peur de se perdre....

(Homélie à Prouilhe, 23 juin 1996 : *La vie spirituelle*, Éditions du cerf, Paris 1997, p. 833-834)

17 octobre 2021

Dimanche, 29^{ème} semaine du Temps ordinaire – Année B

Is 53, 10-11

Ps 32

He 4, 14-16

Mc 10, 35-45

Le thème de la liturgie de la Parole de ce XXIX^{ème} dimanche du Temps ordinaire est celui de la vie conçue et mise en pratique comme un service, et non comme une possession. La première lecture nous offre le 4^{ème} chant du serviteur de Yahvé. L'Église voit dans sa souffrance et dans son humiliation une préfiguration de la souffrance et de la mort du Christ, qui souffre pour nous, se fait solidaire avec nous et nous rachète de nos péchés :

Broyé par la souffrance, le Serviteur a plu au Seigneur. S'il remet sa vie en sacrifice de réparation, il verra une descendance, il prolongera ses jours : par lui, ce qui plaît au Seigneur réussira. Par suite de ses tourments, il verra la lumière, la connaissance le comblera. Le juste, mon serviteur, justifiera les multitudes, il se chargera de leurs fautes.

C'est en lui seul que nous devons espérer, car lui seul est notre vrai point de référence : la terre est emplie de son amour, il est notre aide et notre bouclier :

Oui, elle est droite, la parole du Seigneur ; il est fidèle en tout ce qu'il fait. Il aime le bon droit et la justice ; le terre est remplie de son amour. Dieu veille sur ceux qui le craignent, qui mettent leur espoir en son amour, pour les délivrer de la mort, les garder en vie aux jours de famine. Nous attendons notre vie du Seigneur ; il est pour nous un appui, un bouclier. Que ton amour, Seigneur, soit sur nous comme notre espoir est en toi ! (Ps 32).

La lettre aux Hébreux nous invite à la fermeté dans la foi en Celui qui, bien qu'étant Fils de Dieu, a voulu, par amour, faire l'expérience de la faiblesse, de la tentation et de la douleur qui caractérisent la condition humaine après le péché. C'est précisément grâce à cela que nous pouvons nous approcher de lui avec une entière confiance :

Frères, nous avons le grand prêtre par excellence, celui qui a traversé les cieux ; tenons donc ferme l'affirmation de notre foi. En effet, nous n'avons pas un grand prêtre incapable de compatir à nos faiblesses, mais un grand prêtre éprouvé en toutes choses, à notre ressemblance, excepté le péché. Avançons-nous donc avec assurance vers le Trône de la grâce, pour obtenir miséricorde et recevoir, en temps voulu, la grâce de son secours.

Dans l'Évangile, nous voyons que l'attitude des fils de Zébédée est exactement le contraire de celle de leur Maître : ils se comportent comme des adolescents vaniteux, qui ne visent qu'à être les premiers et à briller devant leurs compagnons qui, bien évidemment, s'indignent.

En ce temps-là, Jacques et Jean, les fils de Zébédée, s'approchent de Jésus et lui disent : “ Maître, ce que nous allons te demander, nous voudrions que tu le fasses pour nous ”. Il leur dit : “ Que voulez-vous que je fasse pour vous ? ”. Ils lui répondirent : “ Donne-nous de siéger, l'un à ta droite et l'autre à ta gauche, dans ta gloire ”. Jésus leur dit : “ Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire la coupe que je vais boire, être baptisés du baptême dans lequel je vais être plongé ? ”. Ils lui dirent : “ Nous le pouvons ”. Jésus leur dit : “ La coupe que je vais boire, vous la boirez ; et vous serez baptisés du baptême dans lequel je vais être plongé. Quant à siéger à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi de l'accorder ; il y a ceux pour qui cela est préparé ”. Les dix autres, qui avaient entendu, se mirent à s'indigner contre Jacques et Jean.

La réponse de Jésus à la demande prétentieuse des fils de Zébédée est pleine de tendresse : il fait remarquer aux deux disciples qu'ils ont demandé un privilège dont, dans leur ignorance, ils ne comprennent pas l'importance et qu'il ne lui revient pas de concéder ; mais il semble approuver leur assurance fanfaronne lorsqu'ils assurent être capables de boire son calice : *“ La coupe que je vais boire, vous la boirez ; et vous serez baptisés du baptême dans lequel je vais être plongé ”*. C'est comme s'il s'attristait de la part de souffrance et de mort que ses apôtres allaient devoir subir, en raison de leur condition humaine et de l'amour qu'ils lui portent, à lui, le Maître, même s'il s'agit d'un petit amour imparfait.

Ensuite, Jésus, conscient que l'indignation des dix autres se situe sur le même plan que la prétention de Jacques et de Jean, donne à tous une admirable leçon d'humilité, de service et de don de soi, en montrant qui est le véritable disciple :

Jésus les appela et leur dit : “ Vous le savez : ceux que l'on regarde comme chefs des nations les commandent en maître ; les grands leur font sentir leur pouvoir. Parmi vous, il ne doit pas en être ainsi. Celui qui veut devenir grand parmi vous sera votre serviteur. Celui qui veut être parmi vous le premier sera l'esclave de tous : car le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie en rançon pour la multitude ”.

La liturgie du dimanche prédomine sur les mémoires des saints, mais aujourd'hui nous ne pouvons pas ne pas évoquer saint Ignace d'Antioche, dit le Théophore, évêque et martyr syrien, deuxième successeur de saint Pierre sur la chaire d'Antioche, qui compte parmi les Pères apostoliques et les Pères de l'Église.

Grand témoin de la ferveur de l'Église apostolique, son amour pour le Christ a fait de lui un des plus grands apôtres et missionnaires.

Imitant son Maître, il devint lui aussi un serviteur souffrant, comme l'affirme Isaïe dans la première lecture et fut un prêtre mis à l'épreuve comme Jésus, comme on peut le lire dans la lettre aux Hébreux. Il but le calice du Seigneur et se fit l'esclave de tous, selon l'invitation de l'Évangile.

Conduit à Rome pour être déchiqueté par les fauves, il mourut dans la dixième année du règne de l'empereur Trajan. Durant son voyage, enchaîné et brutalisé par un petit groupe de soldats (les “ dix léopards ”), il écrivit sept lettres adressées aux Églises d'Asie et de la Grèce.

Moi, j'écris à toutes les Églises, et je mande à tous que moi c'est de bon cœur que je vais mourir pour Dieu, si du moins vous vous ne m'en empêchez pas. Je vous en supplie, n'ayez pas pour moi une bienveillance inopportune. Laissez-moi être la pâture des bêtes, par

lesquelles il me sera possible de trouver Dieu. Je suis le froment de Dieu, et je suis moulu par la dent des bêtes, pour être trouvé un pur pain du Christ. Flattez plutôt les bêtes, pour qu'elles soient mon tombeau, et qu'elles ne laissent rien de mon corps, pour que, dans mon dernier sommeil, je ne sois à charge à personne. C'est alors que je serai vraiment disciple de Jésus-Christ, quand le monde ne verra même plus mon corps. Implorez le Christ pour moi, pour que, par l'instrument des bêtes, je sois une victime offerte à Dieu.

Je ne vous donne pas des ordres comme Pierre et Paul : eux, ils étaient libres, et moi jusqu'à présent un esclave. Mais si je souffre, je serai un affranchi de Jésus-Christ et je renaîtrai en lui, libre. Maintenant enchaîné, j'apprends à ne rien désirer.

Depuis la Syrie jusqu'à Rome, je combats contre les bêtes, sur terre et sur mer, nuit et jour, enchaîné à dix léopards, c'est-à-dire à un détachement de soldats ; quand on leur fait du bien, ils en deviennent pires. Mais, par leurs mauvais traitements, je deviens davantage un disciple, mais " je n'en suis pas pour autant justifié ". Puissé-je jouir des bêtes qui me sont préparées. Je souhaite qu'elles soient promptes pour moi. Et je les flatterai, pour qu'elles me dévorent promptement, non comme certains dont elles ont eu peur, et qu'elles n'ont pas touchés. Et, si par mauvaise volonté elles refusent, moi, je les forcerai. Pardonnez-moi ; ce qu'il me faut, je le sais, moi. C'est maintenant que je commence à être un disciple. Que rien, des êtres visibles et invisibles, ne m'empêche par jalousie, de trouver le Christ. Feu et croix, troupeaux de bêtes, lacérations, écartèlements, dislocation des os, mutilation des membres, mouture de tout le corps, que les pires fléaux du diable tombent sur moi, pourvu seulement que je trouve Jésus-Christ.

Rien ne me servira des charmes du monde ni des royaumes de ce siècle. Il est bon pour moi de mourir pour m'unir au Christ Jésus, plus que de régner sur les extrémités de la terre. C'est lui que je cherche, qui est mort pour nous ; lui que je veux, qui est ressuscité pour nous. Mon enfantement approche, pardonnez-moi, frères ; ne m'empêchez pas de vivre, ne veuillez pas que je meure. Celui qui veut être à Dieu, ne le livrez pas au monde, ne le séduisez pas par la matière. Laissez-moi recevoir la pure lumière ; quand je serai arrivé là, je serai un homme. Permettez-moi d'être un imitateur de la passion de mon Dieu. Si quelqu'un a Dieu en lui, qu'il comprenne ce que je veux, et qu'il ait compassion de moi, connaissant ce qui m'étreint.

Le prince de ce monde veut m'arracher, et corrompre les sentiments que j'ai pour Dieu. Que personne donc, parmi vous qui êtes là, ne lui porte secours ; plutôt soyez pour moi, c'est-à-dire pour Dieu. N'allez pas parler de Jésus-Christ, et désirer le monde. Que la jalousie n'habite pas en vous. Et si, quand je serai près de vous, je vous implore, ne me croyez pas. Croyez plutôt à ce que je vous écris. C'est bien vivant que je vous écris, désirant de mourir. Mon désir terrestre a été crucifié, et il n'y a plus en moi de feu pour aimer la matière, mais en moi une « eau vive » qui murmure et qui dit au-dedans de moi : « Viens vers le Père ». Je ne me plais plus à une nourriture de corruption ni aux plaisirs de cette vie ; c'est le pain de Dieu que je veux, qui est la chair de Jésus-Christ, de la race de David, et pour boisson je veux son sang, qui est l'amour incorruptible.

Je ne veux plus vivre selon les hommes. Cela sera, si vous le voulez. Veuillez-le, pour que vous aussi, vous obteniez le bon vouloir de Dieu. Je vous le demande en peu de mots : croyez-moi, Jésus-Christ vous fera voir que je dis vrai, il est la bouche sans mensonge par laquelle le Père a parlé en vérité. Demandez pour moi que je l'obtienne. Ce n'est pas selon la chair que je vous écris, mais selon la pensée de Dieu. Si je souffre, vous m'aurez montré de la bienveillance ; si je suis écarté, de la haine.

Souvenez-vous dans votre prière de l'Église de Syrie, qui, en ma place, a Dieu pour pasteur. Seul Jésus-Christ sera son évêque, et votre charité. Pour moi, je rougis d'être compté parmi eux, car je n'en suis pas digne, étant le dernier d'entre eux, et un avorton. Mais j'ai reçu la miséricorde d'être quelqu'un, si j'obtiens Dieu. Mon esprit vous salue, et la charité des Églises qui m'ont reçu, au nom de Jésus-Christ, non comme un simple passant. Et celles-là mêmes qui n'étaient pas sur ma route selon la chair, allaient au-devant de moi de ville en ville. Je vous écris ceci de Smyrne par l'intermédiaire d'Éphésiens dignes d'être appelés bienheureux. Il y a aussi avec moi, en même temps que beaucoup d'autres, Crocus, dont le nom m'est si cher. Quant à ceux qui m'ont précédé de Syrie jusqu'à Rome pour la gloire de Dieu, je crois que vous les connaissez maintenant : faites-leur savoir que je suis proche. Tous sont dignes de Dieu et de vous, et il convient que vous les soulagiez en toutes choses. Je vous écris ceci le neuf d'avant les calendes de septembre. Portez-vous bien jusqu'à la fin dans l'attente de Jésus-Christ. Amen.

(Ignace d'Antioche, Lettre aux Romains)

18 octobre 2021

Fête de saint Luc, évangéliste

2 Tm 4, 10-17b

Ps 144

Lc 10, 1-9

Scribe de la mansuétude du Christ, comme le qualifie Dante, Luc, disciple de la deuxième génération chrétienne, était un homme cultivé, médecin, probablement originaire d'Antioche de Syrie. Il n'appartenait pas au groupe des apôtres ni même des 72 disciples et n'avait pas connu Jésus.

Dans son Exhortation apostolique *Evangelii Nuntiandi*, Paul VI écrit :

Le témoignage que le Seigneur donne de lui-même et que saint Luc a recueilli dans son Évangile — “ Je dois annoncer la Bonne Nouvelle du Royaume de Dieu ” — a sans doute une grande portée, car il définit d'un mot toute la mission de Jésus : “ Pour cela j'ai été envoyé ”. Ces paroles prennent toute leur signification si on les rapproche des versets antérieurs où le Christ venait de s'appliquer à lui-même le mot du prophète Isaïe : “ L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction. Il m'a envoyé porter la Bonne Nouvelle aux pauvres ”. Proclamer de ville en ville, surtout aux plus pauvres qui sont souvent les plus accueillants, la joyeuse annonce de l'accomplissement des promesses et de l'Alliance proposées par Dieu, telle est la mission pour laquelle Jésus se déclare envoyé par le Père. Et tous les aspects de son Mystère — l'Incarnation elle-même, les miracles, l'enseignement, le rassemblement des disciples, l'envoi des Douze, la croix et la résurrection, la permanence de sa présence au milieu des siens — font partie de son activité évangélisatrice (EN 6, 8 décembre 1975).

L'Évangile de saint Luc témoigne de la grande miséricorde de Dieu et de la prédilection de Jésus pour les pauvres. C'est l'Évangile de la prière et de la joie. Les personnages féminins sont nombreux dans son Évangile et toujours traités avec délicatesse. On peut penser que les nouvelles sur l'annonciation de l'ange à Marie, sur la naissance et sur l'enfance du Messie lui ont été directement communiquées par Marie elle-même ou du moins par des témoins crédibles qui ont vécu avec Marie. La légende rapporte que saint Luc était également un peintre habile : beaucoup d'icônes de la Vierge lui ont été attribuées.

La modestie de saint Luc, à qui, en plus de l'Évangile, est attribué le livre des *Actes des Apôtres* qui en est le prolongement, est telle que nous ne connaissons son nom que grâce à saint Paul, qu'il a accompagné dans quelques-uns de ses voyages et qui le cite trois fois.

Bien-aimé, Démas m'a abandonné par amour de ce monde, et il est parti pour Thessalonique. Crescent est parti pour la Galatie, et Tite pour la Dalmatie. Luc est seul avec moi. Amène Marc avec toi, il m'est très utile pour le ministère. J'ai envoyé Tychique à Éphèse. En venant,

rapporte-moi le manteau que j'ai laissé à Troas chez Carpos. Apporte-moi aussi mes livres, surtout les parchemins (2 Tm 4, 10-13).

Comme Paul, saint Luc a été un grand propagateur de la “ bonne nouvelle ” du Christ et, avec lui, il a œuvré pour que *la proclamation de l'Évangile s'accomplisse jusqu'au bout pour que toutes les nations l'entendent.*

Alexandre, le forgeron, m'a fait beaucoup de mal. Le Seigneur lui rendra selon ses œuvres. Toi aussi, prends garde à cet individu, car il s'est violemment opposé à nos paroles. La première fois que j'ai présenté ma défense, personne ne m'a soutenu : tous m'ont abandonné. Que cela ne soit pas retenu contre eux. Le Seigneur, lui, m'a assisté. Il m'a rempli de force pour que, par moi, la proclamation de l'Évangile s'accomplisse jusqu'au bout et que toutes les nations l'entendent (2 Tm 4, 14-17).

Le psaume responsorial invite le cosmos et les fidèles à louer et à bénir le Seigneur. Toutes les choses et tous les hommes doivent parler de la gloire et de la puissance de Dieu pour les faire connaître à tous. Ils doivent communiquer à tous que Dieu règne pour toujours avec justice et bonté et qu'il est proche de ceux qui l'invoquent :

Que tes œuvres, Seigneur, te rendent grâce et que tes fidèles te bénissent ! Ils diront la gloire de ton règne, ils parleront de tes exploits. Ils annonceront aux hommes tes exploits, la gloire et l'éclat de ton règne : ton règne, un règne éternel, ton empire, pour les âges des âges. Le Seigneur est juste en toutes ses voies, fidèle en tout ce qu'il fait. Il est proche de ceux qui l'invoquent, de tous ceux qui l'invoquent en vérité.

L'Évangile nous décrit l'envoi en mission des disciples :

Après cela, le Seigneur en désigna encore soixante-douze, et il les envoya deux par deux devant lui dans toutes les villes et localités où lui-même devait aller. Il leur dit : “ La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux. Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers pour sa moisson. Allez ! Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. N'emportez ni argent, ni sac, ni sandales, et ne vous attardez pas en salutations sur la route.

Dans toute maison où vous entrerez, dites d'abord : ‘ Paix à cette maison ’. S'il y a là un ami de la paix, votre paix ira reposer sur lui ; sinon, elle reviendra sur vous. Restez dans cette maison, mangeant et buvant ce que l'on vous servira ; car le travailleur mérite son salaire. Ne passez pas de maison en maison. Dans toute ville où vous entrerez et où vous serez accueillis, mangez ce qu'on vous offrira. Là, guérissez les malades, et dites aux habitants : ‘ Le règne de Dieu est tout proche de vous ’ ”.

Pour commenter cet Évangile, nous avons choisi l'homélie d'un autre grand évangéliste : saint Grégoire le Grand, Père et Docteur de l'Église. D'abord Préfet de Rome, il devint moine bénédictin, avant d'être élu Souverain Pontife en des temps extrêmement difficiles pour la ville de Rome, pour l'Église et pour l'Europe ; c'est lui qui envoya quarante moines bénédictins évangéliser la Britannia, obtenant la conversion de ces populations :

Le Seigneur, notre Sauveur, frères très chers, nous enseigne tantôt par ses paroles, tantôt par ses œuvres. Car ses actions elles-mêmes sont des préceptes : ce qu'il accomplit sans rien dire nous montre ce que nous devons faire.

Voici donc qu'il envoie ses disciples deux par deux pour prêcher, parce qu'il y a deux préceptes de charité, l'amour de Dieu et l'amour du prochain, et que s'il n'y a pas au moins deux personnes, la charité ne peut exister. En toute rigueur de termes, en effet, on ne peut prétendre avoir de la charité pour soi-même : notre amour doit s'étendre à autrui pour mériter le nom de charité. Le Seigneur envoie ses disciples deux par deux pour prêcher, afin de nous montrer sans paroles que celui qui n'a pas de charité pour le prochain ne doit en aucune façon assumer la charge de prédicateur.

C'est bien à propos qu'on dit : " Il les envoya devant lui dans toutes les villes et dans tous les lieux où lui-même devait aller ". Car le Seigneur suit ses prédicateurs : la prédication précède, et le Seigneur ne vient demeurer en notre âme qu'à la suite de ces paroles d'exhortation qui courent au-devant de lui et font parvenir la vérité dans l'âme. C'est pourquoi Isaïe dit à ces prédicateurs : " Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits les sentiers de notre Dieu " (Is 40, 3). Et le psalmiste : " Frayez la route à celui qui monte au couchant " (Ps 68, 5).

Le Seigneur est bien monté au couchant, puisque c'est du lieu même où il s'est couché [pour mourir] en sa Passion qu'il a fait davantage éclater sa gloire en ressuscitant. Oui, il est monté au couchant, car cette mort qu'il avait endurée, il l'a foulée aux pieds en ressuscitant. Nous frayons donc la route à celui qui monte au couchant lorsque nous prêchons sa gloire à vos âmes, pour qu'il vienne ensuite lui-même les illuminer par la présence de son amour. Écoutons ce que déclare le Seigneur aux prédicateurs qu'il envoie : " La moisson est abondante, mais les ouvriers peu nombreux. Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson ". Pour une moisson abondante, les ouvriers sont peu nombreux. Nous ne pouvons le dire sans une grande tristesse : il y a des gens pour entendre de bonnes choses, il n'y en a pas pour leur en dire. Voici que le monde est rempli d'évêques, et l'on n'y trouve pourtant que bien peu d'ouvriers pour la moisson de Dieu, car ayant accepté la fonction épiscopale, nous n'accomplissons pas le travail lié à cette fonction.

Réfléchissez, frères très chers, réfléchissez donc à ce qui est dit : " Priez le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson ". C'est à vous d'obtenir par vos prières que nous sachions accomplir pour vous ce qui doit l'être : que nous ne laissions pas notre langue s'engourdir lorsqu'il faut vous exhorter, et qu'après avoir accepté la charge de la prédication, nous ne soyons pas condamnés auprès du juste Juge par notre silence. Si ce sont souvent les vices des prédicateurs qui leur paralysent la langue, souvent aussi, ce sont les fautes de leurs ouailles qui empêchent les pasteurs de prêcher. Les vices des prédicateurs leur paralysent en effet la langue, comme le déclare le psalmiste : " Mais au pécheur, Dieu dit : Pourquoi énumères-tu mes préceptes ? " (Ps 50, 16).

La parole des prédicateurs est également arrêtée par les fautes de leurs ouailles, ainsi que le Seigneur l'affirme à Ézéchiël : " Je ferai adhérer ta langue à ton palais, tu seras muet et tu cesseras de les avertir, parce que c'est une maison rebelle " (Ez 3, 26). C'est comme s'il disait clairement : " Si la parole de la prédication t'est retirée, c'est parce que ce peuple qui m'exaspère par sa conduite n'est pas digne d'être exhorté selon la vérité". Il n'est donc pas facile de savoir par la faute de qui la parole est retirée au prédicateur. Mais ce qu'on sait

avec une absolue certitude, c'est que si le silence du pasteur lui nuit parfois à lui-même, il nuit toujours à ses ouailles.

Il y a encore une chose, frères très chers, qui m'afflige beaucoup dans la vie des pasteurs, mais pour que mon affirmation ne risque pas de paraître injurieuse à l'un ou l'autre, je m'accuse moi aussi du même travers, quoique ce soit sous la contrainte des nécessités d'une époque barbare que je gis, bien malgré moi, dans une telle situation. Nous nous sommes abaissés aux affaires extérieures, et la pratique de notre fonction ne correspond plus à la charge que nous avons reçue. Nous délaissions le ministère de la prédication, et c'est, je pense, pour notre châtiment qu'on nous appelle des évêques, quand nous gardons le nom de notre charge sans l'exercer. Ceux qui nous sont confiés abandonnent Dieu, et nous nous taisons. Ils gisent dans leur dépravation, et nous ne leur tendons pas la main en les corrigeant.

Mais comment pourrions-nous corriger la vie des autres, puisque nous négligeons la nôtre ? Car tout occupés des soucis du monde, nous devenons d'autant plus inintelligents pour les réalités du dedans qu'on nous voit plus appliqués à celles du dehors.

C'est donc bien à propos que la sainte Église dit de ses membres infirmes : “ Ils m'ont mise à garder des vignes ; ma vigne à moi, je ne l'ai pas gardée ” (Ct 1, 6) ».

Mais mis à garder des vignes, notre vigne à nous, nous ne la gardons pas, car tout adonnés à remplir des offices étrangers à notre vocation, nous négligeons de nous acquitter de notre office propre.

(Saint Grégoire le Grand, Homélie XVII, prononcée devant des évêques réunis aux Fonts baptismaux du Latran, 31 mars 591)

19 octobre 2021

Mardi, 29^{ème} semaine du Temps ordinaire

Mémoire facultative des saints Jean de Brébeuf, Isaac Jogues et leurs compagnons, martyrs.

Mémoire facultative du bienheureux Jerzy Popiełuszko, martyr.

Rm 5, 12.15b.17-19.20b-21

Ps 39

Lc 12, 35-38

Frères, nous savons que par un seul homme, le péché est entré dans le monde, et que par le péché est venue la mort ; et ainsi, la mort est passée en tous les hommes, étant donné que tous ont péché. Si la mort a frappé la multitude par la faute d'un seul, combien plus la grâce de Dieu s'est-elle répandue en abondance sur la multitude, cette grâce qui est donnée en un seul homme, Jésus Christ. Si, en effet, à cause d'un seul homme, par la faute d'un seul, la mort a établi son règne, combien plus, à cause de Jésus Christ et de lui seul, règneront-ils dans la vie, ceux qui reçoivent en abondance le don de la grâce qui les rend justes.

Bref, de même que la faute commise par un seul a conduit tous les hommes à la condamnation, de même l'accomplissement de la justice par un seul a conduit tous les hommes à la justification qui donne la vie. En effet, de même que par la désobéissance d'un seul être humain la multitude a été rendue pécheresse, de même par l'obéissance d'un seul la multitude sera-t-elle rendue juste.

Là où le péché s'est multiplié, la grâce a surabondé. Ainsi donc, de même que le péché a établi son règne de mort, de même la grâce doit établir son règne en rendant juste pour la vie éternelle par Jésus Christ, notre Seigneur.

La mort est entrée dans le monde à cause du péché d'Adam et tous les hommes, appartenant à la descendance d'Adam, ont reçu de lui, en héritage, la mort. Jésus-Christ, nouvel Adam, apporte dans le monde un nouveau commencement : *il a conduit tous les hommes à la justification qui donne la vie.* Cette vie, qui nous a été donnée par le Christ, est sans comparaison avec la précédente : nous avons reçu une grâce surabondante, une élévation de notre nature : nous sommes devenus enfants de Dieu, nous avons reçu l'Esprit Saint et notre héritage est la vie éternelle. *Combien plus la grâce de Dieu s'est-elle répandue en abondance sur la multitude, cette grâce qui est donnée en un seul homme, Jésus Christ.*

Le psaume 39, choisi comme psaume responsorial, est un psaume messianique, qui s'achève par l'action de grâce et l'exultation de tous ceux qui cherchent Dieu : *Tu seras l'allégresse et la joie de tous ceux qui te cherchent ; toujours ils rediront : " Le Seigneur est grand ! " ceux qui aiment ton salut.*

Tu ne voulais ni offrande ni sacrifice, tu as ouvert mes oreilles ; tu ne demandais ni holocauste ni victime, alors j'ai dit : " Voici, je viens. Dans le livre est écrit pour moi ce que tu veux que je fasse. Mon Dieu, voilà ce que j'aime : ta loi me tient aux entrailles ".

J'annonce la justice dans la grande assemblée ; vois, je ne retiens pas mes lèvres, Seigneur, tu le sais. Tu seras l'allégresse et la joie de tous ceux qui te cherchent ; toujours ils rediront : " Le Seigneur est grand ! " ceux qui aiment ton salut.

Toutefois, le souvenir de la façon dont la lettre aux Hébreux cite ce psaume tempère la joie du salut, en nous faisant prendre conscience du prix payé par le Christ pour nous la donner, pour nous élever à la dignité d'enfants de Dieu le Père et à celle de frère du Christ :

Alors j'ai dit : Voici, je viens, car c'est de moi qu'il est question dans le rouleau du livre, pour faire, ô Dieu, ta volonté. Il commence par dire : Sacrifices, oblations, holocaustes, sacrifices pour les péchés, tu ne les as pas voulus ni agréés – et cependant ils sont offerts d'après la Loi -, alors il déclare : Voici, je viens pour faire ta volonté. Il abroge le premier régime pour fonder le second. Et c'est en vertu de cette volonté que nous sommes sanctifiés par l'oblation du corps de Jésus Christ, une fois pour toutes (He 10, 7-10).

La victoire du Christ sur la mort, payée à prix très cher, exige de la part de ceux qui sont sauvés une attitude de vigilance attentive et d'attente aimante, étant donné qu'il reviendra prendre ses frères, qu'il veut faire participer à son triomphe. Jésus décrit la vie terrestre comme une nuit où il reviendra : certes, même s'il demeure toujours avec nous, en nous accompagnant dans la vie et dans la mort, son retour définitif sera un jugement de récompense ou de condamnation. Heureux ceux qui l'auront attendu comme des serviteurs obéissants, en accomplissant leur service avec zèle et avec amour !

En ce temps-là, Jésus disait à ses disciples : " Restez en tenue de service, votre ceinture autour des reins, et vos lampes allumées. Soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour des noces, pour lui ouvrir dès qu'il arrivera et frappera à la porte.

Heureux ces serviteurs-là que le maître, à son arrivée, trouvera en train de veiller. Amen, je vous le dis : c'est lui qui, la ceinture autour des reins, les fera prendre place à table et passera pour les servir.

S'il revient vers minuit ou vers trois heures du matin et qu'il les trouve ainsi, heureux soient-ils ! ”.

L'image du maître qui récompense ses serviteurs fidèles en les faisant asseoir à table et en les servant n'est qu'une figure de la béatitude qui attend ceux qui, dans la vie d'ici-bas, ont toujours été prêts, dans l'attente de leur maître : ils l'ont servi à travers le prochain et se sont unis au sacrifice du Christ dans le martyre. Ils ont uni leur obéissance à celle de leur Sauveur, contribuant de la sorte au salut de tous. Précisément pour illustrer les lectures d'aujourd'hui, nous proposons plusieurs textes des saints martyrs canadiens et du bienheureux Jerzy Popiełuszko, dont nous fêtons aujourd'hui la mémoire liturgique facultative.

Le jésuite Jean de Brébeuf est la figure de premier plan des huit missionnaires canadiens martyrisés : il subit le martyre à cause des Iroquois, avec un autre jésuite, en mars 1649. Nous rapportons ici un passage de ses “ *Notes spirituelles* ” :

Pendant deux jours consécutifs j'ai ressenti en moi un grand désir du martyre et d'endurer tous les tourments que les Martyrs ont souffert. Mon Dieu et mon Sauveur Jésus, que pourrai-je te rendre pour tous les biens que tu m'as accordés ? Je prendrai de ta main la coupe de tes

souffrances et j'invoquerai ton nom. En présence de ton Père éternel et du Saint Esprit, en présence de ta très sainte Mère et de son très chaste époux, devant les anges, les apôtres et les martyrs, de mes vénérés pères saint Ignace et saint François-Xavier, je fais vœu, pour ce qui me concerne, de la grâce du martyre, si dans ton infinie miséricorde tu voudras un jour me la présenter, à moi, ton indigne serviteur.

Aussi je prends la résolution, pour tout le reste de ma vie, qu'il ne me soit plus donné ou permis de fuir les occasions de mourir et de verser mon sang pour toi, à moins que parfois tu juges plus opportun pour ta gloire que je me comporte différemment. Et quand j'aurai reçu le coup mortel, je m'oblige à l'accepter de ta main avec tout le désir et la joie de mon cœur. Et donc, ô mon aimable Jésus, je t'offre dès à présent, avec les sentiments de joie que j'éprouve, mon sang, mon corps et ma vie, afin que je ne meure que pour toi, si tu m'en fais la grâce, car toi tu as daigné mourir pour moi. Fais que je vive de telle sorte que tu puisses me concéder cette faveur de mourir de façon si heureuse.

Ainsi, mon Dieu et mon Sauveur, je prendrai de ta main la coupe de tes souffrances et j'invoquerai ton nom : Jésus, Jésus, Jésus !

O mon Dieu, combien il me coûte que tu ne sois pas connu et que parmi ces peuples barbares rares sont ceux qui ont embrassé ta foi ! Le péché n'a pas encore disparu et tu n'es pas aimé ! Oui, mon Dieu, si tous les tourments que les prisonniers peuvent supporter dans ces pays avec la cruauté des supplices devaient se déverser sur moi, je suis disposé de tout mon cœur à les endurer et à les souffrir tous, même tout seul.

Ce vœu de Jean de Brébeuf fut, de toute évidence, inspiré par l'Esprit Saint, car, sans une intervention spécifique de Dieu, il n'aurait pas pu soutenir son martyre, qui fut d'une horreur et d'une cruauté inouïes, comme en témoigne le *Récit* que nous en a laissé le père jésuite P.J.M. Chamounot.

Non moins cruel et effrayant fut l'assassinat du jeune prêtre Jerzy Popiełuszko, que la liturgie célèbre aujourd'hui. Son martyre advint en octobre 1984 et la cause de son assassinat fut celle d'“ *abus de la liberté de conscience en République Populaire de Pologne* ”.

Voici des passages de deux prêches du père Popiełuszko :

*Grâce à la mort et à la résurrection du Christ, le symbole de la honte et de l'humiliation est devenu celui du courage, de l'aide et de la fraternité. Dans le signe de la croix, nous, aujourd'hui, nous saisissons ce qu'il y a de plus beau et de plus grande valeur en l'homme. C'est par la croix que nous nous approchons de la résurrection. Il n'y a pas d'autre voie. Et c'est pour cela que les croix de notre patrie, nos croix personnelles, celles de nos familles, doivent conduire à la victoire, à la résurrection, si nous les unissons au Christ qui a vaincu par la croix (J. POPIELUSZKO, *Le chemin de ma croix. Messes à Varsovie*). [Notre traduction]*

La Semaine sainte et Pâques sont des temps de prière, pour nous qui présentons les croix de notre souffrance, les croix de notre salut : des signes de la victoire du bien sur le mal, de la vie sur la mort, de l'amour sur la haine. Et pour vous, frères, qui éprouvez dans vos cœurs une haine de mercenaires, ce doit être le temps de réfléchir sur le fait que la force ne peut pas gagner, même si elle peut triompher pendant un certain temps. Nous en avons la meilleure preuve au pied de la croix du Christ. Là aussi il y avait de la violence, il y avait de la haine pour la vérité. Mais la force et la haine ont été vaincues par l'amour actif du Christ. Nous

sommes donc forts dans l'amour, en priant pour nos frères égarés, sans condamner personne, en stigmatisant et en dénonçant le mal. En vrais fidèles, nous prions avec les mots du Christ, avec les mots qu'il a prononcés sur la croix : " Pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font " (Lc 23, 34). Et accorde-nous, ô Christ, d'être davantage sensibles à la puissance de l'amour qu'à celles de l'oppression et de la haine (Grazyna Sikorska, Vita e morte di Jerzy Popieluszko, Ed. Queriniana, Brescia, 1986, Messa a Varsavia, marzo 1983, p. 67). [Notre traduction]

Comme toujours, la force du martyr a eu et aura une fécondité missionnaire supérieure à toute forme de prédication, car « *le sang des martyrs est semence de nouveaux chrétiens* ».

20 octobre 2021

Mercredi, 29^{ème} semaine du Temps ordinaire

Rm 6, 12-18

Ps 123

Lc 12, 39-48

Frères, il ne faut pas que le péché règne dans votre corps mortel, et vous fasse obéir à ses désirs. Ne présentez pas au péché les membres de votre corps comme des armes au service de l'injustice ; au contraire, présentez-vous à Dieu comme des vivants revenus d'entre les morts, présentez vos membres comme des armes au service de la justice. Car le péché n'aura plus de pouvoir sur vous : en effet, vous n'êtes plus sujets de la Loi, vous êtes sujets de la grâce de Dieu.

Alors ? Puisque nous ne sommes pas soumis à la Loi mais à la grâce, allons-nous commettre le péché ? Pas du tout. Ne le savez-vous pas ? Celui à qui vous vous présentez comme esclaves pour lui obéir, c'est de celui-là, à qui vous obéissez, que vous êtes esclaves : soit du péché qui mène à la mort, soit de l'obéissance à Dieu, qui mène à la justice.

Mais rendons grâce à Dieu : vous qui étiez esclaves du péché, vous avez maintenant obéi de tout votre cœur au modèle présenté par l'enseignement qui vous a été transmis. Libérés du péché, vous êtes devenus esclaves de la justice.

La liberté chrétienne nous libère du péché, faisant de nous des serviteurs de Dieu : il s'agit d'une vraie libération, car le péché nous conduit à la mort. Toutefois cette libération nous a été offerte, non pour nous laisser vivre selon notre arbitraire, mais pour devenir " esclaves de la justice ".

La nouvelle vie qui nous a été donnée par le Christ est au-dessus de la vie naturelle, mais elle ne l'annule pas : la lutte entre le bien et le mal continue d'être une réalité. Même la mort naturelle n'est pas supprimée. Quelle est donc la nouveauté ? Dans la lutte entre le péché et la justice, entre la mort et la vie, le Christ nous a rendus capables de nous ranger du bon côté, toujours dans une attitude de service, et de gagner la bataille, car *notre secours est dans le nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre*. Être vraiment libre du péché, c'est servir Dieu :

Sans le Seigneur qui était pour nous – qu'Israël le redise –, sans le Seigneur qui était pour nous quand des hommes nous assaillirent, alors ils nous avalaient tout vivants, dans le feu de leur colère. Alors le flot passait sur nous, le torrent nous submergeait ; alors nous étions submergés par les flots en furie. Béni soit le Seigneur qui n'a pas fait de nous la proie de leurs dents ! Comme un oiseau, nous avons échappé au filet de chasseur ; le filet s'est rompu : nous avons échappé. Notre secours est dans le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre.

Le psaume responsorial n'a pas besoin de commentaire : *Béni soit le Seigneur qui n'a pas fait de nous la proie de leurs dents. Comme un oiseau, nous avons échappé au filet de chasseur ; le filet s'est rompu : nous avons échappé.*

L'Évangile nous offre une illustration concrète de ce que signifie le service de Dieu et l'asservissement au péché :

En ce temps-là, Jésus disait à ses disciples : “ Vous le savez bien : si le maître de maison avait su à quelle heure le voleur viendrait, il n'aurait pas laissé percer le mur de sa maison. Vous aussi, tenez-vous prêts : c'est à l'heure où vous n'y penserez pas que le Fils de l'homme viendra ”. Pierre dit alors : “ Seigneur, est-ce pour nous que tu dis cette parabole ou bien pour tous ? ”.

Le Seigneur répondit : “ Que dire de l'intendant fidèle et sensé à qui le maître confiera la charge de son personnel pour distribuer, en temps voulu, la ration de nourriture ? Heureux ce serviteur que son maître, en arrivant, trouvera en train d'agir ainsi ! Vraiment, je vous le déclare : il l'établira sur tous ses biens ”.

Mais le serviteur se dit en lui-même : “ Mon maître tarde à venir”, et s'il se met à frapper les serviteurs et les servantes, à manger, à boire et à s'enivrer, alors quand le maître viendra, le jour où son serviteur ne s'y attend pas et à l'heure qu'il ne connaît pas, il l'écartera et lui fera partager le sort des infidèles. Le serviteur qui, connaissant la volonté de son maître, n'a rien préparé et n'a pas accompli cette volonté, recevra un grand nombre de coups. Mais celui qui ne la connaissait pas et qui a mérité des coups pour sa conduite, n'en recevra qu'un petit nombre.

À qui l'on a beaucoup donné, on demandera beaucoup ; à qui l'on a beaucoup confié, on réclamera davantage.

Le salut que nous a apporté le Christ exige notre collaboration et notre vigilance : notre existence terrestre se déroule comme un service et une attente. Nous ne sommes pas les maîtres, nous ne sommes que des serviteurs, qui doivent bien administrer la maison et guider le service des autres serviteurs, en attendant le retour du maître.

Si le maître tarde à arriver, nous, qui avons été appelés à un service libre et aimant, nous pourrions redevenir esclaves de nos désirs et ne plus reconnaître dans l'attente une présence cachée mais réelle de celui que nous attendons. Nos frères, qui servent avec nous, ont besoin de recevoir en temps voulu la ration de nourriture qui leur revient, pas des blessures ! L'attente de celui que nous aimons et qui devrait être toujours présent dans nos esprits et dans notre cœur, est incompatible de notre part avec le fait de manger exagérément et de boire jusqu'à nous enivrer ! Comme le dit justement saint Paul dans l'épître :

Frères, il ne faut pas que le péché règne dans votre corps mortel, et vous fasse obéir à ses désirs. Ne présentez pas au péché les membres de votre corps comme des armes au service de l'injustice ; au contraire, présentez-vous à Dieu comme des vivants revenus d'entre les morts, présentez vos membres comme des armes au service de la justice.

Nous n'avons qu'une seule alternative : serviteurs du péché pour la mort ou serviteurs de Dieu pour la vie !

Un exemple très évident de service authentique du Seigneur et d'une attente concrète de son retour nous a été offert à une époque récente par Mère Teresa de Calcutta, dont l'exemple de vie donnée est devenu un signe pour les croyants et les non-croyants et une présentation authentique d'apostolat missionnaire.

Dans sa vie et dans son enseignement, l'apostolat du sourire occupait une grande importance ; en apparence si simple à offrir à ceux qui sont proches, mais qui peut, en fait, dans des circonstances particulières, se révéler extrêmement difficile :

Conservons dans notre cœur la joie d'aimer Jésus et faisons participer à cette joie tous ceux qui nous sont proches. Ce rayonnement de la joie est quelque chose d'authentique, car en ayant le Christ avec nous, comme nous l'avons, nous n'avons aucune raison de nous sentir tristes.

Le Christ, dans notre cœur. Le Christ, dans les pauvres que nous rencontrons. Le Christ, dans le sourire que nous offrons et en celui que nous recevons. Concentrons-nous sur un objectif : qu'aucun enfant cesse d'être aimé.

Et ne cessons jamais de sourire à ceux que nous rencontrons sur notre chemin, en particulier quand sourire nous apparaît difficile.

Je n'oublierai jamais ceci : il y a un certain temps, 14 professeurs de diverses universités américaines vinrent visiter notre maison, à Calcutta. Nous parlions de la visite qu'ils avaient effectuée à la Maison des mourants. Ils étaient venus me trouver et nous avons parlé d'amour, de bonté. Un d'eux me demanda : " Mère, dites-nous quelque chose que nous pourrions conserver comme souvenir ". Je leur dis : " Souriez-vous les uns aux autres, dédiez un peu de temps les uns aux autres, en famille. Souriez ".

Alors l'un d'eux me demanda : " Êtes-vous mariée ? ". " Oui, et parfois cela me coûte beaucoup de sourire à Jésus, car il me demande trop ". C'est vrai. Mais c'est justement là que l'on voit l'amour : quand il est exigeant et que, malgré tout, nous le lui donnons avec joie [...]

Il y a une chose que je crois, qui doit nous pousser à vivre avec joie : nous avons Jésus avec nous et Lui il nous aime. Si chacun de nous cherchait simplement de se souvenir de ceci : " Dieu m'aime et j'ai la possibilité d'aimer les autres comme Lui m'aime, non pas dans les grandes choses, mais dans les petites avec un grand amour ", la Norvège se transformerait en un nid d'amour. Et comme ce serait beau si à partir de là une force de paix rayonnait dans la guerre ! Si la joie de vivre de l'enfant non né surgissait de là !

Si vous vous convertissez en une multitude de flambeaux de paix dispersés de par le monde, alors oui, le Prix Nobel pour la Paix sera un véritable don du peuple norvégien. Que le Seigneur vous bénisse.

(Paroles prononcées par Mère Teresa à Oslo, le 11 décembre 1979, le lendemain de la remise du Prix Nobel pour la Paix).

À un journaliste qui lui demandait :

« Que devrions-nous faire quand la souffrance nous rend visite ? », elle répondit : « L'accepter avec un sourire ». « L'accepter avec un sourire ? ». « Oui, avec un sourire. Car c'est le plus grand don que Dieu nous fait ». « Quoi ? Sourire ? ». « Sourire à Dieu, avoir le courage d'accepter tout ce qu'il nous envoie et demander et donner ce qu'Il nous enlève avec un sourire généreux ».

(Interview réalisée le 15 janvier 1973 par Ralf Rolls pour le programme scolaire de la BBC " *Belief and life* ").

21 octobre 2021

Jeudi, 29^{ème} semaine du Temps ordinaire

Rm 6, 19-23

Ps 1

Lc 12, 49-53

Les frères de l'Église de Rome, auxquels saint Paul s'adresse dans ce passage de l'épître, avaient fait un choix : ils étaient passés de l'esclavage du péché au service de Dieu. Dans le premier cas, les pécheurs n'étaient qu'apparemment libres (et, de fait, ils ont honte de ce qu'ils faisaient), tandis que maintenant, bien qu'en servant, ils ont acquis la vraie liberté. Le choix advient toujours entre deux maîtres. On ne peut pas servir un peu l'un et un peu l'autre : l'homme sert Dieu ou il sert le péché. La vraie différence entre les deux situations de servitude se trouve à la fin du parcours, car le péché conduit à la mort, tandis que la conversion au service de Dieu conduit à la vie éternelle :

Frères, j'emploie un langage humain, adapté à votre faiblesse. Vous aviez mis les membres de votre corps au service de l'impureté et du désordre, ce qui mène au désordre ; de la même manière, mettez-les à présent au service de la justice, ce qui mène à la sainteté. Quand vous étiez esclaves du péché, vous étiez libres par rapport aux exigences de la justice. Qu'avez-vous récolté alors à commettre des actes dont vous avez honte maintenant ? En effet, ces actes-là aboutissent à la mort.

Mais maintenant que vous avez été libérés du péché et que vous êtes devenus les esclaves de Dieu, vous récoltez ce qui mène à la sainteté, et cela aboutit à la vie éternelle. Car le salaire du péché, c'est la mort ; mais le don gratuit de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur.

Le psaume responsorial réaffirme l'opportunité du bon choix : l'homme qui s'éloigne du péché est heureux, il trouve sa joie, il réussit bien tout ce qu'il fait car *le Seigneur connaît le chemin des justes, mais le chemin des méchants se perdra*. Même si la réalité contredit souvent l'optimisme du psalmiste, il sait que le vrai bonheur ne se trouve qu'en Dieu :

Heureux est l'homme qui met sa foi dans le Seigneur. Heureux est l'homme qui n'entre pas au conseil des méchants, qui ne suit pas le chemin des pécheurs, ne siège pas avec ceux qui ricanent, mais se plaît dans la loi du Seigneur et murmure sa loi jour et nuit ! Il est comme un arbre planté près d'un ruisseau, qui donne du fruit en son temps, et jamais son feuillage ne meurt ; tout ce qu'il entreprend réussira. Tel n'est pas le sort des méchants. Mais ils sont comme la paille balayée par le vent. Le Seigneur connaît le chemin des justes, mais le chemin des méchants se perdra.

Dans l'Évangile aussi, nous sommes en présence du choix indispensable que l'homme doit faire et qui est confié au don de la liberté que Dieu lui a accordé. Jésus est venu jeter le feu sur la terre et le feu dont il parle c'est l'Esprit Saint. Il désire qu'il s'allume, mais cela n'advient qu'après sa

passion, sa mort et sa résurrection. Toutefois, si le feu de l'Esprit, qui est amour, qui brûle le péché et qui ouvre au don total, est rejeté, alors la division se produit au sein d'une même famille. C'est l'opposition, la persécution, le choix d'un autre maître. Dans ce cas, le symbole du feu peut se transformer, à la fin, en feu du jugement, en salaire de mort.

En ce temps-là, Jésus disait à ses disciples : “ Je suis venu apporter un feu sur la terre, et comme je voudrais qu’il soit déjà allumé ! Je dois recevoir un baptême, et quelle angoisse est la mienne jusqu’à ce qu’il soit accompli ! Pensez-vous que je sois venu mettre la paix sur la terre ? Non, je vous le dis, mais bien plutôt la division. Car désormais cinq personnes de la même famille seront divisées : trois contre deux et deux contre trois ; ils se diviseront : le père contre le fils et le fils contre le père, la mère contre la fille et la fille contre la mère, la belle-mère contre la belle-fille et la belle-fille contre la belle-mère”.

Les paroles de Jésus : « *Je suis venu apporter un feu sur la terre, et comme je voudrais qu’il soit déjà allumé !* » peuvent être un avertissement pour tout chrétien qui désire que le Christ soit connu, que l'Esprit Saint se répande partout et que tous les hommes puissent faire librement le bon choix, qui les conduise à la béatitude éternelle. Chaque chrétien, guidé par l'Esprit Saint, est témoin et missionnaire, comme l'affirme le Pape François dans l'homélie prononcée à Washington à l'occasion de la canonisation du franciscain Fra Junípero Serra, père des missions de Californie (1713-1784).

Jésus l'a dit aux disciples d'hier et il nous le dit : allez, annoncez ! La joie de l'Évangile, on l'expérimente, on la connaît et on la vit uniquement en la donnant, en se donnant. L'esprit du monde nous invite au conformisme, au confort ; face à cet esprit humain, “ il faut reprendre conscience que nous avons besoin les uns des autres, que nous avons une responsabilité vis-à-vis des autres et du monde ” (Enc. Laudato si', 229). La responsabilité d'annoncer le message de Jésus. En effet, la source de notre joie naît de ce désir inépuisable d'offrir la miséricorde, fruit de l'expérience de l'infinie miséricorde du Père et de sa force communicative (Exhort. ap. Evangelii gaudium, 24). Allez annoncer à tous en oignant et oindre en annonçant. C'est à cela que le Seigneur nous invite aujourd'hui, nous disant : La joie, le chrétien l'expérimente dans la mission : allez vers les peuples de toutes les nations. La joie, le chrétien la trouve dans une invitation : allez et annoncez. La joie, le chrétien la renouvelle, l'actualise à travers un appel : allez et oignez. Jésus les envoie à toutes les nations. A tous les peuples. Et dans ce “ toutes ” d'il y a deux mille ans, nous étions inclus nous aussi. Jésus ne nous donne pas une liste sélective de celui qui est digne ou pas, de ceux qui sont dignes ou pas de recevoir son message et sa présence. Au contraire, il a toujours embrassé la vie telle qu'elle se présentait à lui. Avec un visage de douleur, de faim, de maladie, de péché. Avec un visage de blessures, de soif, de fatigue. Avec un visage de doutes et de pitié. Loin d'attendre une vie maquillée, décorée, parée, il l'a embrassée comme elle venait à sa rencontre. Même si c'était une vie qui souvent apparaissait défaite, souillée, détruite. À “ tous ”, Jésus a dit à tous, allez et annoncez ; allez et embrassez, en mon nom, toute cette vie comme elle est et non comme il nous plairait qu'elle soit. Allez à la croisée des chemins, allez... annoncer sans peur, sans préjugés, sans supériorité, sans purismes, à tous ceux qui ont perdu la joie de vivre, allez annoncer l'embrassade miséricordieuse du Père. Allez vers ceux qui vivent avec le poids de la douleur, de l'échec, du sentiment d'une vie tronquée et annoncez la folie d'un Père qui cherche à les oindre avec l'huile de l'espérance, du salut.

Allez annoncer que l'erreur, les illusions trompeuses, les faux pas n'ont pas le dernier mot dans la vie d'une personne. Allez avec l'huile qui calme les blessures et restaure le cœur.

La mission ne naît jamais d'un projet parfaitement élaboré ou d'un manuel très structuré et planifié ; la mission naît toujours d'une vie qui s'est sentie recherchée et guérie, rencontrée et pardonnée. La mission naît de l'expérience toujours renouvelée de l'onction miséricordieuse de Dieu. L'Église, le peuple saint de Dieu, sait parcourir les chemins poussiéreux de l'histoire parsemés de conflits, d'injustices et de violence, pour aller à la rencontre de ses fils et frères. Le saint peuple fidèle de Dieu ne craint pas l'erreur ; il craint l'enfermement, la cristallisation en élites, le fait de s'accrocher à des sécurités personnelles. Il sait que l'enfermement sous ses multiples formes est la cause de tant de résignations.

Par conséquent, sortons, sortons pour offrir à tous la vie de Jésus Christ (cf. Exhort. ap. Evangelii gaudium, 49). Le peuple de Dieu sait s'engager parce qu'il est disciple de Celui qui s'est agenouillé devant les siens pour leur laver les pieds (cf. ibid., 24). Aujourd'hui, nous sommes ici, il nous est possible d'être ici, parce que beaucoup ont eu le courage de répondre à cet appel, parce que beaucoup ont cru que " la vie grandit en se donnant et s'affaiblit dans l'isolement et le confort " (Document d' Aparecida, 360). Nous sommes des fils de l'audace missionnaire de nombreuses personnes qui ont préféré ne pas " [se] renfermer dans les structures qui [...] donnent une fausse protection...dans les habitudes où nous nous sentons tranquilles, alors que, dehors, il y a une multitude affamée " (Exhort. ap. Evangelii gaudium, 49). Nous sommes des débiteurs d'une Tradition, d'une chaîne de témoins qui ont permis que la Bonne Nouvelle de l'Évangile continue d'être, de génération en génération, Nouvelle et Bonne.

Et aujourd'hui, nous nous souvenons de l'un de ceux-là, qui a su témoigner sur ces terres de la joie de l'Évangile, Frère Junípero Serra. Il a su vivre ce qu'est " l'Église en sortie ", cette Église qui sait sortir et aller par les chemins, pour partager la tendresse réconciliatrice de Dieu. Il a su quitter sa terre, ses coutumes, il a eu le courage d'ouvrir des chemins, il a su aller à la rencontre de tant de personnes en apprenant à respecter leurs coutumes et leurs particularités.

Il a appris à porter la vie de Dieu et à l'accompagner dans les visages de ceux qu'il rencontrait en faisant d'eux ses frères. Junípero a cherché à défendre la dignité de la communauté autochtone, en la protégeant de ceux qui avaient abusé d'elle. Des abus qui continuent aujourd'hui de susciter en nous un dégoût, notamment en raison de la douleur qu'ils causent dans la vie de nombreuses personnes. Il s'est donné une devise qui a guidé ses pas et modelé sa vie : il a su dire, mais surtout il a su vivre, en disant : toujours de l'avant. Ce fut la manière de Junípero de vivre la joie de l'Évangile, pour que son cœur ne s'anesthésie pas. Il est toujours allé de l'avant, parce que le Seigneur attend ; toujours de l'avant parce que le frère attend ; toujours de l'avant à cause de tout ce qu'il lui restait à vivre ; il est toujours allé de l'avant. Comme lui hier, aujourd'hui nous pouvons dire : toujours de l'avant!

(Homélie du Pape François pour la canonisation du bienheureux Père Junípero Serra, 23 septembre 2015. Sanctuaire national de l'Immaculée Conception, Washington, D.C., USA)

22 octobre 2021

Vendredi, 29^{ème} semaine du Temps ordinaire

Mémoire facultative de saint Jean-Paul II, Pape

Rm 7, 18-25a

Ps 118

Lc 12, 54-59

Frères, je sais que le bien n'habite pas en moi, c'est-à-dire dans l'être de chair que je suis. En effet, ce qui est à ma portée, c'est de vouloir le bien, mais pas de l'accomplir. Je ne fais pas le bien que je voudrais, mais je commets le mal que je ne voudrais pas. Si je fais le mal que je ne voudrais pas, alors ce n'est plus moi qui agis ainsi, mais c'est le péché, lui qui habite en moi.

Moi qui voudrais faire le bien, je constate donc, en moi, cette loi : ce qui est à ma portée, c'est le mal. Au plus profond de moi-même, je prends plaisir à la loi de Dieu. Mais, dans les membres de mon corps, je découvre une autre loi, qui combat contre la loi que suit ma raison et me rend prisonnier de la loi du péché présente dans mon corps.

Malheureux homme que je suis ! Qui donc me délivrera de ce corps qui m'entraîne à la mort ! Mais grâce soit rendue à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur !

Saint Paul décrit admirablement le dilemme qui existe chez l'homme : l'homme intérieur est continuellement en lutte avec l'homme extérieur, l'esprit avec la chair. L'homme ne peut se sauver tout seul et, par conséquent, implore l'aide d'un sauveur. Jésus-Christ, notre Seigneur, a accompli la rédemption qui était impossible à l'homme, aussi l'action de grâce jaillit-elle spontanément de tout l'être de l'Apôtre : « *Mais grâce soit rendue à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur !* ».

Ni la loi de l'Ancien Testament, ni les préceptes de l'Église ne peuvent, à eux seuls, accomplir le salut. Or, une lecture chrétienne du psaume 118 nous enseigne à demander directement à Dieu qu'il nous aide, par le Christ, notre Seigneur : « *Apprends-moi à bien saisir, à bien juger ... Toi, tu es bon, tu fais le bien : apprend-moi tes commandements ... Que j'aie pour consolation ton amour ... Que vienne à moi ta tendresse, et je vivrai ... Je suis à toi : sauve-moi* ».

Le psaume responsorial dit, en effet :

Apprends-moi à bien saisir, à bien juger : je me fie à tes volontés. Toi, tu es bon, tu fais le bien : apprend-moi tes commandements. Que j'aie pour consolation ton amour selon tes promesses à ton serviteur ! Que vienne à moi ta tendresse, et je vivrai : ta loi fait mon plaisir. Jamais je n'oublierai tes préceptes : par eux tu me fais vivre. Je suis à toi : sauve-moi, car je cherche tes préceptes.

Bien qu'incapable de se sauver tout seul et partagé en lui-même, l'homme est doté d'intelligence et de liberté. Dans l'Évangile, Jésus rabroue ses auditeurs en leur faisant prendre conscience de leur hypocrisie. Ils ne sont ni fous, ni incapables de jugement ! « *Vous savez interpréter l'aspect de la terre et du ciel ; mais ce moment-ci, pourquoi ne savez-vous pas l'interpréter ? Et pourquoi aussi ne*

jugez-vous pas par vous-mêmes ce qui est juste ? » Dès lors, pourquoi les divisions et les désaccords ? Pourquoi cette impossibilité de s'entendre avec ceux qui ne pensent pas comme nous. Pourquoi tant de luttes fratricides ?

En ce temps-là, Jésus disait aux foules : “ Quand vous voyez un nuage monter au couchant, vous dites aussitôt qu’il va pleuvoir, et c’est ce qui arrive. Et quand vous voyez souffler le vent du sud, vous dites qu’il fera une chaleur torride, et cela arrive. Hypocrites ! Vous savez interpréter l’aspect de la terre et du ciel ; mais ce moment-ci, pourquoi ne savez-vous pas l’interpréter ? Et pourquoi aussi ne jugez-vous pas par vous-mêmes ce qui est juste ? Ainsi, quand tu vas avec ton adversaire devant le magistrat, pendant que tu es en chemin mets tout en œuvre pour t’arranger avec lui, afin d’éviter qu’il ne te traîne devant le juge, que le juge ne te livre à l’huissier, et que l’huissier ne te jette en prison. Je te le dis : tu n’en sortiras pas avant d’avoir payé jusqu’au dernier centime ”.

Le dialogue entre chrétiens de diverses confessions, qui est une forme indispensable de vraie mission, requiert lui aussi intelligence et capacité de jugement : une entente et un échange de dons spirituels est toujours possible, à condition de ne pas tomber dans un irénisme stérile et sot.

En ce jour où il est possible de célébrer liturgiquement la mémoire de saint Jean-Paul II, qui fut un missionnaire inlassable et un grand artisan de l’unité des chrétiens, il est bon de relire une de ses homélies, prononcée durant son plus long pèlerinage apostolique qui le conduisit au Bangladesh, à Singapour, aux îles Fidji, en Nouvelle-Zélande, en Australie et aux îles Seychelles. À Christchurch, en Nouvelle-Zélande, le 24 novembre 1986, une célébration œcuménique se déroula dans la cathédrale catholique. Le Pape prononça l’homélie qui nous rapportons ci-après :

“ Frères, la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec votre esprit. Amen ” (Ga 6, 18).

Chers frères et sœurs, chers amis,

je vous remercie d’être venus prendre part à cet acte de prière ; il s’avère que c’est ma première rencontre avec le peuple chrétien de Christchurch. Je m’unis avec grand plaisir aux chefs de l’Église catholique et des autres Communions chrétiennes de Nouvelle-Zélande [...]. Je me réjouis de cette occasion qui exprime ainsi clairement le désir des chrétiens néozélandais, en particulier de vous qui êtes présents ici aujourd’hui, de l’unité que notre Seigneur veut pour ses disciples.

La Nouvelle-Zélande a toujours été un lieu de nouveaux débuts. Vos ancêtres vinrent ici pour trouver une vie meilleure sur une terre riche de promesses. Vous-mêmes, vous avez affrontés les problèmes avec détermination et vous avez cherché à trouver des solutions. C’est dans cet esprit que vous avez affronté les divisions entre les chrétiens. Vous avez participé au dialogue, collaboré à des projets pour la justice, la paix et le bien-être humain, et vous avez essayé de trouver des moyens adéquats permettant aux Églises chrétiennes et aux communautés ecclésiales de travailler et de prier ensemble pour la pleine unité. Jésus-Christ est venu pour réunir les enfants de Dieu qui étaient dispersés (Jn 11, 52). Tel est le dessein de Dieu : que la famille humaine soit une.

C’est l’œuvre du Christ sur la croix qui a réuni l’humanité qui était dispersée. L’Église a été fondée par le Christ à cette fin. C’est précisément dans l’Église qu’à travers l’Esprit Saint l’humanité dispersée doit être réunie. L’Église elle-même est le point de départ de l’union de tous les peuples en Jésus-Christ, unique Seigneur, et elle est le symbole de l’ensemble du

dessein de Dieu. Elle est unie en elle-même afin d'apporter cette unité, cette paix et cette réconciliation qui sont une anticipation du règne de Dieu.

Une telle unité ne peut être qu'un don de Dieu. Elle est beaucoup plus qu'une fédération, une société, un moyen qui permet aux disciples du Christ de faire certaines choses ensemble. " La promesse que nous recevons de Dieu est la promesse de l'unité qui est l'essence de soi-même " (S. Ignatii Antiocheni, Ad Trallianos). C'est une unité qui n'est autre que de participer à la communion qui est la vie intérieure du Père, du Fils et du Saint Esprit. C'est une unité dans la profession de la foi apostolique. C'est une unité dans la vie sacramentelle à travers laquelle Jésus-Christ touche les vies humaines par son salut et conserve la communion des croyants en un seul corps visible. C'est aussi une unité avec l'autorité du Magistère visible de l'Église qui, dans le dessein de Dieu, exprime nécessairement sa communion intérieure. Seule une unité profondément intérieure, tout en étant pleinement visible comme celle-ci, peut s'adapter à la mission du Christ qui consiste à reconstituer le tissu connectif de l'humanité bouleversée par le péché.

Dans la célébration d'aujourd'hui, nous pouvons nous réjouir de ce que, malgré les graves divisions qui subsistent encore entre nous, une réelle communion, bien que limitée, nous lie les uns aux autres. Nous pouvons nous appeler frères et sœurs les uns les autres, car nous appelons Jésus-Christ notre unique Seigneur, nous sommes baptisés en son nom, et nous avons déjà en commun bon nombre de ses dons de salut. Cependant, nous devons reconnaître avec honnêteté que de réelles différences entre nous rendent notre communion incomplète. C'est une communion à laquelle manque encore " cette unité que Jésus-Christ a voulu dispenser à tous ceux qu'il a régénérés et vivifiés pour former un seul Corps en vue d'une vie nouvelle " (Unitatis Redintegratio, 3). Telle est la mesure de notre devoir œcuménique. C'est ce qui suscite nos efforts continuels de dialogue théologique. Étant donné que l'unité que veut le Christ pour son Église est une unité dans la foi, nous ne pouvons pas nous contenter de moins. Nous devons travailler pour elle grâce à un processus de dialogue honnête soutenu par la prière, sans compromis avec la vérité ; pour faire face aux exigences des enseignements de Jésus-Christ ; et sans nous contenter d'un christianisme réduit, toujours en vivant selon la vérité dans la charité (cf. Ep 4, 15).

Ici, en Nouvelle-Zélande, vous avez prouvé la force de l'engagement que l'Église catholique met dans le mouvement œcuménique, un engagement dont je vous assure qu'il est irréversible. En même temps, je suis conscient du fait que la participation catholique pose de nouvelles exigences aux autres Églises et Communautés ecclésiales qui participent au mouvement œcuménique, car nous y prenons part en suivant les principes catholiques de l'œcuménisme formulés dans le décret sur l'œcuménisme du Concile Vatican II. Nous sommes convaincus que l'objectif n'est pas simplement d'être ensemble ; il n'est autre que la plénitude de la communion dans une unité visible, organique. Le chemin œcuménique ne peut pas être un chemin réducteur. C'est, au contraire, un voyage de croissance dans la plénitude du Christ, la plénitude de l'unité. C'est un voyage où les Églises et les Communautés ecclésiales qui y prennent part doivent avoir un authentique respect réciproque pour leurs dons et traditions, en s'aidant les unes les autres vers l'unité dans la foi qui seule peut nous permettre d'être une unique Église et de partager une seule Eucharistie.

Tel est l'objectif de notre dialogue et de notre réflexion théologique, de notre étude commune des Écritures, de notre collaboration pour poursuivre la justice et la paix et pour servir les besoins humains, de notre témoignage commun et de notre prière commune.

C'est un objectif qui ne peut pas être atteint sans une prière, une pénitence et une conversion du cœur ferventes. Car, à la fin, ce n'est pas nous qui réaliserons l'unité de tous les chrétiens ; nous ne pouvons que nous préparer à coopérer avec ce que Dieu fait afin de la mettre en œuvre.

Étant donné que beaucoup a été fait, ici, en Nouvelle-Zélande, pour réunir les chrétiens, et comme il existe un désir fort de communion plus étroite, j'ai saisi l'occasion de notre prière et de la consécration de la chapelle de l'Unité dans cette cathédrale pour vous parler de quelques thèmes centraux de la tâche œcuménique. Soyez forts et fidèles pour y consacrer vos meilleures énergies, en sachant que Celui qui a commencé cette bonne œuvre " en poursuivra l'accomplissement jusqu'au Jour du Christ Jésus " (Ph 1, 6). Amen.

23 octobre 2021

Samedi, 29^{ème} semaine du Temps ordinaire

Rm 8, 1-11

Ps 23

Lc 13, 1-9

Le chapitre VIII est le point central de la lettre aux Romains, le plus cité par les Pères de l'Église. Il s'ouvre par une déclaration triomphale : nous ne sommes plus sous la domination de la Loi ancienne mais, dans le Christ Jésus qui œuvre dans l'Église, nous sommes sous la loi de l'Esprit, qui nous donne la vie, la liberté et la paix.

C'est l'Esprit qui nous guide vers la justice et que nous donnera la vie après la mort. L'essentiel pour nous est de demeurer dans le Christ, sous la conduite de l'Esprit et ne pas vivre selon la chair :

Frères, pour ceux qui sont dans le Christ Jésus, il n'y a plus de condamnation. Car la loi de l'Esprit qui donne la vie dans le Christ Jésus t'a libéré de la loi du péché et de la mort. En effet, quand Dieu a envoyé son propre Fils dans une condition charnelle semblable à celle des pécheurs pour vaincre le péché, il a fait ce que la loi de Moïse ne pouvait pas faire à cause de la faiblesse humaine ; il a condamné le péché dans l'homme charnel. Il voulait ainsi que l'exigence de la Loi s'accomplisse en nous, dont la conduite n'est pas selon la chair mais selon l'Esprit.

En effet, ceux qui se conforment à la chair tendent vers ce qui est charnel ; ceux qui se conforment à l'Esprit tendent vers ce qui est spirituel ; et la chair tend vers la mort, mais l'Esprit tend vers la vie et la paix. Car la tendance de la chair est ennemie de Dieu, elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, elle n'en est même pas capable. Ceux qui sont sous l'emprise de la chair ne peuvent pas plaire à Dieu.

Or, vous, vous n'êtes pas sous l'emprise de la chair, mais sous celle de l'Esprit, puisque l'Esprit de Dieu habite en vous. Celui qui n'a pas l'Esprit du Christ ne lui appartient pas. Mais si le Christ est en vous, le corps, il est vrai, reste marqué par la mort à cause du péché, mais l'Esprit vous fait vivre, puisque vous êtes devenus des justes. Et si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Jésus, le Christ, d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous.

Après la lecture de l'épître, nous avons besoin de christianiser le psaume 23 : la montagne du Seigneur, c'est le Christ, qui, pour nous, s'est fait chemin, vérité et vie. Demeurer en lui équivaut pour nous à être dans le lieu saint de Dieu. Ce n'est qu'en vivant en lui que nous pourrions conserver nos mains innocentes et notre cœur pur, obtenir la bénédiction et la justice et appartenir à la génération de ceux qui cherchent Dieu.

Au Seigneur, le monde et sa richesse, la terre et tous ses habitants ! C'est lui qui l'a fondée sur les mers et la garde inébranlable sur les flots. Qui peut gravir la montagne du Seigneur et se tenir dans le lieu saint ? L'homme au cœur pur, aux mains innocentes, qui ne livre pas

son âme aux idoles. Il obtient du Seigneur, la bénédiction, et de Dieu son Sauveur la justice. Voici le peuple de ceux qui le cherchent ! Voici Jacob qui recherche sa face.

L'Évangile met en garde contre les jugements hâtifs et injustes, qui sont purement humains, mais il met par contre en relief l'exigence de la conversion : « *si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de même* » répétée à deux reprises. D'autre part, la parabole du figuier stérile, qui vient tout de suite après, annonce aussi que le temps et la patience de Dieu ne sont pas ceux des hommes. Il sait attendre, car il sait que le fruit viendra, à condition que celui qui cultive l'arbre utilise les moyens nécessaires pour le produire. La possibilité de la condamnation (« *Peut-être donnera-t-il du fruit à l'avenir. Sinon tu le couperas* »), la patience et la miséricorde de l'attente, particulièrement soulignées dans tout l'Évangile de Luc, sont clairement mises en relief.

Un jour, des gens rapportèrent à Jésus l'affaire des Galiléens que Pilate a fait massacrer, mêlant leur sang à celui des sacrifices qu'ils offraient. Jésus leur répondit : “ Pensez-vous que ces Galiléens étaient de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens, pour avoir subi un tel sort ? Eh bien, je vous dis : pas du tout ! Mais si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de même. Et ces dix-huit personnes tuées par la chute de la tour de Siloé, pensez-vous qu'elles étaient plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem ? Eh bien, je vous dis : pas du tout ! Mais si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de même ”.

Jésus disait encore cette parabole : “ Quelqu'un avait un figuier planté dans sa vigne. Il vint chercher du fruit sur ce figuier, et n'en trouva pas. Il dit alors à son vigneron : ‘ Voilà trois ans que je viens chercher du fruit sur ce figuier, et je n'en trouve pas. Coupe-le. À quoi bon le laisser épuiser le sol ? ’. Mais le vigneron lui répondit : ‘ Maître, laisse-le encore cette année, le temps que je bêche autour pour y mettre du fumier. Peut-être donnera-t-il du fruit à l'avenir. Sinon tu le couperas ’ ”.

Le Christ a donné sa vie pour nous et, après sa résurrection d'entre les morts, il a envoyé l'Esprit. La mission de l'Esprit Saint, avec ses rappels répétés dans le cœur humain, tend à la conversion, à un changement de mentalité et de conduite. L'Esprit donne la vraie liberté, ôte toute peur, permet d'affronter le danger et la mort, dans la certitude que « *si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Jésus, le Christ, d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous* ».

L'invasion libératrice de l'Esprit a totalement libéré le cœur et l'esprit de Mgr Oscar Romero, évêque de San Salvador, quand il avait 60 ans. On ne peut certes pas affirmer que sa vie sacerdotale et épiscopale ne donna pas de fruits, comme cela se produisait pour le figuier stérile de l'Évangile, mais l'image utilisée par Jésus s'applique à Mgr Romero, en ce sens que pendant des années sa mentalité cléricalisée, la peur et la trop grande prudence l'empêchèrent de donner tous les fruits que Dieu exigeait de lui. Les conditionnements de sa nature et du milieu environnant l'avaient amené à ne pas s'opposer à la violation incessante des droits de l'homme, ni aux répressions injustes qui advenaient dans son pays. Mais l'assassinat de son ami très proche, le jésuite Rutilio Grande, et de deux paysans, changèrent complètement sa conduite. Dès lors, ses prédications furent toujours une dénonciation claire des exactions et une prise de position ferme en faveur des pauvres et des plus petits. Il mourut assassiné le 24 mars 1980, pendant qu'il célébrait l'Eucharistie. C'est le premier saint martyr d'Amérique centrale.

(De l'homélie prononcée pour les funérailles du Père jésuite Rutilio Grande, assassiné le 12 mars 1977).

S'il s'agissait de simples funérailles, chers frères, je vous parlerais ici de mes relations humaines et personnelles avec le père Rutilio, que je considère comme un frère. À certains moments culminants de ma vie, il a été très proche de moi et je n'oublierai jamais ses gestes, mais ce n'est pas le moment de penser aux choses personnelles ! Il nous faut recueillir de ce cadavre un message valable pour nous tous qui continuons notre pèlerinage sur la terre.

Ce message, je veux le prendre des mots mêmes du Pape, qui est présent ici à travers son représentant, le nonce apostolique, que je remercie car il donne à notre image d'Église ce sens d'unité que je ressens en ce moment, en ces heures tragiques, dans tout l'archidiocèse : le sens d'unité qui est comme la floraison rapide de ces sacrifices que l'Église est en train d'offrir.

Le message de Paul VI, quand il nous parle de l'évangélisation, nous fournit les lignes directrices pour comprendre Rutilio Grande. " Quelle contribution donne l'Église à cette voix universelle pour la libération de tant de misère ? ". Et le Pape rappelle que, lors du Synode de 1974, les voix des évêques du monde entier, représentées principalement par les évêques du tiers monde, criaient : " L'angoisse de ces peuples affamés, indigents, exclus ". L'Église ne peut pas être absente dans cette lutte de libération, mais sa présence dans cette lutte pour soulager, pour anoblir l'homme, doit être un message, une présence très originale, une présence que le monde ne sera pas en mesure de comprendre, mais qui porte en elle le germe, le pouvoir de la victoire, du succès. Le Pape affirme : " L'Église offre cette lutte libératrice du monde, par le biais d'hommes libérateurs, mais auxquels elle donne une inspiration de foi, une doctrine sociale qui se base sur sa prudence et sur son existence, pour se traduire en engagements concrets et surtout donne une motivation d'amour, d'amour fraternel ".

Telle est la libération de l'Église. Voilà pourquoi le Pape dit : " Elle ne peut pas être confondue avec d'autres mouvements de libération sans horizons ultra-terrestres, sans horizons spirituels ". Surtout, une inspiration de foi, et ça c'est le père Rutilio Grande : un prêtre, un chrétien qui, à son baptême et à son ordination sacerdotale, a fait une profession de foi : " Je crois en Dieu le Père, révélé par le Christ son Fils, qui aime et qui invite à aimer. Je crois en une Église qui est un signe de cette présence de l'amour de Dieu dans le monde, où les hommes se serrent la main et se rencontrent en frères. Une illumination de foi qui différencie de toute libération de type politique, économique, terrestre qui ne va pas au-delà des idéologies, des intérêts et des choses qui restent sur la terre ».

Frères, aucune des personnes présentes ne doit penser que cette réunion autour du père Grande comporte une intention politique, une intention sociologique ou économique. C'est une réunion de foi : une foi qui, à travers son cadavre, mort dans l'espérance, s'ouvre à des horizons éternels.

La libération que le père Grande prêchait est inspirée par la foi, une foi qui nous parle d'une vie éternelle. Une fois qu'il offre désormais, accompagné par deux paysans, dans sa totalité, dans sa perfection, le visage levé au ciel : la libération qui finit par le bonheur en Dieu, la libération qui nous arrache au péché par le repentir, la libération qui s'appuie sur le Christ, unique force salvatrice. Telle est la libération que Rutilio Grande a prêchée et c'est pour cela qu'il a vécu le message de l'Église.

Elle nous donne des hommes libérateurs avec une inspiration de foi et unis à cette inspiration de foi. En second lieu, des hommes qui mettent une doctrine à la base de leur prudence et de leur existence : la doctrine sociale de l'Église, la doctrine sociale de l'Église qui dit aux hommes que la religion chrétienne ne se situe pas seulement dans un sens horizontal, spiritualiste, qui oublie la misère qui l'entoure. Elle consiste aussi à regarder vers Dieu et, à partir de Dieu, regarder le prochain comme un frère et sentir que " tout ce que vous aurez fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous l'aurez fait ". Une doctrine sociale qui soit connue des mouvements qui sont sensibles aux questions sociales ! Ils ne s'exposeraient pas à des échecs ou à une vision myope, qui ne leur fait voir que les choses temporelle, structures du temps. Et tant que l'on ne vit pas une conversion du cœur, avec une doctrine éclairée par la foi pour organiser la vie selon le cœur de Dieu, tout sera faible, révolutionnaire, passager, violent. Rien de cela n'est chrétien [...] La doctrine sociale de l'Église : c'était ce que prêchait le père Rutilio Grande et, comme parfois celle-ci est incomprise au point d'arriver à l'assassinat, c'est pour cela que le père Rutilio Grande est mort. Une doctrine sociale de l'Église qui a été confondue avec une doctrine politique qui dérange le monde : une doctrine sociale de l'Église que l'on veut calomnier en la traitant de subversive...

24 octobre 2021

Dimanche, 30^{ème} semaine du Temps ordinaire – Année B

Journée Mondiale des Missions 2021

Jr 31, 7-9

Ps 125

He 5, 1-6

Mc 10, 46-52

Le thème principal de ce dimanche est la compassion de Dieu, son amour paternel qui, d'une part, dans l'ancienne alliance, secourt son peuple et le guide vers le salut et, dans la nouvelle alliance, sauve le monde à travers l'unique médiateur Jésus-Christ : d'autre part, la conscience de la pauvreté humaine qui crie vers le Seigneur en quête d'aide et de miséricorde.

Dans la première lecture du prophète Jérémie, le Seigneur souligne que, dans la grande foule de ceux qu'il ramène de l'exil babylonien, il y a *l'aveugle et le boiteux, la femme enceinte et la jeune accouchée*, c'est-à-dire les plus nécessiteux, qui ont davantage besoin du secours divin, car il n'oublie personne.

Tout le peuple des déportés était parti en pleurant, forcé de partir en exil, dans une condition d'esclavage et d'éloignement, loin de la patrie et du temple. Désormais Dieu assure, en revanche, que tous, forts et faibles, seront ramenés au milieu des consolations : *je les conduis vers les cours d'eau par un droit chemin où ils ne trébucheront pas. Car je suis un père pour Israël, Éphraïm est mon fils aîné :*

Ainsi parle le Seigneur : Poussez des cris de joie pour Jacob, acclamez la première des nations ! Faites raisonner vos louanges et criez tous : “ Seigneur sauve ton peuple, le reste d'Israël ! ”. Voici que je les fais revenir du pays du nord, que je les rassemble des confins de la terre ; parmi eux, tous ensemble, l'aveugle et le boiteux, la femme enceinte et la jeune accouchée : c'est une grande assemblée qui revient. Ils avancent dans les pleurs et les supplications, je les mène, je les conduis vers les cours d'eau par un droit chemin où ils ne trébucheront pas. Car je suis un père pour Israël, Éphraïm est mon fils aîné.

Le psaume responsorial, écrit après le retour au pays et après les déceptions dues aux nouvelles difficultés qui sont survenues, évoque la joie inespérée du retour :

Quand le Seigneur ramena les captifs à Sion, nous étions comme en rêve ! Alors notre bouche était pleine de rires, nous poussions des cris de joie. Alors on disait parmi les nations : “ Quelles merveilles fait pour eux le Seigneur ! ”. Quelles merveilles le Seigneur fit pour nous : nous étions en grande fête.

Nous étions... Le Seigneur avait accompli des miracles pour nous, mais maintenant nous sommes devenus en proie aux contrariétés et aux souffrances. Mais nous ne perdons pas espoir et c'est pourquoi nous crions vers toi qui, seul, peut nous sauver :

Ramène, Seigneur, nos captifs, comme les torrents au désert. Qui sème dans les larmes moissonne dans la joie. Il s'en va, il s'en va en pleurant, il jette la semence ; il s'en vient, il s'en vient dans la joie, il rapporte les gerbes.

Le Pape François écrit dans son Message aux Œuvres Pontificales Missionnaires du 21 mai 2020 :

La joie d'annoncer l'Évangile brille toujours sur fond d'une mémoire reconnaissante. Les Apôtres n'ont jamais oublié le moment où Jésus a touché leur cœur : “ C'était environ la dixième heure, c'est-à-dire quatre heures du soir ” (Jn 1, 39). L'histoire de l'Église brille lorsque la gratitude se manifeste en elle pour l'initiative gratuite de Dieu, parce que “ c'est lui qui nous a aimés ” le premier (1 Jn 4, 10), parce que “ c'est Dieu seul qui donne la croissance ” (1 Co 3, 7). La prédilection aimante du Seigneur nous surprend et l'émerveillement, de par sa nature, ne peut pas être possédé ou imposé par nous. On ne peut pas “ s'émerveiller de force ”. Ce n'est que de cette manière que le miracle de la gratuité, du don gratuit de soi-même, peut s'accomplir. Même la ferveur missionnaire ne peut jamais être obtenue à la suite d'un raisonnement ou d'un calcul. Le fait de se mettre “ en état de mission ” est un reflet de la gratitude. C'est la réponse de celui qui par gratitude se rend docile à l'Esprit, et donc est libre. Sans percevoir la prédilection du Seigneur, qui nous rend reconnaissants, même la connaissance de la vérité, voire la connaissance même de Dieu, affichées comme une propriété à atteindre par ses propres forces, deviendrait en fait une “ lettre qui tue ” (cf. 2 Co 3, 6), comme l'ont montré in primis Saint Paul et Saint Augustin. Ce n'est que dans la liberté de la gratitude que l'on reconnaît vraiment le Seigneur. A l'inverse, il est inutile et surtout inapproprié d'insister pour présenter la mission et la proclamation de l'Évangile comme si elles étaient un devoir contraignant, une sorte “ d'obligation contractuelle ” des baptisés.

La deuxième lecture nous présente Jésus à qui Dieu le Père dit ceci : « Tu es mon fils, moi, aujourd'hui je t'ai engendré...Tu es prêtre à jamais, selon l'ordre du roi Melchisédech ». Il s'est revêtu de notre faiblesse et c'est précisément pour cela qu'il peut éprouver de la compassion et être le médiateur efficace – l'unique vrai Médiateur – entre Dieu et les hommes, qui s'est fait chair pour racheter nos péchés.

Tout grand prêtre est pris parmi les hommes ; il est établi pour intervenir en faveur des hommes dans leurs relations avec Dieu ; il doit offrir des dons et des sacrifices pour les péchés. Il est capable de compréhension envers ceux qui commettent des fautes par ignorance ou par égarement, car il est, lui aussi, rempli de faiblesse ; et, à cause de cette faiblesse, il doit offrir des sacrifices pour ses propres péchés comme pour ceux du peuple. On ne s'attribue pas cet honneur à soi-même, on est appelé par Dieu, comme Aaron. Il en est bien ainsi pour le Christ : il ne s'est pas donné à lui-même la gloire de devenir grand prêtre ; il l'a reçue de Dieu, qui lui a dit : Tu es mon Fils, moi, aujourd'hui, je t'ai engendré, car il lui a dit aussi dans un autre psaume : Tu es prêtre de l'ordre de Melchisédech pour l'éternité.

Nous pouvons recourir à Jésus, qui connaît nos épreuves et nos misères, en criant : « Fils de David, prends pitié de moi ! ». Et, si les circonstances ou les personnes cherchent à nous empêcher de crier, nous pouvons crier encore plus fort, car sans nul doute il nous appellera à lui et notre foi nous sauvera :

En ce temps-là, tandis que Jésus sortait de Jéricho avec ses disciples et une foule nombreuse, le fils de Timée, Bartimée, un aveugle qui mendiait, était assis au bord du chemin. Quand il entendit que c'était Jésus de Nazareth, il se mit à crier : “ Fils de David, Jésus, prends pitié de moi ! ”. Beaucoup de gens le rabrouaient pour le faire taire, mais il criait de plus belle : “ Fils de David, prends pitié de moi ! ”. Jésus s'arrête et dit : “ Appelez-le ! ”. On appelle donc l'aveugle, et on lui dit : “ Confiance, lève-toi ; il t'appelle ”. L'aveugle jeta son manteau, bondit et courut vers Jésus.

Prenant la parole, Jésus lui dit : “ Que veux-tu que je fasse pour toi ? ”. L'aveugle lui dit : “ Rabbouni, que je retrouve la vue ! ”. Et Jésus lui dit : “ Va, ta foi t'a sauvé ”. Aussitôt l'homme retrouva la vue et il suivait Jésus sur le chemin.

Aujourd'hui la lecture proposée est celle du Message du Pape François pour la Journée Mondiale des Missions 2021 (http://www.vatican.va/content/francesco/fr/messages/missions/documents/papa-francesco_20210106_giornata-missionaria2021.html).

25 octobre 2021

Lundi, 30^{ème} semaine du Temps ordinaire

Rm 8, 12-17

Ps 67

Lc 13, 10-17

La vie chrétienne implique une décision, un choix : entre la chair et l'Esprit, entre la mort et la vie. Celui qui choisit l'Esprit et se laisse guider par Lui devient vraiment fils de Dieu, frère du Christ, et non plus un esclave de la Loi. Et, s'il est fils, il est aussi cohéritier du Christ, à condition d'en partager les souffrances. Indéniablement, une vie dans l'Esprit est très exigeante, pas facile, mais c'est la vraie vie, qu'il vaut la peine de vivre : l'Esprit nous atteste continuellement que nous sommes enfants de Dieu que, par l'Esprit, nous pouvons appeler " papa ", que nous sommes en chemin vers la gloire, que chacune de nos souffrances, unie à celle du Christ, nous conduira au bonheur éternel :

Frères, nous avons une dette, mais elle n'est pas envers la chair pour devoir vivre selon la chair. Car si vous vivez selon la chair, vous allez mourir ; mais si, par l'Esprit, vous tuez les agissements de l'homme pécheur, vous vivrez.

En effet, tous ceux qui se laissent conduire par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu. Vous n'avez pas reçu un esprit qui fait de vous des esclaves et vous ramène à la peur ; mais vous avez reçu un esprit qui fait de vous des fils ; et c'est en lui qui nous crions : " Abbà ! ", c'est-à-dire : Père ! C'est donc l'Esprit Saint lui-même qui atteste à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Puisque nous sommes ses enfants, nous sommes aussi ses héritiers : héritiers de Dieu, héritiers avec le Christ, si du moins nous souffrons avec lui pour être avec lui dans la gloire.

Pour nous qui avons reçu la plénitude de la Révélation, l'antique psaume ne chante pas seulement la libération de l'esclavage, mais il chante la libération totale opérée par Dieu, par le Christ, dans l'Esprit Saint : les ennemis s'enfuient, tandis que les justes se réjouissent, exultent et chantent. Personne ne doit plus avoir peur, pas même les plus faibles et défavorisés, car Dieu est père des orphelins et défenseur des veuves ; il ne laisse personne seul, il libère les prisonniers, il sert et il sauve ; au-delà de la mort, c'est lui que nous trouvons :

Dieu se lève et ses ennemis se dispersent, ses adversaires fuient devant sa face. Mais les justes sont en fête, ils exultent ; devant la face de Dieu ils dansent de joie. Père des orphelins, défenseur des veuves, tel est Dieu dans sa sainte demeure. À l'isolé, Dieu accorde une maison ; aux captifs, il rend la liberté. Que le Seigneur soit béni ! Jour après jour, ce Dieu nous accorde la victoire. Le Dieu qui est le nôtre est le Dieu des victoires, et les portes de la mort sont à Dieu, le Seigneur.

Dans l'épisode que rapporte l'Évangile, nous pouvons discerner dans les actions de Jésus le service, le salut, la liberté dont parlent l'épître et le psaume responsorial. Le Christ est le vrai Fils, conduit par

l'Esprit, celui qui accomplit le salut, qui a pitié des pauvres, le Seigneur du sabbat, celui à qui appartient la loi, le libérateur des chaînes de Satan :

En ce temps-là, Jésus était en train d'enseigner dans une synagogue, le jour du sabbat. Voici qu'il y avait là une femme, possédée par un esprit qui la rendait infirme depuis dix-huit ans ; elle était toute courbée et absolument incapable de se redresser.

Quand Jésus la vit, il l'interpella, et lui dit : “ Femme, te voici délivrée de ton infirmité ”. Et il lui imposa les mains. À l'instant même elle redevint droite et rendait gloire à Dieu.

Alors le chef de la synagogue, indigné de voir Jésus faire une guérison le jour du sabbat, prit la parole et dit à la foule : “ Il y a six jours pour travailler ; venez donc vous faire guérir ces jours-là, et non pas le jour du sabbat ”.

Le Seigneur lui répondit : “ Hypocrites ! chacun de vous, le jour du sabbat, ne détache-t-il pas de la mangeoire son bœuf ou son âne pour le mener boire ? Alors cette femme, une fille d'Abraham, que Satan avait liée voici dix-huit ans, ne fallait-il pas la délivrer de ce lien le jour du sabbat ? ”.

À ces paroles de Jésus, tous ses adversaires furent remplis de honte, et toute la foule était dans la joie à cause de toutes les actions éclatantes qu'il faisait.

En ce Mois missionnaire, nous proposons l'exemple d'un digne disciple du Christ, qui a vécu les valeurs que nous avons lues dans saint Paul et dans l'Évangile de Luc : saint Pierre Chanel, protomartyr et Patron de l'Océanie. Il ne vécut pas selon la chair, mais selon l'Esprit et, avec une extraordinaire douceur et mansuétude, il prêcha le Christ et la liberté des enfants de Dieu à ceux qui, esclaves des esprits mauvais, vivaient dans la peur. Durant sa brève vie missionnaire sur l'île de Futuna, beaucoup exultaient à sa prédication et se sentaient poussés à la conversion, tandis que ses adversaires avaient honte et tramaient contre lui, comme dit l'Évangile d'aujourd'hui. Comme pour Jésus, les fruits de son travail et de son sacrifice ont mûri après sa mort.

Voici l'éloge que fait de lui la seconde lecture de l'Office des Lectures, au jour de sa mémoire facultative, fêtée le 28 avril, date anniversaire de son martyre :

Éloge de saint Pierre Chanel, prêtre et martyr

Tout de suite après avoir embrassé la vie religieuse dans la Congrégation de Marie, suite à sa demande, Pierre fut envoyé dans les missions de l'Océanie et débarqua sur l'île de Futuna située dans l'océan Pacifique, où le nom du Christ n'avait pas encore été annoncé. Un religieux laïc qui fut toujours avec lui raconte sa vie missionnaire par ses mots : « Au milieu de ses peines, brûlé par la chaleur du soleil, souvent affaibli par la faim, il rentrait chez lui trempé de sueur, épuisé de fatigue, mais toujours avec un esprit fort, ardent et content comme s'il revenait d'un lieu de délices : et ceci pas seulement une fois, mais presque tous les jours. Il avait coutume de ne jamais rien refuser aux habitants de Futuna, pas même à ceux qui le persécutaient, les excusant toujours et ne les repoussant jamais, même s'ils étaient grossiers et importuns. Il était plein d'une douceur sans égale et de toutes les façons, sans exclure personne ».

Il n'est donc pas étonnant qu'il soit appelé “ homme au cœur d'or ” par les habitants, lui qui avait dit une fois à un de ses confrères : « Dans une mission si difficile, nous devons être des saints ».

Peu à peu, il annonça le Christ et l'Évangile, mais il recueillait peu de fruits. Cependant il accomplissait son œuvre missionnaire humaine et religieuse avec une invincible constance, en s'appuyant sur l'exemple et sur les paroles du Christ : « L'un sème, l'autre moissonne » (cf. Jn 4, 37). Voilà pourquoi il ne cessait de demander de l'aide à la Mère de Dieu, dont il était très dévot. Sa prédication de la religion chrétienne détruisit le culte des esprits mauvais que les notables de Futuna soutenaient pour pouvoir maintenir les gens sous leur domination. Par conséquent, ils lui provoquèrent une mort très douloureuse, en espérant que la disparition de Pierre aurait détruit les semences de la religion chrétienne qu'il avait répandues. Mais, la veille de son martyre, il avait dit lui-même : « Peu importe si je meurs ; la religion du Christ est ainsi plantée sur cette île qu'elle ne sera pas déracinée avec ma mort ».

Le sang du martyr profita avant tout aux habitants de Futuna qui, quelques années plus tard, embrassèrent tous la foi au Christ, mais aussi à toutes les autres îles de l'Océanie, où il existe toujours de florissantes Églises chrétiennes qui considèrent et invoquent Pierre comme leur protomartyr.

Ce qui frappe, dans la figure de ce jeune prêtre mariste (il avait quitté le clergé séculier pour entrer dans la Société de Marie, précisément dans l'espoir d'être envoyé en mission), c'est l'extraordinaire douceur et le solide réalisme avec lesquels il avait affronté son insertion dans l'environnement difficile de cette île perdue au milieu de l'océan, qui lui avait été confiée comme lieu de mission : les deux premières années, où il avait appris à grand peine cette langue difficile, il se dévoua au service, à la pacification des hostilités entre deux tribus en lutte entre elles, au soin des nécessiteux et des mourants, avec affabilité, mansuétude et une charité humble et miséricordieuse, si bien qu'il mérita vraiment le titre d'« homme au cœur excellent », comme l'appelaient les autochtones.

Il disait : « *Que personne ne se plaigne ni ne s'afflige à notre égard, car je trouve mon sort et celui de mes frères dignes d'envie, et je ne voudrais la céder pour rien au monde* ». Et encore : « *Pour autant que je suis indigne de la sublimité de ma vocation, je ne voudrais l'échanger pour un royaume* ».

Le martyre très cruel qui lui fut infligé au bout de trois années de mission, à l'âge de trente-huit ans, fut le couronnement d'une vie vécue dans l'Esprit Saint, dans l'amour de Marie, dans le don de soi, dans une extraordinaire bonté d'âme, dans la courtoisie du caractère et dans une patience héroïque.

Alors que le coup final lui fut infligé avec une hachette qui lui fracassa le crâne, le Père Pierre prononça ses mots : *Malie fuai*, c'est-à-dire *C'est bien pour moi*, confirmant ainsi la pleine acceptation du martyre. Quelques mois plus tard, un confrère vint à Futuna pour emporter sa dépouille et la transporter en Nouvelle-Zélande. Les indigènes lui manifestèrent leur douleur pour ce qui s'était passé et demandèrent qu'un nouveau missionnaire soit envoyé dans l'île.

26 octobre 2021

Mardi, 30^{ème} semaine du Temps ordinaire

Rm 8, 18-25

Ps 125

Lc 13, 18-21

Frères, j'estime qu'il n'y a pas de commune mesure entre les souffrances du temps présent et la gloire qui va être révélée pour nous. En effet, la création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu.

Car la création a été soumise au pouvoir du néant, non pas de son plein gré, mais à cause de celui qui l'a livrée à ce pouvoir. Pourtant, elle a gardé l'espérance d'être, elle aussi, libérée de l'esclavage de la dégradation, pour connaître la liberté de la gloire donnée aux enfants de Dieu.

Nous le savons bien, la création tout entière gémit, elle passe par les douleurs d'un enfantement qui dure encore. Et elle n'est pas seule. Nous aussi, en nous-mêmes, nous gémissons ; nous avons commencé à recevoir l'Esprit Saint, mais nous attendons notre adoption et la rédemption de notre corps.

Car nous avons été sauvés, mais c'est en espérance ; voir ce qu'on espère ce n'est plus espérer : ce que l'on voit, comment peut-on l'espérer encore ? Mais nous, qui espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons avec persévérance.

Dans le passage de la lettre aux Romains de ce jour, saint Paul nous offre un cadre précis du monde racheté par le Christ et nous présente, avec un réalisme extrême, mais aussi avec espérance, la condition actuelle de l'homme et de toute la création.

Bien que sauvé, bien qu'ayant été fait fils de Dieu, l'homme vit dans la douleur, dans l'attente d'un accomplissement non encore atteint. Nous avons reçu l'Esprit Saint, mais seulement comme caution ; nous possédons les prémisses de l'Esprit, non la plénitude, et notre corps n'a pas encore été totalement racheté. Toute la création participe aussi à cette souffrance et à cette attente, par la faute de l'homme qui, par le péché, l'a faite entrer dans l'esclavage de la corruption.

Mais, dit saint Paul, l'homme et la création, dans cet état de caducité et de douleur, vivent non pas une mort, mais une gestation en vue de l'enfantement. Celle-ci comporte naturellement angoisse et souffrance, mais elle va vers la vraie vie : l'homme et la création tendent à la gloire qu'ils ne voient pas encore, mais qu'ils attendent de voir. Les conditions pour voir ce qui ne se voit pas encore consistent à l'attendre avec espérance et avec persévérance.

Et le psaume responsorial offre tout de suite un exemple de renaissance, même s'il ne s'agit pas encore d'un bonheur complet, car nous sommes encore sur la terre. Les déportés de Babylone, bien qu'en petit nombre et au milieu de graves difficultés, sont revenus libre sur leur terre ! « *Nous étions comme en rêve* », dit le psalmiste. Le Seigneur sait que ses créatures ne peuvent pas vivre sans joie, même fragile et provisoire, et dans sa tendresse il tempère les épreuves de l'exil enduré. Il nous met à l'épreuve, il teste notre fidélité, il veut que nous lui témoignions l'espérance et la persévérance,

mais il ne nous fait manquer ni de grandes joies après des périodes de souffrances aiguës, ni de petites joies quotidiennes qui nous permettent d'avancer heureux, même au milieu des tribulations :

Quand le Seigneur ramena les captifs à Sion, nous étions comme en rêve ! Alors notre bouche était pleine de rires, nous poussions des cris de joie. Alors on disait parmi les nations : “ Quelles merveilles fait pour eux le Seigneur ! ”. Quelles merveilles le Seigneur fit pour nous : nous étions en grande fête. Ramène, Seigneur, nos captifs, comme les torrents au désert. Qui sème dans les larmes moissonne dans la joie. Il s'en va, il s'en va en pleurant, il jette la semence ; il s'en vient, il s'en vient dans la joie, il rapporte les gerbes.

L'Évangile du jour est singulièrement en harmonie avec l'épître et le psaume : il nous offre beaucoup de confiance et d'espérance.

En ce temps-là, Jésus disait : “ À quoi le règne de Dieu est-il comparable, à quoi vais-je le comparer ? Il est comparable à une graine de moutarde qu'un homme a prise et jetée dans son jardin. Elle a poussé, elle est devenue un arbre, et les oiseaux du ciel ont fait leur nid dans ses branches ”. Il dit encore : “ À quoi pourrai-je comparer le règne de Dieu ? Il est comparable au levain qu'une femme a pris et enfoui dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que toute la pâte ait levé ”.

L'image du royaume de Dieu que nous offre saint Luc est simple et familière, au point de n'effrayer personne. *Le règne de Dieu est comparable à une graine de moutarde ... Il est comparable au levain ...* La graine de moutarde et le levain sont de petites choses, à notre portée, et pourtant ils possèdent en eux une force extraordinaire, qui ne vient certainement pas de nous. Nous avons la capacité et la responsabilité de bien utiliser ces éléments, de les faire servir l'objectif pour lequel Dieu les a créés : semer la graine dans notre jardin ou mélanger le levain dans notre farine pour la croissance du royaume de Dieu. Nous sommes nous, mais c'est la grâce de Dieu qui fait grandir, sans que nous sachions comment. « *La mystérieuse fécondité de la mission ne consiste pas dans nos intentions, dans nos méthodes, dans nos élans et dans nos initiatives, mais elle repose précisément dans ce vertige : le vertige que l'on ressent devant les paroles de Jésus, quand il dit : “ sans moi vous ne pouvez rien faire ”* » (Pape François, *Sans Jésus nous ne pouvons rien faire : être missionnaire aujourd'hui dans le monde* [Notre traduction]).

Le royaume de Dieu grandit en nous, à condition toutefois que nous prenions conscience de notre pauvreté et de l'incapacité de nous sauver tout seuls. Le Christ, par sa vie, sa mort et sa résurrection, nous a sauvés : nous devons seulement le croire, l'espérer et offrir notre petite collaboration à ce salut, que nous ne voyons pas encore dans sa totalité. Adorons l'initiative et le don que nous recevons et agissons avec confiance en faisant tout ce que nous pouvons faire, même si c'est peu. Et cherchons à être reconnaissants pour la miséricorde dont nous sommes l'objet de la part de Dieu.

Notre collaboration à la grâce est toujours une œuvre missionnaire, c'est même la seule œuvre véritablement missionnaire, car le témoignage de la vie est la forme d'apostolat la plus convaincante. Et cela spécialement si le témoignage est lié à une grande souffrance, vécue avec amour, et même avec joie et le sourire aux lèvres.

C'est ce qui est advenu à une sainte libanaise, Rafqa Choboq Ar-Rayes, morte en 1914 et canonisée par le Pape Jean-Paul II le 10 juin 2001 :

En canonisant la Bienheureuse Rafqa Choboq Ar-Rayès, l'Église met en lumière d'une manière toute particulière le mystère de l'amour donné et accueilli pour la gloire de Dieu et le salut du monde. Cette moniale de l'Ordre libanais maronite désirait aimer et donner sa vie pour ses frères. Dans les souffrances qui n'ont cessé de la tourmenter durant les vingt-neuf dernières années de son existence, sainte Rafqa a toujours manifesté un amour généreux et passionné pour le salut de ses frères, puisant dans son union au Christ, mort sur la croix, la force d'accepter volontairement et d'aimer la souffrance, authentique voie de sainteté.

Puisse sainte Rafqa veiller sur ceux qui connaissent la souffrance, en particulier sur les peuples du Moyen-Orient confrontés à la spirale destructrice et stérile de la violence ! Par son intercession, demandons au Seigneur d'ouvrir les cœurs à la recherche patiente de nouvelles voies pour la paix, hâtant les jours de la réconciliation et de la concorde !

(Chapelle papale pour la canonisation de 5 bienheureux, Homélie de Jean-Paul II, Solennité de la Sainte Trinité, 10 juin 2001)

En raison d'un long cycle d'aveuglement et de paralysie totale, il ne nous reste pas d'écrits de cette humble moniale, compatriote et contemporaine du célèbre thaumaturge saint Charbel Makhlouf. Elle était d'abord entrée dans une Congrégation de vie apostolique et envoyée comme enseignante dans les villages de montagne ; ce n'est que par la suite qu'elle était devenue moniale contemplative dans le même Ordre que saint Charbel.

Sainte Rafqa avait vécu son enfance et son adolescence pendant la guerre civile et les divisions qui avaient appauvri les familles libanaises de 1840 à 1845, mais elle avait souffert de l'extermination des maronites de 1860, durant laquelle les enfants étaient arrachés aux bras de leurs mères et tués. La sainte put sauver un enfant, en le cachant dans son habit et en le défendant ainsi de la cruauté et de la barbarie de ceux qui le suivaient. Elle demeura toujours si perturbée par ces massacres qu'elle s'émouvait chaque fois que quelqu'un lui en parlait.

Passée en 1871 de la Congrégation des Mariamites de Bikfaya, qui avait été dissoute, à l'Ordre libanais des Moniales Maronites, elle désira s'unir davantage aux souffrances du Christ en lui demandant de participer à sa passion. C'est ce qui advint. Elle perdit un œil durant une opération et devint définitivement aveugle par la suite. Tout son corps se paralysa, à l'exception de ses mains, qui lui permirent de tricoter pendant toute sa vie. Elle vécut jusqu'à l'âge de 82 ans, gardant toujours le sourire aux lèvres, dans une joie parfaite.

Après sa mort, le même phénomène se produisit sur sa tombe que celui qui s'était produit sur celle de saint Charbel : une lumière resplendissante brillait puis disparaissait. Certaines personnes des villages voisins du monastère Saint-Joseph de Jrapta virent ce prodige et en rendirent témoignage.

Le message de sainte Rafqa, pour tout chrétien qui se trouve dans la douleur, est un encouragement à la patience et à l'acceptation joyeuse de la souffrance par amour du Christ et du prochain, selon le dicton qui affirme que celui qui cherche Jésus-Christ sans la croix trouvera la croix sans Jésus-Christ et il trouvera pénible, voire impossible, de la porter. Rafqa nous enseigne qu'avec le Christ et par Lui, la Croix et les multiples souffrances de la vie deviennent prière et joie et sont la forme d'évangélisation la plus efficace.

27 octobre 2021

Mercredi, 30^{ème} semaine du Temps ordinaire

Rm 8, 26-30

Ps 12

Lc 13, 22-30

C'est l'Esprit Saint qui guide les êtres pauvres et fragiles que nous sommes. L'Esprit guide notre prière, il la complète et la remplace quand elle est inappropriée et informe, car *il intercède pour les fidèles selon les desseins de Dieu*. Toute notre vie est également guidée par l'Esprit Saint, que nous le sachions ou que nous ne nous en rendions pas compte, car *il fait tout contribuer à (notre) bien, puisque (nous sommes) appelés selon le dessein de son amour*.

Frères, l'Esprit Saint vient au secours de notre faiblesse, car nous ne savons pas prier comme il faut. L'Esprit lui-même intercède pour nous par des gémissements inexprimables. Et Dieu, qui scrute les cœurs, connaît les intentions de l'Esprit puisque c'est selon Dieu que l'Esprit intercède pour les fidèles. Nous le savons, quand les hommes aiment Dieu, lui-même fait tout contribuer à leur bien, puisqu'ils sont appelés selon le dessein de son amour. Ceux que, d'avance, il connaissait, il les a aussi destinés d'avance à être configurés à l'image de son Fils, pour que ce Fils soit le premier-né d'une multitude de frères. Ceux qu'il avait destinés d'avance, il les a aussi appelés ; ceux qu'il a appelés, il en a fait des justes ; et ceux qu'il a rendus justes, il leur a donné sa gloire.

La vision grandiose de saint Paul, pleine de confiance et d'espérance, est aussi entrevue et chantée par le psalmiste, qui prie pour obtenir vie et salut. C'est surtout dans les moments difficiles qu'il a eu besoin de croire en la bonté de Dieu : quand il vacillait devant ses adversaires... C'est dans ces moments douloureux qu'il était nécessaire de faire confiance à la fidélité du Seigneur et non en la sienne propre. Mais l'orant a obtenu cette grâce, et par deux fois : « *Je prends appui sur ton amour, Seigneur... Moi, je prends appui sur ton amour* », son cœur peut donc exulter et sa bouche peut chanter le Seigneur qui l'a comblé :

Moi, je prends appui sur ton amour, Seigneur. Regarde, réponds-moi, Seigneur mon Dieu ! Donne la lumière à mes yeux, garde-moi du sommeil de la mort ; que l'adversaire ne crie pas " Victoire ! ". Que l'ennemi n'ait pas la joie de ma défaite ! Moi, je prends appui sur ton amour ; que mon cœur ait la joie de ton salut ! Je chanterai le Seigneur pour le bien qu'il m'a fait.

Le passage évangélique semblerait restreindre la miséricorde du Seigneur et la possibilité de salut, largement ouvert aussi aux pécheurs repentis, mais il n'en est rien : le reproche de Jésus est adressé à ceux qui calculent ou réduisent le salut à leurs propres conceptions, à ceux qui prétendent se sauver tout seuls, à ceux qui ne lui font pas confiance même après avoir mangé et bu en sa présence et avoir

écouté son enseignement, bref à ceux qui n'ont pas compris l'Évangile de la miséricorde, car trop attachés à leurs convictions, à leurs interprétations et à leurs habitudes.

Jésus est la porte, mais cette porte – grande et toujours ouverte à tous – devient très étroite pour ceux qui ne peuvent pas y entrer par manque d'humilité :

En ce temps-là, tandis qu'il faisait route vers Jérusalem, Jésus traversait villes et villages en enseignant. Quelqu'un lui demanda : " Seigneur, n'y a-t-il que peu de gens qui seront sauvés ? ". Jésus leur dit : " Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car je vous le déclare, beaucoup chercheront à entrer et n'y parviendront pas. Lorsque le maître de moisson se sera levé pour fermer la porte, si vous, du dehors, vous vous mettez à frapper à la porte, en disant : ' Seigneur, ouvre-nous ', il vous répondra : ' Je ne sais pas d'où vous êtes '. Alors vous vous mettez à dire : ' Nous avons mangé et bu en ta présence, et tu as enseigné sur nos places '. Il vous répondra : ' Je ne sais pas d'où vous êtes. Éloignez-vous de moi, vous tous qui commettez l'injustice '. Là, il y aura des pleurs et des grincements de dents, quand vous verrez Abraham, Isaac et Jacob, et tous les prophètes dans le royaume de Dieu, et que vous-mêmes, vous serez jetés dehors. Alors on viendra de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, prendre place au festin dans le royaume de Dieu. Oui, il y a des derniers qui seront premiers, et des premiers qui seront derniers ".

Il est extrêmement consolant que les paroles de Jésus continuent à s'accomplir en tout temps : « On viendra de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, prendre place au festin dans le royaume de Dieu. Oui, il y a des derniers qui seront premiers, et des premiers qui seront derniers ». Le texte qui suit le démontre très clairement :

Canonisation des martyrs de l'Ouganda : Basilique Saint-Pierre, dimanche 18 octobre 1964

Homélie de saint Paul VI

"Ces gens vêtus de robe blanche, qui sont-ils et d'où viennent-ils ? " (Ap 7, 13). [...]
Qui sont-ils ? Ce sont des Africains, de vrais Africains, de couleur, de race et de culture, dignes représentants des fabuleuses populations bantoues et nilotiques explorées au siècle dernier par l'audace de Stanley et de Livingstone, établies dans la région de l'Afrique orientale, qui s'appelle des Grands Lacs [...]. Leur patrie, à l'époque où ils vivaient, étaient un protectorat britannique [...], un champ d'apostolat missionnaire qui, le premier, accueillit les ministres anglais de confession anglicane, auxquels vinrent s'ajouter deux ans plus tard les missionnaires catholiques de langue française, appelés Pères Blancs, fils du célèbre et courageux cardinal Lavigerie (1825-1892) que non seulement l'Afrique, mais la civilisation elle-même doivent faire figurer parmi les hommes providentiels les plus illustres : ce sont les Pères Blancs qui introduisirent le catholicisme en Ouganda, prêchant l'Évangile dans une compétition amicale avec les missionnaires anglicans, et ce sont eux qui ont eu le bonheur – payés au prix d'incalculables risques et peines – de former ces martyrs pour le Christ que nous honorons aujourd'hui comme des héros et des frères dans la foi et que nous invoquons comme protecteurs au ciel. Oui, ce sont des Africains et ce sont des martyrs. " Ce sont ceux – continue l'Écriture Sainte - qui viennent de la grande épreuve : ils ont lavé leurs robes et les

ont blanchies dans le sang de l'Agneau. C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu" (Ap 7, 14-15).

Chaque fois que nous prononçons le mot " martyrs " au sens qu'il revêt dans l'hagiographie chrétienne, un drame horrible et merveilleux devrait se présenter à l'esprit : horrible pour l'injustice, armée d'autorité et de cruauté, qui est ce qui provoque le drame ; horrible aussi pour le sang qui coule et pour la douleur de la chair, qui souffre, soumise à une mort sans pitié ; merveilleux pour l'innocence qui, sans se défendre, cède physiquement à la torture, heureuse et orgueilleuse de pouvoir témoigner de l'invincible vérité d'une foi qui s'est fondue avec la vie humaine ; la vie meurt, la foi vit. Force contre force ; la première, en l'emportant, est défaite ; l'autre, en perdant, triomphe.

Le martyr est un drame ; un drame terrible et suggestif, dont la violence injuste et dépravée disparaît du souvenir là précisément où elle est advenue, tandis que demeure dans la mémoire des siècles, resplendissante et aimable, la mansuétude, qui a su faire de sa propre oblation un sacrifice, un holocauste : un acte suprême d'amour et de fidélité au Christ, un exemple, un témoignage, un message éternel pour les hommes du présent et du futur. Voilà ce qu'est le martyr. [...].

Ces martyrs africains ajoutent à la liste des vainqueurs, puisque telle est la signification du martyrologue, une page tragique et magnifique, véritablement digne de s'ajouter aux merveilleuses pages de l'Afrique antique dont nous, hommes d'aujourd'hui, hommes de peu de foi, pensions qu'elles étaient destinées à rester sans postérité digne d'elles.

Qui pouvait imaginer qu'à l'histoire très poignante des martyrs de Scilla, des martyrs de Carthage, des martyrs de la " Massa candida " d'Utique, dont saint Augustin et Prudence nous ont laissé le souvenir, des martyrs d'Égypte dont nous avons conservé l'éloge qu'en a fait saint Jean Chrysostome, des martyrs de la persécution vandale, viendraient s'ajouter, à notre époque, de nouvelles histoires, non moins héroïques, non moins lumineuses ? Qui pouvait prévoir qu'aux grandes figures historiques de saints martyrs et confesseurs africains, comme Cyprien, Félicité et Perpétue et le vénérable Augustin, nous associerions un jour les chers noms de Charles Lwanga et de Matthieu Mulumba Kalemba, avec leurs vingt compagnons ? Et nous n'aurons garde d'oublier les autres qui, membres de la confession anglicane, ont eux aussi affronté la mort au nom du Christ [...].

L'histoire des martyrs que nous vénérons concerne vingt-deux hommes, jeunes pour la plupart, dont chacun mériterait un éloge particulier ; il faudrait d'ailleurs ajouter une double liste d'autres victimes de cette féroce persécution : une de catholiques – néophytes et catéchumènes – et une autre d'anglicans, sacrifiés pour le Christ [...]. Peu de récits d'actes de martyres ont été aussi bien documentés que celui-ci. Ici, ce n'est pas une légende, mais la chronique d'une " Passio martyrurum " fidèlement décrite. Celui qui la lit, contemple, s'effraie et celui qui s'effraie, pleure. À la fin, il ne reste qu'à conclure : Oui, ce sont des martyrs : " Ce sont ceux qui viennent de la grande épreuve : ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau " (Ap 7, 14).

Ce martyr collectif nous présente un merveilleux phénomène chrétien. [...] Le christianisme trouve en Afrique une prédisposition particulière, que Nous n'hésitons pas à considérer comme un mystère de Dieu, une vocation indigène, une promesse historique. L'Afrique est terre d'Évangile, l'Afrique est une nouvelle patrie du Christ. La simplicité droite et logique et la fidélité inflexible de ces jeunes chrétiens d'Afrique nous l'assurent et nous le démontrent : d'un côté la foi, don de Dieu, et la capacité humaine de progrès ; de l'autre elles

s'unissent et se correspondent d'une manière prodigieuse. Le fait que la semence évangélique trouve un obstacle dans les épines d'un terrain sauvage fait souffrir, mais n'étonne pas ; mais que la semence s'enracine et germe si luxuriante et pleine de fleurs grâce au terrain fertile, provoque à la fois la joie et l'admiration : c'est la gloire spirituelle du continent des visages noirs et des âmes blanches, qui annonce une nouvelle civilisation : la civilisation chrétienne de l'Afrique [...].

Son témoignage, pour ceux qui l'écoutent attentivement en cette heure décisive de l'histoire de l'Afrique, devient une voix qui appelle : une voix qui semble répéter, comme un écho puissant, la mystérieuse invitation, entendue durant une nuit dans une vision par saint Paul : " Adiuvā nos ", viens nous aider (Actes 16, 9). Ces martyrs appellent à l'aide. L'Afrique a besoin de missionnaires : en particulier de prêtres, de docteurs, de religieuses et d'infirmières, d'âmes généreuses, qui aident la jeune et florissante communauté catholique, mais si nécessaire, à grandir en nombre et en qualité pour devenir peuple : peuple africain de l'Église de Dieu.

28 octobre 2021

Fête des saints Simon et Jude, apôtres

Ep 2, 19-22

Ps 18

Lc 6, 12-19

En cette fête des apôtres, nous commençons nos pistes de méditation par l'Évangile :

En ces jours-là, Jésus s'en alla dans la montagne pour prier, et il passa toute la nuit à prier Dieu. Le jour venu, il appela ses disciples et en choisit douze auxquels il donna le nom d'Apôtres : Simon, auquel il donna le nom de Pierre, André son frère, Jacques, Jean, Philippe, Barthélemy, Matthieu, Thomas, Jacques fils d'Alphée, Simon appelé le Zélote, Jude fils de Jacques, et Judas Iscariote, qui devint un traître.

Jésus descendit de la montagne avec eux et s'arrêta sur un terrain plat. Il y avait là un grand nombre de ses disciples et une grande multitude de gens venus de toute la Judée, de Jérusalem, et du littoral de Tyr et de Sidon. Ils étaient venus l'entendre et se faire guérir de leurs maladies ; ceux qui étaient tourmentés par des esprits impurs retrouvaient la santé. Et toute la foule cherchait à le toucher, parce qu'une force sortait de lui et les guérissait tous.

Jésus prie le Père durant toute la nuit puis, après avoir appelé les disciples qui le suivaient, il en choisit douze, comme les douze tribus d'Israël. C'étaient des hommes très différents entre eux, pris de toutes les couches de la société. Parmi eux, à la fin de la liste, Simon, dit le Zélote, et Jude Taddée, fils de Jacques. Nous savons peu de choses d'eux : ils apparaissent dans la liste des douze dans les trois Évangiles synoptiques, ainsi que dans le premier chapitre des Actes des Apôtres.

L'Évangile de Jean, qui ne rapporte pas la liste des apôtres mais nomme la majeure partie d'entre eux à travers les divers épisodes de leur vie avec Jésus, mentionne la question que Jude (« *pas l'Ischariote* », précise Jean), pose à Jésus : « *Seigneur, comment se fait-il que tu doives te manifester à nous et pas au monde ?* ». Nous ne pourrions jamais assez remercier la curiosité de Jude, car sans lui nous n'aurions pas eu la sublime réponse de Jésus : « *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons vers lui, et nous ferons une demeure chez lui* » (Jn 14, 22-23). C'est à Jude, fils de Jacques, qu'est attribuée la brève lettre qui se trouve à la fin des Épîtres catholiques dans les Saintes Écritures.

Le peu de nouvelles ne doit certes pas nous déconcerter : les apôtres sont le fondement, ceux qui, ayant été choisis et aimés par le Christ, ont été envoyés ; ils nous ont transmis la foi et lui ont rendu témoignage. L'Église a été fondée sur eux. C'est donc à juste titre que la deuxième lecture n'est pas extraite de la lettre de Jude, comme on pourrait s'y attendre, mais de la lettre aux Éphésiens, dans laquelle saint Paul décrit le mystère de l'Église, maison « apostolique et prophétique » de Dieu :

Frères, vous n'êtes plus des étrangers ni des gens de passage, vous êtes concitoyens des saints, vous êtes membres de la famille de Dieu, car vous avez été intégrés dans la construction qui a pour fondations les Apôtres et les prophètes ; et la pierre angulaire, c'est le Christ Jésus

lui-même. En lui, toute la construction s'élève harmonieusement pour devenir un temple saint dans le Seigneur. En lui, vous êtes, vous aussi, les éléments d'une même construction pour devenir une demeure de Dieu par l'Esprit Saint.

Aucune peur, aucune incertitude ne devrait nous troubler : la base de tout l'édifice est le Christ, la pierre angulaire ; les apôtres et les prophètes en sont les fondations ; nous sommes édifiés sur eux comme des pierres vivantes, à condition de permettre à l'Esprit de nous cimenter ensemble et de faire grandir tout l'édifice de manière ordonnée pour être un temple saint, conscients de devenir habitation de Dieu. Les briques ou les pierres les plus fortes et les plus belles, ce sont les saints, mais chaque pierre, aussi brute et humble soit-elle, est nécessaire à l'édifice, car Dieu, notre Sauveur, veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité (cf. 1 Timothée 2, 4).

Tout l'univers, même sans paroles, proclame la gloire de Dieu et le salut qu'il veut pour toute créature, comme le chante le psaume responsorial. Il revient aux apôtres et à l'Église de répandre ce message jusqu'aux extrémités du monde :

Les cieux proclament la gloire de Dieu, le firmament raconte l'ouvrage de ses mains. Le jour au jour en livre le récit et la nuit à la nuit en donne connaissance. Pas de paroles dans ce récit, pas de voix qui s'entende ; mais sur toute la terre en paraît le message et la nouvelle, aux limites du monde.

Diverses traditions attribuent comme champ d'apostolat à saint Simon et à saint Jude l'Idumée, la Syrie et la Mésopotamie. Il semble qu'on les fête le même jour en raison de leur martyre commun. Si les deux apôtres prêchèrent le Christ en Asie mineure et que l'apôtre Thomas poussa jusqu'en Inde, la foi chrétienne, cas unique dans l'histoire de l'évangélisation, ne pénétra pas en Corée par la prédication directe d'apôtres, mais à travers l'étude de textes sacrés et de livres par des personnes cultivées : la foi fut donc transmise par des laïcs.

De fait, un groupe de chercheurs de la vérité, frappés par les valeurs des textes chrétiens, envoyèrent un des leurs à Pékin au bout de quelque temps pour qu'il prenne contact avec les missionnaires chrétiens et soit baptisé. À son tour, de retour en Corée, celui-ci baptisa ses compagnons de foi. « *La mission est un contact humain, elle est le témoignage d'hommes et de femmes qui disent à leurs compagnons de route : je connais Jésus, je voudrais te le faire connaître aussi* » (Pape François, *Sans Jésus nous ne pouvons rien faire : être missionnaire aujourd'hui dans le monde*) [Notre traduction]. C'est ainsi que se réalisa en Corée, d'une façon providentielle, ce que nous avons lu aujourd'hui dans l'épître :

« Frères, vous n'êtes plus des étrangers ni des gens de passage, vous êtes concitoyens des saints, vous êtes membres de la famille de Dieu, car vous avez été intégrés dans la construction qui a pour fondations les Apôtres et les prophètes ; et la pierre angulaire, c'est le Christ Jésus lui-même ».

Cette jeune Église d'Extrême-Orient subit plusieurs vagues de persécutions violentes de 1836 à 1867, qui firent plus de 10 000 morts, mais qui suscitèrent aussi un printemps de l'Esprit comme dans l'Église des temps apostoliques. Les saints Andrea Kim Taegŏn, premier prêtre coréen, et le laïc Paul Chŏng Hasang sont les chefs de file d'une longue file de martyrs canonisés.

Voici la dernière exhortation de saint André Kim Taegŏn, martyrisé à 44 ans, en 1846 :

Très chers frères et amis : au commencement des temps, Dieu créa le ciel et la terre et toutes les choses ; demandez-vous pourquoi et dans quel dessein il a modelé l'homme de façon si singulière, à son image et à sa ressemblance.

Si donc, en ce monde plein de dangers et de misère, nous ne reconnâtrions pas le Seigneur comme créateur, il ne nous servirait à rien d'être nés et de rester en vie. Si, par la grâce de Dieu, nous sommes venus au monde, c'est aussi par sa grâce que nous avons reçu le Baptême et que nous sommes entrés dans l'Église ; et ainsi, devenus disciples du Seigneur, nous portons un nom glorieux. Mais à quoi nous servirait-il d'avoir un si grand nom sans la cohérence de vie ? Il serait vain d'être nés et d'être entrés dans l'Église ; bien plus, ce serait trahir le Seigneur et sa grâce. Il vaudrait mieux n'être jamais nés plutôt que d'avoir reçu la grâce du Seigneur et de pécher contre lui.

Regardez l'agriculteur qui sème un champ : le temps venu, il laboure la terre, puis il la fertilise avec de l'engrais, et ne comptant pour rien la fatigue endurée sous le soleil, il cultive la précieuse semence. Quand les épis sont mûrs et que vient le temps de la moisson, son cœur, oubliant fatigue et sueur, se réjouit et exulte de bonheur. Au contraire, si les épis sont vides et qu'il ne reste que la paille et l'ivraie, le paysan, se souvenant de son dur labeur et de sa sueur, laissera d'autant plus son champ à l'abandon qu'il s'était donné du mal à le cultiver. Le Seigneur a fait de même avec nous : la terre est son champ, nous les hommes les semences, la grâce est l'engrais. Par son incarnation et sa rédemption, il nous a irrigués par son sang, pour que nous puissions grandir et parvenir à maturation. Quand, au jour du jugement, viendra le temps de récolter, celui qui sera trouvé mûr dans la grâce jouira dans le royaume des cieux, comme fils adoptif de Dieu ; mais celui qui sera trouvé sans fruit, bien qu'étant été fils adoptif, deviendra un ennemi et sera puni éternellement comme il le mérite.

Très chers frères, sachez avec certitude que notre Seigneur Jésus, venu dans le monde, a pris sur lui des douleurs innombrables ; par sa passion, il a fondé la sainte Église et la fait grandir grâce aux épreuves et au martyre des fidèles. Bien que les puissances du monde l'oppriment et la combattent, toutefois elles ne pourront jamais prévaloir sur elle. Après l'Ascension de Jésus, depuis le temps des Apôtres à nos jours, en tout lieu de la terre, la sainte Église grandit au milieu des tribulations.

Ainsi au cours des cinquante ou soixante ans depuis que la sainte Église est entrée dans notre Corée, les fidèles ont dû affronter plusieurs fois la persécution, qui se déchaîne aujourd'hui plus que jamais. Par conséquent, de nombreux amis de la même foi, et moi-même parmi eux, ont été jetés en prison et vous demeurez au milieu des tribulations. S'il est vrai que nous formons un seul corps, comment ne serions pas attristés au plus profond de nos cœurs ? Comment ne pas ressentir selon les sentiments humains la douleur de la séparation ? Cependant, comme le dit l'Écriture, Dieu a soin du plus petit cheveu de nos têtes et en tient compte dans son omniscience ; comment pourra donc être considérée une si violente persécution sinon comme une disposition divine, une récompense ou une peine ? Embrassez donc la volonté de Dieu et, de tout votre cœur, soutenez le combat pour Jésus, roi du ciel ; vous aussi vous vaincrez le démon de ce monde, déjà vaincu par le Christ. Je vous en conjure : ne négligez pas l'amour fraternel, mais aidez-vous mutuellement ; et tant que le Seigneur vous accordera miséricorde en éloignant la tribulation, persévérez.

Nous sommes vingt ici et, par la grâce de Dieu, nous sommes encore tous bien. Si quelqu'un est tué, je vous supplie de prendre soin de sa famille.

J'aurais encore beaucoup de choses à dire, mais comment puis-je les exprimer avec une plume et du papier ? Je termine ma lettre. Étant désormais proche du combat, je vous prie de cheminer dans la fidélité ; et, à la fin, une fois entrés au ciel, nous nous réjouirons ensemble. Je vous embrasse pour la dernière fois en signe de mon amour.

(Liturgie des Heures, Office des lectures pour la mémoire facultative des saints Andrea Kim Taegŏn et ses compagnons martyrs en Corée, 20 septembre)

29 octobre 2021

Vendredi, 30^{ème} semaine du Temps ordinaire

Rm 9, 1-5

Ps 147

Lc 14, 1-6

Frères, c'est la vérité que je dis dans le Christ, je ne mens pas, ma conscience m'en rend témoignage dans l'Esprit Saint : j'ai dans le cœur une grande tristesse, une douleur incessante.

Moi-même, pour les Juifs, mes frères de race, je souhaiterais être anathème, séparé du Christ : ils sont en effet israélites, ils ont l'adoption, la gloire, les alliances, la législation, le culte, les promesses de Dieu ; ils ont les patriarches, et c'est de leur race que le Christ est né, lui qui est au-dessus de tout, Dieu béni pour les siècles. Amen.

La douleur et la souffrance continues de Paul vis-à-vis de son peuple sont bien compréhensibles : il appartient à la descendance d'Israël, à la tribu de Benjamin, il est juif, fils de juifs, pharisien quant à la loi (cf. Ph 3, 5). Les Israélites sont ses frères selon la chair et son désir le plus fort est qu'ils le deviennent aussi selon l'Esprit. Ils sont déjà fils adoptifs de Dieu, qui les a choisis, a passé une alliance avec eux, leur a donné les promesses, la Loi et le Temple. Ce qu'ils ont reçu gratuitement aurait dû les conduire au Christ, qui est l'accomplissement de tout. Paradoxalement, Paul exprime son affliction en disant qu'il voudrait être séparé du Christ à leur profit.

Dans le psaume responsorial, le psalmiste aussi reconnaît les privilèges dont Dieu a enrichi son peuple : il l'a défendu, l'a béni, l'a fait vivre en paix, l'a rassasié à sa faim. Surtout, il a annoncé à Israël – et uniquement à Israël – sa parole, ses décrets et ses jugements.

Glorifie le Seigneur, Jérusalem ! Célèbre ton Dieu, ô Sion ! Il a consolidé les barres de tes portes, dans tes murs il a béni tes enfants. Il fait régner la paix à tes frontières, et d'un pain de froment te rassasie. Il envoie sa parole sur la terre : rapide, son verbe la parcourt.

Il révèle sa parole à Jacob, ses volontés et ses lois à Israël. Pas un peuple qu'il ait ainsi traité, nul autre n'a connu ses volontés.

L'Évangile sonne comme un reproche à ce peuple, à ses docteurs de la Loi et aux pharisiens, qui auraient dû comprendre que les dons par lesquels Dieu a comblé Israël n'avaient certes pas été donnés pour qu'il occupe la première place parmi les autres peuples de la terre, mais pour faire de lui le témoin et le messager de l'amour de Dieu pour tous les hommes. Au contraire, le peuple élu s'est enfermé dans une multitude de prescriptions mineures et de défenses de minuties légales, qui lui ont fait oublier, non seulement l'essentiel, mais aussi le sens commun de la compassion et de la solidarité. Si un enfant ou un bœuf tombent dans un puits un jour de sabbat, ne se hâte-t-on pas de l'en sortir ? L'interdiction de guérir un pauvre homme souffrant le jour du sabbat n'est-elle donc pas ridicule ? Les miracles de Jésus le jour du sabbat n'attendent certainement pas à la sacralité du jour sacré, mais visent à mettre à la première place le commandement de l'amour de Dieu et du prochain.

Un jour de sabbat, Jésus était entré dans la maison d'un chef des pharisiens pour y prendre son repas, et ces derniers l'observaient. Or voici qu'il y avait devant lui un homme atteint d'hydropisie.

Prenant la parole, Jésus s'adressa aux docteurs de la Loi et aux pharisiens pour leur demander : " Est-il permis, oui ou non, de faire une guérison le jour du sabbat ? ". Ils gardèrent le silence. Tenant alors le malade, Jésus le guérit et le laissa aller.

Puis il leur dit : " Si l'un de vous a un fils ou un bœuf qui tombe dans un puits, ne va-t-il pas aussitôt le retirer, même le jour du sabbat ? ". Et ils furent incapables de trouver une réponse.

Aujourd'hui encore, dans nos sociétés super technicisées, les épisodes d'attachement à des pratiques d'exclusion pour les motifs les plus divers, sociaux, culturels, religieux, non justifiés, ne manquent pas. Il est douloureux de constater, par exemple, que la coexistence entre des personnes de race différente, surtout en Afrique et en Amérique, a donné lieu à tant d'injustices et de discriminations, légalisées pratiquement jusqu'à nos jours : aux États-Unis les écoles publiques n'ont été ouvertes à tous, sans discrimination de race, qu'en 1954. En Afrique du Sud, l'apartheid – la séparation raciale – n'a pris fin qu'avec l'élection du président Nelson Mandela en 1994.

Cependant, il y eut toujours des hommes et des femmes qui, dans l'Église, aimèrent le Christ avec le même amour que saint Paul et luttèrent contre les injustices par amour de leurs frères persécutés et opprimés, vilipendés et méprisés, étant eux-mêmes à leur tour persécutés et entravés de mille façons : Katharine Mary Drexel (États-Unis d'Amérique - USA) en est un exemple.

Tirillée entre l'ardent désir de se consacrer à Dieu dans la vie contemplative et la mission en faveur des natifs indiens et afro-américains, elle laissait perplexe son directeur spirituel, le p. O'Connor. Elle obéit enfin à la voix de l'Église, qui lui parlait à travers son Pasteur : de fait, elle avait eu l'occasion d'être reçue en audience par le Pape Léon XIII durant un voyage en Europe. Elle racontera elle-même cet épisode :

À genoux à ses pieds, dans mon imagination enfantine je pensais que sûrement le Vicaire du Christ ne m'aurait pas dit non. Aussi l'ai-je supplié d'envoyer des prêtres missionnaires pour les Indiens de l'évêque. À ma grande stupeur, Sa Sainteté me répondit : " Ma fille, et pourquoi ne deviens-tu pas, toi, une missionnaire ? " (American Dream. In viaggio con i santi americani, M. S. Caesar (cur.), P. Rossotti (cur.), Marietti 1820, Genova 2016, p. 183) [Notre traduction]

C'est ainsi que cette milliardaire américaine, avec ses grands désirs qui demeuraient toujours vagues et imprécis, fonda en 1891 la *Congrégation des Sœurs du Saint-Sacrement pour les Indiens et Noirs*. Elle travailla inlassablement pendant soixante ans et parvint à fonder, bien qu'en affrontant d'énormes difficultés, 145 missions parmi les Indiens, 50 écoles pour les Afro-américains, 12 écoles pour les Indiens et 49 couvents. En 1917, elle fonda la Xavier's School à New Orleans, qui fut transformée en université en 1932 et devint la prestigieuse Xavier University.

Le 26 septembre 2015, le Pape François célébra la messe avec les évêques, les prêtres et les religieux de Pennsylvanie dans la cathédrale de Philadelphie. Durant l'homélie, il évoqua les débuts de la vocation de sainte Katharine Mary Drexel par ces mots :

La plupart d'entre vous connaissent l'histoire de sainte Catherine Drexel, l'une des grandes saintes issues de cette Église locale. Quand elle a fait part au Pape Léon XIII des besoins des

missions, le Pape – c'était un Pape très sage – lui a demandé exprès : ‘‘Et toi ? Que vas-tu faire ?’’. Ces paroles ont changé la vie de Catherine, parce qu'elles lui ont rappelé, qu'après tout, chaque chrétien ou chrétienne, en vertu du baptême, a reçu une mission. Chacun de nous doit répondre, de son mieux, à l'appel du Seigneur pour bâtir son Corps, l'Église.

‘‘Et toi ?’’. Je voudrais m'arrêter sur deux aspects de ces mots dans le contexte de notre mission spécifique de transmettre la joie de l'Évangile et d'édifier l'Église, que nous soyons prêtres, diacres ou membres - hommes et femmes - d'instituts de vie consacrée.

En premier lieu, ces paroles – ‘‘Et toi ?’’ – ont été adressées à une jeune personne, à une jeune femme ayant de hauts idéaux, et elles ont changé sa vie. Elles lui ont fait penser à l'immense tâche à accomplir, et l'ont conduite à réaliser qu'elle était appelée à y prendre part. Que de jeunes gens dans nos paroisses et dans nos écoles ont les mêmes hauts idéaux, la même générosité d'esprit et le même amour pour le Christ ainsi que pour l'Église ! Je vous pose la question : leur lançons-nous le défi ? Leur accordons-nous une place et les aidons-nous à accomplir leur mission ? Trouvons-nous la manière dont ils peuvent partager leur enthousiasme et leurs dons avec nos communautés, surtout à travers des œuvres de charité et le souci des autres ? Partageons-nous notre joie et notre enthousiasme au service du Seigneur ?

L'un des plus grands défis auquel l'Église est confrontée en ce moment est d'encourager chez tous les fidèles le sens de la responsabilité personnelle dans la mission de l'Église, et à les préparer pour qu'ils puissent assumer cette responsabilité en tant que disciples missionnaires, en tant que levain de l'Évangile dans notre monde. Cela demande de la créativité pour s'adapter aux changements de situation, en transmettant l'héritage du passé non pas seulement en maintenant les structures et les institutions, qui sont utiles, mais surtout en s'ouvrant aux possibilités que l'Esprit nous révèle et en communiquant la joie de l'Évangile, jour après jour et à toutes les étapes de notre vie.

‘‘Et toi ?’’. Il est significatif que ces paroles d'un Pape âgé aient été adressées à une fidèle laïque. Nous savons que l'avenir de l'Église, dans une société en évolution rapide, appelle d'ores et déjà un engagement plus actif des laïcs. L'Église aux États-Unis a toujours consacré un immense effort à la catéchèse et à l'éducation. Notre défi, aujourd'hui, est de construire sur ces fondations solides et d'encourager un sens de la collaboration et de la responsabilité partagée dans la planification de l'avenir de nos paroisses et de nos institutions. Cela ne signifie pas renoncer à l'autorité spirituelle dont nous avons été investis ; mais plutôt, cela signifie discerner et employer avec sagesse les multiples dons que l'Esprit répand sur l'Église. En particulier, cela signifie évaluer l'immense contribution que les femmes, laïques et religieuses, ont apportée et continuent d'apporter dans la vie de nos communautés.

30 octobre 2021

Samedi, 30^{ème} semaine du Temps ordinaire

Rm 11, 1-2a.11-12.25-29

Ps 93

Lc 14, 1.7-11

Dans la célébration eucharistique d'aujourd'hui, la première lecture et le psaume responsorial exaltent l'indéfectible fidélité de Dieu vis-à-vis de son peuple. Le chapitre 9 de la lettre aux Romains manifestait le tourment du cœur de saint Paul : « *Moi-même, pour les Juifs, mes frères de race, je souhaiterais être anathème, séparé du Christ : ils sont en effet israélites, ils ont l'adoption, la gloire, les alliances, la législation, le culte, les promesses de Dieu* ».

Il n'est pas possible que Dieu les ait abandonnés pour toujours, Paul en est tout à fait sûr et dévoile le mystère de l'obstination d'Israël : si leur refus du Christ a permis aux Gentils de connaître le salut, quand tous auront reçu l'Évangile Israël aussi sera sauvé, car *les dons gratuits de Dieu et son appel sont sans repentance*.

Frères, je pose la question : Dieu a-t-il rejeté son peuple ? Pas du tout ! Moi-même, en effet, je suis israélite, de la descendance d'Abraham, de la tribu de Benjamin. Dieu n'a pas rejeté son peuple, que, d'avance, il connaissait. Je pose encore une question : ceux d'Israël ont-ils trébuché pour vraiment tomber ? Pas du tout ! Mais leur faute procure aux nations païennes le salut, pour qu'ils en deviennent jaloux. Or, si leur faute a été richesse pour le monde, si leur amoindrissement a été richesse pour les nations, combien plus le sera leur rassemblement ! Frères, pour vous éviter de vous fier à votre propre jugement, je ne veux pas vous laisser dans l'ignorance de ce mystère : l'endurcissement d'une partie d'Israël s'est produit pour laisser à l'ensemble des nations le temps d'entrer. C'est ainsi qu'Israël tout entier sera sauvé, comme dit l'Écriture : “ De Sion viendra le libérateur, il fera disparaître les impiétés du milieu de Jacob. Telle sera pour eux mon alliance lorsque j'enlèverai leurs péchés ”. Certes, par rapport à l'Évangile, ils sont des adversaires, et cela, à cause de vous ; mais par rapport au choix de Dieu, ils sont des bien-aimés, et cela, à cause de leurs pères. Les dons gratuits de Dieu et son appel sont sans repentance.

Non, le Seigneur ne repousse pas son peuple et n'abandonne pas son héritage. Même durant l'ancienne alliance, que de fois Dieu a-t-il été abandonné et trahi ! Et que de fois chacun de nous lui a-t-il préféré ses idoles ! Remercions le Seigneur parce que sa fidélité nous a toujours soutenus.

Le Seigneur ne délaisse pas son peuple. Heureux l'homme que tu châties, Seigneur, celui que tu enseignes par ta loi, pour le garder en paix aux jours de malheur, tandis que se creuse la fosse de l'impie. Car le Seigneur ne délaisse pas son peuple, il n'abandonne pas son domaine ; on jugera de nouveau selon la justice ; tous les hommes droits applaudissent. Si le Seigneur ne m'avait secouru, j'allais habiter le silence. Quand je dis : “ Mon pied trébuche ! ” ton amour, Seigneur, me soutient.

Si l'épître et le psaume proclament la fidélité de Dieu, l'Évangile, qui nous parle d'humilité, affirme à sa manière cette même fidélité : c'est comme si le Christ nous suggérait la façon de vaincre notre inguérissable besoin d'être les premiers par un conseil plein de sagesse :

Un jour de sabbat, Jésus était entré dans la maison d'un chef des pharisiens pour y prendre son repas, et ces derniers l'observaient. Jésus dit une parabole aux invités, lorsqu'il remarqua comment ils choisissaient les premières places, et il leur dit : " Quand quelqu'un t'invite à des noces, ne va pas t'installer à la première place, de peur qu'il ait invité un autre plus considéré que toi. Alors, celui qui vous a invités, toi et lui, viendra te dire : ' Cède-lui ta place ' ; et, à ce moment, tu iras, plein de honte, prendre la dernière place. Au contraire, quand tu es invité, va te mettre à la dernière place. Alors, quand viendra celui qui t'a invité, il te dira : ' Mon ami, avance plus haut ', et ce sera pour toi un honneur aux yeux de tous ceux qui seront à la table avec toi. En effet, quiconque s'élève sera abaissé ; et qui s'abaisse sera élevé".

Les pharisiens observent Jésus pour le prendre en défaut, mais c'est Jésus qui remarque leur besoin de se mettre au premier rang. Le conseil qu'il leur donne n'est pas une stratégie de malice, mais une méthode éducative, qui révèle la patience et la fidélité du Seigneur.

Saint Paul aussi le souligne :

N'accordez rien à l'esprit de parti, rien à la vaine gloire, mais que chacun, par l'humilité, estime les autres supérieurs à soi (Ph 2, 3).

De fait, un peu plus loin, il explique :

Lui, qui est de condition divine n'a pas revendiqué son droit d'être traité comme l'égal de Dieu mais il s'est dépouillé prenant la condition d'esclave. Devenant semblable aux hommes et reconnu à son aspect comme un homme, il s'est abaissé devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une croix. C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé et lui a conféré le nom qui est au-dessus de tout nom afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre et que toute langue proclame que le Seigneur c'est Jésus-Christ à la gloire de Dieu le Père (Ph 2, 6-11).

La voie de l'humilité est le seul chemin à suivre pour permettre à la fidélité de Dieu de nous donner la gloire ; Jésus, qui est lui-même le chemin, nous l'a indiqué.

Parmi tous ceux qui ont parcouru la voie du Seigneur, en prêchant l'Évangile par leur vie, nous voulons signaler aujourd'hui deux grands saints péruviens qui ont vécu à Lima à la même époque : saint Martin de Porres et sainte Rose de Lima.

En eux l'humilité du Christ rayonne, tout comme la joie dans la souffrance, vécue avec amour. Le culte qui leur a été voué au cours des siècles, non seulement en Amérique latine, mais dans le monde entier, est un témoignage clair de la vérité des derniers mots de l'Évangile : « *Quiconque s'élève sera abaissé ; et qui s'abaisse sera élevé* ». La charité infinie de l'un et la pénitence aimante de l'autre sont la preuve évidente du désir de leur cœur : que tous soient sauvés et puissent jouir du bonheur éternel.

Il ne reste aucun écrit de saint Martin, mais sa vie fut un Évangile vivant : en 1945, Pie XII le proclama patron de la justice sociale. Martin était mulâtre, fils naturel d'un chevalier espagnol qui s'était

appauvri et d'une ancienne esclave noire. Il apprit les métiers de barbier et d'herboriste. A l'âge de 15 ans, il entra comme " donatus " dans l'Ordre des Frères dominicains, chargé des occupations matérielles les plus humbles. Après sa profession comme frère convers, il devint infirmier de la communauté, dentiste et phytothérapeute pour tout genre de maladies. Devenu expert pour soigner les malades, il les recueillait parfois dans les rues et les apportait aussi au couvent, dans sa cellule. À son prier, qui naturellement lui avait interdit de faire ce genre de choses, Martin répondait : « *Je ne savais pas que le précepte de l'obéissance avait la préséance sur celui de la charité* ». À une période où la communauté souffrait de problèmes économiques, il s'était offert au prier pour être vendu comme esclave. Il enseignait la doctrine chrétienne aux Noirs et aux Indios et, aidé par les riches de la ville, il fonda la crèche-école de la Sainte-Croix pour l'instruction et l'assistance des orphelins, des pauvres et des sans-abris. Il aurait voulu aller partout pour faire connaître le Christ, surtout en Asie et spécialement au Japon, qu'il décrivait parfaitement, comme s'il avait visité en personne ce lointain pays.

Alors que Martin était encore vivant, le peuple lui attribua des miracles de prophétie, de guérison, de conversions extraordinaires, de bilocation et même d'ubiquité. Tout Lima parlait de lui comme du " saint frère Martin ". À sa mort, la ville entière lui rendit un dernier adieu avec une participation unanime à ses obsèques.

Sainte Rose, contemporaine de Martin, était tertiaire dominicaine et connut sans nul doute son saint confrère, bien qu'il ne soit resté aucune documentation de leurs rencontres.

Comme saint Martin, elle reçut la confirmation des mains de saint Turibio de Mogrovejo. Le saint archevêque de Lima confirma à la fillette le nom de Rose, qui n'était pas son nom de baptême, mais qui lui avait été donné par une servante indienne en raison de son extraordinaire beauté. Saint Turibio compléta toutefois le nom de Rose : Rosa di Santa Maria.

Pénitente, mystique, elle fut favorisée de visions et exerça aussi les œuvres de miséricorde, semblable en cela à saint Martin : remplie de compassion pour les Indios, dont elle partageait la souffrance, elle reçut l'autorisation d'aménager, dans sa riche maison maternelle, au centre de Lima, un hospice pour assister les pauvres, les nécessiteux, les enfants et les vieillards abandonnés, en particulier ceux d'origine indienne. Pendant toute sa brève existence – elle mourut à 31 ans – elle aima les Indios, les pauvres et les maltraités, les considérant comme des frères. Rose est la première sainte du continent américain : elle fut canonisée par Clément X en 1671.

Nous rapportons ici un de ses écrits :

Le Seigneur notre Sauveur éleva la voix et dit, avec une incomparable majesté : " Tous doivent savoir qu'après l'épreuve vient la grâce ; tous doivent connaître que, sans le poids des afflictions, on ne peut parvenir au sommet de la grâce ; tous doivent comprendre que la mesure des charismes augmente avec l'accroissement des peines. Les hommes doivent se garder d'errer ou de se tromper. C'est la seule véritable échelle du Paradis, et hors de la croix on ne trouve pas de chemin pour monter au ciel ". Lorsque j'entendis ces paroles, un élan très fort m'emporta, comme pour me faire venir au milieu de la rue, afin que je dise, avec de grands cris, à tous les gens de tout âge, sexe et condition : " Écoutez, peuples ; écoutez, tout le monde. Sur l'ordre du Christ, en employant les paroles sorties de sa bouche, je vous en avertis : nous ne pouvons acquérir la grâce si nous ne souffrons pas d'afflictions ; il faut que les peines s'accumulent les unes sur les autres pour obtenir de participer intimement à la nature divine, à la gloire des fils de Dieu, à la parfaite félicité de l'âme.

La même aiguillon me poussait à prêcher la beauté de la grâce divine ; j'en étais prise d'angoisse et cela me faisait inspirer et haleter. Il me semblait que mon âme ne pouvait plus rester enfermée dans la prison du corps, mais qu'elle devait, après avoir rompu ses liens, s'en aller dans le monde entier, avec une agilité sans entrave, parfaite, et toujours plus grande, en disant : « Si les mortels pouvaient connaître l'importance de la grâce divine, combien elle est belle, noble et précieuse ; combien de richesses elle recèle, combien de trésors, d'allégresse et de délices ! Sans aucun doute ils s'appliqueraient, de toute leur activité et de tous leurs soins, à se procurer peines et afflictions ! Tous, à travers le monde, rechercheraient, au lieu de richesses, ennuis, maladies et tourments, pour acquérir l'inestimable trésor de la grâce. C'est là le butin et le profit ultime de la patience. Personne ne se plaindrait de la croix ni des peines qui pourraient advenir, si l'on connaissait la balance où elles sont pesées pour la rétribution des hommes.

(Lettre au médecin Castillo)

Les dépouilles de ces deux grands missionnaires, qui n'ont jamais quitté leur ville, reposent ensemble dans la basilique du Saint-Rosaire au couvent dominicain de Lima.

31 octobre 2021

Dimanche, 31^{ème} semaine du Temps ordinaire – Année B

Dt 6, 2-6

Ps 17

He 7, 23-28

Mc 12, 28b-34

En ce dimanche qui termine le Mois missionnaire, les textes de la Liturgie de la Parole de l'année B sont kérygmatisés, particulièrement suggestifs et présentent une profonde unité. En eux s'exprime l'essentiel de la foi. La première lecture contient le *Shema Israel*, la prière quotidienne d'Israël, tirée du Deutéronome : *Écoute, Israël : le Seigneur notre Dieu est l'Unique. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force*. Nous, chrétiens, nous la répétons avec amour, sachant bien que le Seigneur notre Dieu est vraiment unique, mais pas solitaire, et nous adorons son unité dans la trinité des Personnes :

Moïse disait au peuple : “ Tu craindras le Seigneur ton Dieu. Tous les jours de ta vie, toi, ainsi que ton fils et le fils de ton fils, tu observeras tous ses décrets et ses commandements, que je te prescris aujourd’hui, et tu auras longue vie.

Israël, tu écouteras, tu veilleras à mettre en pratique ce qui t’apportera bonheur et fécondité, dans un pays ruisselant de lait et de miel, comme te l’a dit le Seigneur, le Dieu de tes pères.

Écoute, Israël : le Seigneur notre Dieu est l'Unique. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force.

Ces paroles que je te donne aujourd’hui resteront dans ton cœur ”.

Dans le psaume responsorial, l'amour jaillit vraiment de tout le cœur, de tout l'âme, de toute la force du psalmiste : Dieu est le tout de sa vie, le protecteur, le sauveur, le libérateur, le défenseur, celui qui concède la victoire, celui qui est toujours fidèle :

Je t’aime, Seigneur, ma force : Seigneur, mon roc, ma forteresse, Dieu mon libérateur, le rocher qui m’abrite, mon bouclier, mon fort, mon arme de victoire ! Louange à Dieu ! Quand je fais appel au Seigneur, je suis sauvé de tous mes ennemis. Vive le Seigneur ! Béni soit mon Rocher ! Qu’il triomphe, le Dieu de ma victoire ! Il donne à son roi de grandes victoires, il se montre fidèle à son Messie.

Dans l'Ancien Testament déjà, Dieu nous commandait de l'aimer avec tout ce que nous sommes, mais cet amour n'est rendu possible que parce qu'il nous a aimés le premier, qu'il nous aime depuis toujours et qu'il nous aimera toujours. Et c'est parce qu'il nous aime qu'il a envoyé son Fils, l'Aimé, comme médiateur de la nouvelle alliance : Jésus est la mesure de l'amour du Père.

Le Christ est l'unique médiateur entre Dieu et les hommes : “ Car Dieu est unique, unique aussi le médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus, homme lui-même, qui s'est livré

en rançon pour tous. Tel est le témoignage rendu aux temps marqués et dont j'ai été établi, moi, héraut et apôtre — je dis vrai, je ne mens pas —, docteur des païens, dans la foi et la vérité ” (1 Tm 2, 5-7 ; cf. He 4, 14-16). Les hommes ne peuvent donc entrer en communion avec Dieu que par le Christ, sous l'action de l'Esprit. Sa médiation unique et universelle, loin d'être un obstacle sur le chemin qui conduit à Dieu, est la voie tracée par Dieu lui-même, et le Christ en a pleine conscience. Le concours de médiations de types et d'ordres divers n'est pas exclu, mais celles-ci tirent leur sens et leur valeur uniquement de celle du Christ, et elles ne peuvent être considérées comme parallèles ou complémentaires (Jean-Paul II, Redemptoris Missio 5 - 7 décembre 1990).

Prêtre et victime, *Il n'a pas besoin, comme les autres grands prêtres, d'offrir chaque jour des sacrifices, d'abord pour ses péchés personnels, puis pour ceux du peuple ; cela, il l'a fait une fois pour toutes en s'offrant lui-même.* Les antiques médiations ont été abolies : par son sacrifice, *il est capable de sauver d'une manière définitive ceux qui par lui s'avancent vers Dieu :*

Frères, dans l'ancienne Alliance, un grand nombre de prêtres se sont succédés parce que la mort les empêchait de rester en fonction. Jésus, lui, parce qu'il demeure pour l'éternité, possède un sacerdoce qui ne passe pas. C'est pourquoi il est capable de sauver d'une manière définitive ceux qui par lui s'avancent vers Dieu, car il est toujours vivant pour intercéder en leur faveur. C'est bien le grand prêtre qu'il nous fallait : saint, innocent, immaculé ; séparé maintenant des pécheurs, il est désormais plus haut que les cieux. Il n'a pas besoin, comme les autres grands prêtres, d'offrir chaque jour des sacrifices, d'abord pour ses péchés personnels, puis pour ceux du peuple ; cela, il l'a fait une fois pour toutes en s'offrant lui-même. La loi de Moïse établit comme grands prêtres des hommes remplis de faiblesse ; mais la parole du serment divin, qui vient après la Loi, établit comme grand prêtre le Fils, conduit pour l'éternité à sa perfection.

Dans l'Évangile, Jésus rapproche l'amour de dieu et l'amour du prochain et nous indique la voie à suivre pour parvenir à la sainteté. Celle-ci n'est pas seulement l'accomplissement de normes, mais la réalisation de l'amour vrai, car Dieu est Amour.

En ce temps-là, un scribe s'avança vers Jésus pour lui demander : “ Quel est le premier de tous les commandements ? ”. Jésus lui fit cette réponse : “ Voici le premier : Écoute, Israël : le Seigneur notre Dieu est l'unique Seigneur. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force. Et voici le second : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Il n'y a pas de commandements plus grands que ceux-là ”. Le scribe reprit : “ Fort bien, Maître, tu as dit vrai : Dieu est l'Unique et il n'y en a pas d'autre que lui. L'aimer de tout son cœur, de toute son intelligence, de toute sa force, et aimer son prochain comme soi-même, vaut mieux que toute offrande d'holocaustes et de sacrifices ”. Jésus, voyant qu'il avait fait une remarque judicieuse, lui dit : “ Tu n'es pas loin du royaume de Dieu ”. Et personne n'osait plus l'interroger.

Jésus loue le scribe qui l'a interrogé et qui a manifesté la sagesse et le désir sincère de suivre la voie de l'amour. Nous savons que cette voie, c'est le Christ, Lui qui nous a donné le salut. Ce n'est qu'en

l'imitant et nous conformant à Lui que nous pouvons retrouver la ressemblance divine et reconnaître le royaume de Dieu, qui se fait présent en nous et en tous ceux qui deviennent capables d'aimer sincèrement.

Le Docteur de l'Église saint Jean d'Avila, écrivant à sainte Thérèse de Jésus – elle aussi Docteur de l'Église – n'a pas besoin de longs discours à cet égard. Il écrit : « La sainteté consiste seulement dans l'humble amour de Dieu et du prochain » (12 septembre 1568).

Telle est la mission de tout chrétien : abandonner l'égoïsme, c'est-à-dire l'amour exagéré de soi et laisser transparaître et reconnaître Dieu, qui est amour, dans sa conduite de chaque jour. Car, si nous nous laissons attirer par Dieu et que nous vivons dans l'amour de Dieu et des frères, nous attirons aussi d'autres frères dans ce circuit d'amour. Tout comme la foi et l'espérance se communiquent, de même – et surtout – la charité se communique et attire : elle est missionnaire. Le Seigneur appelle certains à faire la première annonce de l'Évangile du salut, mais il appelle tous à l'annoncer par la prière et le témoignage de vie, c'est-à-dire à travers l'amour.

Au terme de ces brèves pistes de méditation des textes scripturaux du mois missionnaire, nous présentons l'homélie que le Pape François a tenue durant l'une de ses messes quotidiennes :

« Sans témoignage ni prière on ne peut pas faire de prédication apostolique »

“ Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire ” (Jn 6, 44): Jésus rappelle que les prophètes avaient également pré-annoncé cela : “ Ils seront tous enseignés par Dieu ” (Jn 6, 45). C'est Dieu qui attire à la connaissance du Fils. Sans cela, on ne peut pas connaître Jésus. Oui, on peut étudier, on peut également étudier la Bible, également connaître comment il est né, ce qu'il a fait : cela oui. Mais le connaître de l'intérieur, connaître le mystère du Christ n'est que pour ceux qui sont attirés par cela par le Père. [...]

Et cela – que personne ne peut connaître Jésus sans que le Père ne l'attire (cf. v. 44) – cela est valable pour notre apostolat, pour notre mission apostolique en tant que chrétiens. Je pense également aux missions. “ Que vas-tu faire dans les missions ? ” – “ Moi, je vais convertir les gens ” – “ Mais arrête-toi, tu ne convertiras personne ! Ce sera le Père qui attirera ces cœurs pour reconnaître Jésus ”. Aller en mission c'est rendre témoignage de sa propre foi ; sans témoignage tu ne feras rien. Aller en mission – et les missionnaires sont de braves personnes ! – ne signifie pas créer de grandes structures, des choses... et s'arrêter ainsi. Non : les structures doivent être des témoignages. Tu peux créer une structure hospitalière, éducative, d'une grande perfection, très développée, mais si cette structure est sans témoignage chrétien, ton travail là-bas ne sera pas un travail de témoin, un travail de vraie prédication de Jésus : ce sera une société de bienfaisance, très bonne – très bonne ! – mais rien de plus.

Si je veux aller en mission, et je le dis si je veux aller faire de l'apostolat, je dois y aller en étant disponible à ce que le Père attire les personnes à Jésus, et c'est le témoignage qui fait cela. Jésus lui-même le dit à Pierre, quand il confesse qu'il est le Messie : “ Tu es heureux Simon Pierre, parce que cette révélation t'est venue du Père ” (cf. Mt 16, 17). C'est le Père qui attire et il attire aussi à travers notre témoignage. “ Je ferai tant d'œuvres, ici, là-bas... des œuvres d'éducation, de ceci, et aussi de cela... ”, sans témoignage ce sont de bonnes choses, mais elles ne sont pas l'annonce de l'Évangile, ce ne sont pas des lieux qui donnent la possibilité au “Père d'attirer à la connaissance de Jésus” (cf. Jn 6, 44). Travail et témoignage.

“ Mais comment puis-je faire pour que le Père se soucie d'attirer ces personnes ? ”. La prière. Et c'est la prière pour les missions : prier pour que le Père attire les gens vers Jésus. Témoignage et

prière vont de pair. Sans témoignage et sans prière on ne peut pas faire de prédication apostolique, on ne peut pas annoncer. Tu feras une belle prédication morale, tu feras tant de bonnes choses, toutes bonnes. Mais le Père n'aura pas la possibilité d'attirer les gens à Jésus. C'est le cœur : c'est le cœur de notre apostolat, que " le Père puisse attirer les gens à Jésus " (cf. Jn 6, 44). Notre témoignage ouvre les portes aux gens et notre prière ouvre la porte au cœur du Père pour qu'il attire les gens. Témoignage et prière. Et cela n'est pas valable seulement pour les missions, cela l'est également pour notre travail comme chrétiens. Est-ce que je donne vraiment un témoignage de vie chrétienne à travers mon style de vie ? Est-ce que je prie pour que le Père attire les gens vers Jésus ?

C'est la grande règle pour notre apostolat, partout, et de manière particulière pour les missions. Aller en mission n'est pas faire du prosélytisme. Une fois, une dame – bonne, on voyait qu'elle était de bonne volonté – s'est approchée avec deux enfants, un garçon et une fille, et elle m'a dit : " Ce garçon, Père, était protestant et il s'est converti : je l'ai convaincu. Et cette fille était... – je ne me souviens plus, animiste, je ne sais pas ce qu'elle m'a dit – et je l'ai convertie ". Et cette dame était bonne : bonne. Mais elle se trompait. J'ai un peu perdu patience et je lui ai dit : " Mais écoute, tu n'as converti personne : c'est Dieu qui a touché le cœur de ces personnes. Et n'oublie pas : témoignage, oui ; prosélytisme, non " ».

Demandons au Seigneur la grâce de vivre notre travail à travers le témoignage et avec la prière, pour que Lui, le Père, puisse attirer les gens vers Jésus.

(Homélie du Pape François, Messe dans la chapelle de la Maison Sainte-Marthe, 30 avril 2020)